

Olagarro

Ludovic Bouquin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ludovic Bouquin

OLAGARRO



POUSSE
AU CRIME
éditions

Ludovic Bouquin

OLAGARRO



À Nathalie.

1.

Paris, 4 septembre 2015

Alicia poussa l'épaisse porte en verre et accéda à la galerie. Il s'agissait d'un long couloir, spacieux, aux murs blancs immaculés. Deux rangées de spots situées au plafond se chargeaient de mettre en valeur les œuvres accrochées aux murs, ses tableaux. Elle ne venait jamais ici, en fait elle détestait y venir. Elle entretenait pourtant d'excellentes relations avec la propriétaire, Chantal Boissonnet. Sauf lorsque celle-ci insistait comme c'était le cas aujourd'hui, pour qu'elle participe au vernissage. Alicia l'avait lu sur la porte à l'entrée : INAUGURATION DES TROIS SEMAINES D'EXPOSITION DES DERNIÈRES ŒUVRES D'ALICIA GIRARD, VERNISSAGE CE SOIR À VINGT HEURES EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE. Elle aurait tout aussi bien pu ajouter : VENEZ NOMBREUX... Quel cauchemar ! Et pourquoi lui donner rendez-vous à dix heures ce matin ? Elle aperçut Chantal en grande conversation téléphonique, assise derrière son bureau en verre, situé au fond de la galerie, qui lui fit signe de l'attendre. Elle en profita pour jeter un œil à la grille tarifaire affichée au mur. Le tableau le plus abordable coûtait douze mille euros. Elle fut prise d'une crampe à l'estomac : ça représentait à l'époque quatre ans d'économie sur son plan d'épargne logement. Elle ne s'expliquait pas que ses tableaux aient remporté un tel succès, et encore moins comment ça lui était arrivé à elle, en trois ans. Pour reprendre les termes de Chantal, elle était devenue une artiste bancable. Alicia haïssait ce terme et était convaincue qu'elle allait passer une journée détestable. Elle était plongée dans ses souvenirs, se remémorant le premier coup de pinceau qu'elle avait appliqué sur la toile en face d'elle, son humeur et ses états d'âme, ce jour-là, lorsque Chantal surgit derrière elle, l'arrachant à ses pensées.

— Alicia, ma chérie, est-ce que tu le fais exprès pour me contrarier ou c'est une forme de snobisme ? J'aimerais bien que tu m'expliques.

Alicia la regarda, surprise. De quoi est-ce qu'elle voulait parler ? Chantal posa ses mains sur chacune de ses épaules et planta son regard dans le sien.

— Lorsque le Seigneur te fait don d'un corps pareil, c'est pour le mettre en valeur, pas pour l'affubler d'un jean et d'un pull. À quoi je ressemble moi ?

Alicia ne savait pas ce qu'elle devait répondre, assureur ou

banquier. Le tailleur strict de Chantal lui donnait un air trop sérieux, en décalage au milieu des myriades de couleurs qui occupaient les murs.

— Une chose est sûre, je n'en porterai jamais un comme celui-ci et je suis habillée comme j'ai l'habitude de l'être, simplement, en plus je me sens à l'aise comme ça.

— Heureusement j'ai tout prévu. On commence par le coiffeur et le maquillage, ensuite on te trouve une tenue plus vendeuse. En début d'après-midi ce sont les rendez-vous avec les critiques d'art et la presse. Tu ne voudrais quand même pas que l'on te voie dans un magazine habillée comme ça ! C'est non négociable.

Alicia demeura muette, elle savait la partie perdue d'avance. Cette journée s'annonçait de plus en plus détestable. Elle rechigna par principe et suivit Chantal qui l'entraînait vers la sortie. Elle se retrouva prise dans le remake d'une émission de télé-réalité dédiée au relooking. Tout y passa, même sa culotte.

— Je ne vais pas être obligée de me déshabiller en public, rassure moi.

— Bien sûr que non ma chérie, mais regarde, elle te fait des marques sur ce magnifique pantalon crème. Tu as des fesses sublimes, il faut laisser libre cours à l'imagination des messieurs présents ce soir. Un petit string blanc serait parfait, on ne verra rien, pas une trace. Un jour tu me remercieras.

— Je peux garder mes cheveux noirs ?

— Oui, on passe juste leur donner un peu de volume et rehausser ce joli minois, ensuite on va déjeuner.

Elle portait un pantalon de couleur crème, un chemisier noir et un blouson en cuir rouge assorti aux semelles de ses nouvelles chaussures. Mais elle détestait qu'on la regarde et les dix centimètres de talon aiguille la rapprochaient plus d'une girafe, c'était du moins ce qu'elle pensait. Elle se rendit compte en entrant au restaurant qu'elle ne laissait pas les gens indifférents, ce qui acheva de la mettre mal à l'aise. Chantal était aux anges.

Elles furent de retour à la galerie un peu avant quatorze heures. Ses chaussures lui faisaient un mal de chien et le premier critique était déjà arrivé. Alicia écouta Chantal et Richard, c'était son prénom, s'extasiant devant ses tableaux. Elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient et n'aurait jamais imaginé qu'on puisse en parler comme ça. Ça lui rappela vaguement la fois où un écrivain interviewé à la télévision se voyait reprocher d'avoir employé cinq lignes pour dire que la nuit était tombée. Ou alors ces gens étaient super intelligents et voyaient des choses dans ses tableaux qu'elle n'aurait jamais soupçonnées. Elle se contentait de hocher la tête à intervalles plus ou moins réguliers, au grand bonheur de Richard, visiblement séduit par

l'artiste autant que par son travail. Un point pour Chantal. S'en suivit la séance photo devant une sélection de tableaux.

— Tu es au top ma chérie. Il va nous pondre une critique dithyrambique.

— Au top de la potiche, c'est sûr, tu pourrais tout aussi bien me mettre dans une vitrine en verre sur le côté. Ça aurait le même effet et j'aurais moins mal aux pieds.

— C'est du business, rappelle-toi. De l'apparence et du talent. Le talent tu l'as, l'apparence, ça se travaille. Ça va être noir de monde ici ce soir, j'espère que j'aurai assez de champagne. En quelques coups de téléphone, Richard peut faire débarquer des clients intéressants et je crois que tu lui as tapé dans l'œil. Je vais faire livrer cinq caisses supplémentaires, on ne sait jamais.

— J'aurai le droit de faire une pause et d'enlever mes chaussures ?

— On finit et tu pourras même t'asseoir un peu. D'accord ma chérie.

Alicia acquiesça, résignée. C'était son gagne-pain et elle devait le reconnaître, Chantal maîtrisait son sujet. Elle se demanda si les autres artistes éprouvaient la même chose ou au contraire s'ils aimaient être sous le feu des projecteurs. S'en suivirent cinq longues interviews, avec quatre Richard-like et un sosie de Chantal, effrayant. Elle dut répéter une bonne dizaine de fois qu'elle avait beaucoup de chance, qu'elle était bien incapable d'expliquer l'engouement que suscitait son travail. Est-ce qu'elle incarnait le nouveau souffle de l'art moderne, à seulement une trentaine d'années ? Non, elle avait mal aux pieds. Est-ce qu'elle avait des projets ? Oui, enlever ces foutues chaussures. Le supplice se poursuivit jusqu'à dix-neuf heures. Elles n'avaient plus de rendez-vous. Chantal partit s'occuper des dernières courses pour préparer le buffet et Alicia eut le droit de s'asseoir et de libérer ses pieds.

Elle commençait à apprécier ce moment de solitude au milieu de ses tableaux : elle aurait presque pu se croire de retour dans son atelier. Un homme de son âge, le premier vêtu normalement de l'après-midi, en jean et tennis, remontait tranquillement la galerie. Il s'arrêta et regarda des tableaux un peu plus longtemps. Alicia était prise au dépourvu, elle se sentait incapable de remettre ses chaussures et encore moins d'avoir une nouvelle conversation. Chantal était sortie. Elle ne bougea pas, se redressa un peu sur la chaise où elle s'était avachie. Le jeune homme se tourna vers elle et lui dit :

— C'est joli. Très joli, j'aime beaucoup.

— Merci, c'est très gentil.

Elle fut surprise, il parlait normalement en plus.

— C'est vous qui faites ça ? Vous avez du talent.

Elle se leva pieds nus et vint à sa rencontre.

— Restez assise, je vous en prie, je viens juste livrer les petits fours.

— Vous êtes une des premières personnes normales que je croise de toute la journée. Elle lui tendit la main. Enchantée je m'appelle Alicia.

Le jeune homme parut surpris, lui serra la main.

— Moi c'est Jean-Christophe. Vous ne ressemblez à aucun autre artiste que j'ai pu croiser ici. D'habitude ils ont l'air inaccessibles, préoccupés et nerveux. En plus, ils portent des chaussures.

Il lui lança un clin d'œil.

— J'ai mal aux pieds et je dois encore participer au vernissage tout à l'heure. Vous viendrez ?

— Je ne suis pas sûr, il me reste encore pas mal de livraisons à faire, puis je ne me sentrais pas à l'aise.

— On serait au moins deux. Pensez-y.

Elle lui retourna son clin d'œil.

2.

Bordeaux, 4 septembre 2015

Un cordon de sécurité avait été établi autour de la place des Quinconces, empêchant les badauds d'accéder au cirque installé sur l'esplanade. Pascal Nekka montra sa carte et franchit rapidement le ruban jaune. La dernière fois qu'il s'était rendu dans un cirque, une bande de jeunes, fortement alcoolisés, avait enlevé un lama et lui avait fait faire son baptême de tramway. Ce qu'il découvrit ce matin s'avérerait beaucoup moins drôle.

Il aperçut, plus loin sur la place, Élodie Bacquet, encore au sein de son équipe. Elle était la future responsable de l'unité de la police scientifique. Avec ses deux collègues, Christophe Salze et Nicolas Barre, ils semblaient attendre quelque chose, appareils photo à la main. Elle se dirigea vers lui lorsqu'elle le reconnut.

— Bonjour commissaire Nekka, tu vas bien ? J'espère que tu as l'estomac bien accroché, pour moi c'est une première.

Nekka la salua, et comprit immédiatement pourquoi ses collègues étaient restés en retrait. Le corps d'un homme avait été fixé aux barreaux de la cage de transport des tigres. Il était suspendu, le dos plaqué à la cage par une chaîne qui passait sous ses aisselles, maintenait ce qu'il restait de ses bras et de ses pieds à l'intérieur de l'abri des fauves. Le corps donnait l'impression d'être scotché à la cage. Seule sa tête, macabrement recouverte d'un masque de clown hilare, pendait dans le vide. Les extrémités des quatre membres avaient été dévorées par les animaux. Les tigres rugissaient, agités, lançant de grands coups de griffes dans le dos de l'homme, frustrés de ne pas pouvoir continuer à dévorer cette pièce de viande inattendue. Le sol était jonché de sang mélangé à la poussière brune qui recouvrait habituellement la place. Nekka inspira, se retourna vers sa collègue et lui dit :

— On est à peu près certain que la scène de crime est intacte, c'est déjà ça.

— Le responsable du cirque est avec nos deux collègues sous le grand chapiteau, là-bas. C'est lui qui a trouvé le corps et appelé la police. Tu vas l'adorer, fit Élodie en esquisant un petit sourire.

— On sait qui est le malheureux accroché à cette cage ?

— Oui, et c'est tout le problème : c'est le dompteur de tigres, Victor Stavizzi. Il est le seul à pouvoir faire sortir les tigres de là-

dedans et à pouvoir les faire aller dans la cage prévue à cet effet. Elle est montée à l'entracte de chaque spectacle, sous le chapiteau. Le proprio du cirque pète un plomb, il clame haut et fort qu'il a deux spectacles scolaires à assurer cet après-midi. Enfin, c'est toi le patron.

— On a déjà dû bosser avec un veto, tu te renseignes et on verra bien ce qu'il dit. Je vais rejoindre les autres sous le chapiteau.

Nekka marcha lentement. Il s'imprégnait des lieux. Le crime était odieux, le tueur s'était donné beaucoup de mal pour « soigner » sa mise en scène. Mais pour le moment il fallait se concentrer sur l'environnement. Le chapiteau se dressait au centre de la place, une grande structure rouge et blanche. Les cages de transport des animaux étaient parquées à l'extrémité est face à la Garonne. Il l'avait vu à l'entrée : une visite de la ménagerie était proposée. Il remonta l'enfilade de cages, chevaux, chameaux, éléphants. Il distingua à l'entrée du chapiteau ses deux collègues, en grande conversation avec un individu. Ce dernier agitait ses bras de manière frénétique, la conversation avait l'air houleuse. Le responsable du cirque était une espèce de grand bonhomme bedonnant, aux cheveux gris. Nekka l'entendit vociférer à vingt mètres, « Vous comprenez, j'ai un spectacle à assurer, moi, j'attends neuf mille enfants aujourd'hui. Vous savez ce que c'est neuf mille enfants ? Alors vous prenez le corps de ce pauvre Alex, vous faites votre travail, je ne comprends pas que ce ne soit pas déjà fait. » Nekka salua ses deux collaborateurs, se plaça en face du bonhomme. Sans lui serrer la main, il le fixa droit dans les yeux :

— Monsieur, police judiciaire. Un homme est mort dans l'enceinte de votre établissement. Je vous entends hurler depuis que je suis arrivé. Vous vous calmez tout de suite ou je vous colle en garde à vue immédiatement. On se comprend bien ?

— Euh... Oui, mais enfin...

Nekka l'interrompit sèchement.

— Il n'y a pas de mais, votre établissement est fermé jusqu'à ce que nous décidions du contraire. Prenez vos dispositions et laissez nous faire notre travail. Je vais avoir quelques questions à vous poser, merci de rester dans les parages.

Il mit fin à la conversation et fit demi-tour accompagné par ses deux collègues.

— Quel blaireau ce type, il nous prend pour qui ?

— Laisse tomber, répondit Nekka. Je m'en occupe. Vous rejoignez la scientifique, je vais faire le tour du cirque.

Pascal pénétra sous le chapiteau. L'endroit, plongé dans la pénombre, était majestueux. Sièges baquets rouges sur toute la circonférence, une hauteur culminant à une quinzaine de mètres. Il traversa le centre de la piste, recouverte d'un parquet en bois. L'endroit était désert. Il ressortit face aux deux bassins du monument

aux girondins, orné de ses chevaux en bronze. De nombreuses caravanes étaient logées au bord de l'esplanade encadrée d'arbres. Il obliqua à gauche et descendit l'allée en direction de la ménagerie, déambulant entre ce qu'il estima être les caravanes des forains. À mi-chemin, un jeune homme était occupé à installer une bâche à côté de l'auvent de sa caravane, un abri de fortune improvisé sous lequel étaient placés une machine à laver et un sèche-linge posés sur une palette. Il le salua d'un signe de tête. Il devait y avoir, selon lui, plus d'une centaine de personnes qui travaillaient sur le site, l'enquête de proximité n'allait pas être triste. La sérénité de l'endroit contrastait avec la violence du crime commis. Un petit village, discret, s'était organisé autour du chapiteau. La fin de saison s'annonçait douce et un soleil de début d'automne réchauffait progressivement la faible température matinale. Il songea à la nécessité d'amener rapidement le corps à l'institut médico-légal : l'odeur du cadavre ne tarderait plus à masquer celles des animaux. Il aperçut Élodie en grande conversation avec un homme d'une cinquantaine d'années.

— Ah ! Justement, voici le commissaire Nekka, le responsable de l'enquête. Pascal, je te présente le Docteur Foissard de la Direction des Services vétérinaires. Il a eu l'occasion de rencontrer le défunt, M. Stavizzi, lors de l'installation des animaux en ville. Il va te résumer la situation.

— Bonjour commissaire. Voilà, ces quatre fauves, des tigres du Bengale sont parfaitement en règle. C'est une espèce protégée, je suis inquiet pour leur sort. Ils ont goûté à la chair humaine, je doute fort qu'ils puissent encore participer à un quelconque spectacle. De plus ils travaillaient avec M. Stavizzi depuis de nombreuses années, personne ne va réussir à les faire sortir de cette cage.

— Il va bien falloir que l'on décroche le cadavre et que les techniciens relèvent des échantillons sur la scène de crime, animaux protégés ou pas.

— Ces animaux sont habitués à sortir de leur cage par un tunnel en métal, installé à chaque représentation, sur ordre de leur dresseur et se retrouvent ainsi au centre du chapiteau. Ils n'ont pas d'autres solutions, aucune échappatoire.

— Bien, qu'est-ce qui nous empêche de procéder de cette manière ? Ils peuvent rester sous le chapiteau, le cirque est fermé.

— Je crains qu'ils n'obéissent à personne et vu leur état d'excitation, je doute qu'ils sortent de cette cage. Il faudrait au minimum enlever le macchabée.

— Monsieur Foissard, ce cadavre sera déplacé lorsque notre équipe scientifique aura réalisé tous les prélèvements nécessaires au bon déroulement de l'enquête. Il faut trouver une solution pour faire évacuer ces pauvres bêtes. On ne peut pas voir avec un zoo ? Il y en a

un à Pessac, un à Arcachon et un à la Palmyre, ils peuvent peut-être accueillir les félins jusqu'à ce que quelqu'un décide de leur avenir ? Vous ne pouvez pas les endormir ? Ça nous permettrait d'avancer.

Élodie intervint, voyant se profiler ce qui allait arriver.

— Pascal, on ne pourra pas travailler correctement avec ces quatre tigres allongés dans la cage, il faut les faire sortir et puis, imagine, si l'un d'entre eux venait à se réveiller... J'adore mon job mais je t'avoue que là, tout de suite, je préférerais travailler dans de bonnes conditions. Je suis déjà sujette à la coulrophobie, n'en rajoute pas. S'il te plaît.

— La coulrophobie, de quoi s'agit-il ? questionna le vétérinaire.

— La peur des clowns, répondit Nekka à la volée. C'est très en vogue depuis que des idiots s'amuse à se grimer en clowns et courent après de malheureux passants dans des tunnels, armés d'une tronçonneuse. Ça fait le buzz sur YouTube, on ne sait plus comment plaisanter. Il paraît qu'on doit ça à Stephen King, entre autres.

3.

Coincé dans son costume strict, il s'était réfugié sous l'auvent d'une bijouterie de luxe. Le meilleur client de son cabinet d'avocat avait été précis : il passerait le prendre en voiture, place de la Madeleine, à dix-neuf heures tapantes et requerrait ses services pour le début de la soirée, il n'en savait pas plus. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il avait cinq minutes d'avance.

Il n'avait jamais apprécié Manuel Molano, un homme dur, sec, le visage buriné, taillé dans le roc. Son regard le pétrifiait, des yeux d'un noir de jais qui semblaient essayer de percer son âme. C'est ce qu'il ressentait lors des quelques occasions où ils avaient été en affaires. Cet homme lui faisait peur. Il se rassura en avisant le prix d'une magnifique Rolex à près de onze mille euros dans la vitrine qui lui faisait face, ses honoraires de la soirée lui permettraient sans doute de se l'offrir demain. Parce que son client avait de l'argent, beaucoup d'argent, et pour lui c'était bien là le plus important. Plus important que de s'aventurer à demander à Molano comment il gagnait sa vie. Il agissait, en son nom, pour des opérations tout à fait légales : acquisitions immobilières, montages de sociétés off-shore... Il n'avait jamais eu le moindre souci avec la justice, le reste n'était pas son problème. Il fut interrompu dans ses réflexions lorsque deux gros Range Rover gris anthracite s'arrêtèrent à sa hauteur. Un jeune homme, vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir en descendit et, lui ouvrant la porte arrière, s'adressa à lui :

— Maître Bourday, je présume. Monsieur Molano vous attend à l'intérieur.

Surpris par l'arrivée rocambolesque de son client, l'avocat s'exécuta, sans se faire prier. Le jeune homme referma la porte et s'engouffra dans le second véhicule. Molano l'attendait sur la banquette arrière, et l'accueillit chaleureusement.

— Comment allez-vous Victor ? Merci d'avoir accepté de me rencontrer aujourd'hui. J'ai besoin de vous !

Victor Bourday n'aimait pas ça. Cet homme avait un sourire de prédateur. Il se tenait assis à côté de lui, habillé de façon décontractée : il arborait une belle chemise noire sur un jean foncé. Comment pouvait-il avoir besoin de lui un vendredi à dix-neuf heures ? Son client s'adressa au chauffeur en ce qui semblait être de l'espagnol et le véhicule reprit sa place dans le trafic parisien de fin de

la semaine. L'avocat se souvint que l'homme assis à ses côtés était d'origine colombienne et résidait en Espagne.

— Bien sûr monsieur Molano, en quoi puis-je vous être utile ? Ce rendez-vous est assez singulier si je puis me permettre.

— Tout comme ce que je m'apprête à vous demander, mon cher, de même que vos honoraires pour la soirée. Vous aviez quelque chose de prévu ce soir ?

— Non, pas du tout : la fin de la semaine, un week-end bien mérité.

Victor esquissa un semblant de sourire. En vérité il frôlait la panique, rester professionnel, voilà la ligne de conduite qu'il devait adopter.

— Bien, c'est parfait. Alors voilà, je souhaiterais que vous vous rendiez à un vernissage. Nous sommes en chemin pour y aller.

— Un vernissage !

— Oui, une exposition de peintures dans une galerie en présence de l'artiste, c'est bien un vernissage ?

— C'est tout à fait exact monsieur Molano. Vous avez une parfaite maîtrise de notre langue. Donc vous souhaitez que je me rende à ce vernissage.

— Oui et que vous achetiez tous les tableaux, ceux qui sont exposés et ceux qui sont en stock. Je désire bien évidemment conserver le plus strict anonymat.

— Que j'achète toute l'exposition ! ?

— Oui. D'après les informations dont je dispose, il y a une cinquantaine de toiles, dont la moitié est exposée de manière permanente. Le prix moyen est de dix-huit mille euros. Si certains tableaux sont vendus, ce n'est pas grave, je veux juste être certain que tout sera vendu à la fin de l'exposition.

Molano saisit une pochette en cuir souple posée à même le sol. Il en extirpa une première enveloppe.

— Cette enveloppe contient vingt-cinq mille euros. Il s'agit de vos honoraires pour la soirée et des éventuels frais que vous pourriez avoir.

Bourday n'eut pas le temps de répondre que l'autre enchaînait.

— Dans cette sacoche il y a neuf cent mille euros en espèces. Je vous les confie : c'est pour régler vos achats de la soirée.

— Monsieur Molano il s'agit d'une très grosse transaction en liquide, le galeriste est en droit de refuser. Ça peut soulever beaucoup de questions.

— Elle ne refusera pas. Le cas échéant vous trouverez bien une solution. Le plus important est de ne pas mentionner mon nom, j'insiste.

— Bien sûr monsieur Molano, à aucun moment. Je vous remercie

de la confiance que vous m'accordez.

— C'est parce que je suis certain d'être satisfait, Maître. Si vous n'y voyez pas d'objections, mon chauffeur et le jeune homme qui vous a ouvert la porte vous attendront dans la rue. Vous leur rendrez compte du bon déroulement de la transaction et ils vous déposeront où vous le souhaitez. J'ai un autre rendez-vous juste après, je ne serai pas joignable dans la soirée.

— Oui, bien sûr. Où dois-je faire livrer les tableaux ?

— Nous viendrons les chercher à la fin de l'exposition dans trois semaines.

— D'accord, pas de problème.

— Nous sommes arrivés, il s'agit de cette galerie-là.

Molano désigna l'entrée d'une galerie, richement éclairée quelques mètres plus loin.

Les voitures étaient arrêtées rue de Sèvres. Victor pensa que cette soirée pouvait se révéler fort agréable. Tout compte fait, c'était lui l'acheteur, et il payait cash. Ce point l'embêtait un peu, il allait devoir improviser. Il pourrait se réfugier derrière le secret professionnel et suggérer qu'il travaillait pour un groupe d'investisseurs. De toute façon, peu lui importait : personne ne pouvait se permettre de refuser une telle somme d'argent en 2015, surtout sur le marché de l'art, qui comptait bon nombre de personnages excentriques. L'art était considéré par certains comme une valeur refuge en période de crise. Qu'est-ce qui pouvait pousser Molano à dépenser pas loin d'un million d'euros pour acquérir cette collection ? Il approchait de l'entrée de la galerie, c'était le soir du vernissage. L'artiste s'appelait Alicia Girard et il n'en avait jamais entendu parler. De l'art moderne en plus, pas du tout son style. Molano n'avait pas le profil d'un amateur de peinture moderne... on ne connaît jamais ses clients ! Mais alors pourquoi conserver l'anonymat ? Une forme de pudeur ? Il en doutait.

Bourday franchit les portes de la galerie. Un petit groupe au fond de la pièce contemplait une des œuvres. Il s'avança timidement, s'attardant sur les toiles : c'était d'un goût très particulier, un peu trop coloré, voire provocateur. Une femme d'une cinquantaine d'années fondit sur lui et lui proposa une coupe de champagne qu'il accepta.

— Bonsoir monsieur, Chantal Boissonnet, la propriétaire de la galerie. Magnifique n'est-ce pas ?

— Tout à fait splendide. Je suis sous le charme, mentit Victor.

— Et vous n'avez pas encore fait la connaissance de l'artiste.

Victor regardait Alicia se diriger vers eux et il sut. Manuel Molano était sous le charme de cette jeune femme, véritablement plus jeune que lui. Il en était convaincu, Molano essayait d'acheter cette femme. Mais pourquoi garder l'anonymat ? Qu'est-ce que ce vieux pervers pouvait bien avoir en tête ? Quelle idée, il détestait ces « vieux

beaux » comme il les appelait, et leur attirance pour des femmes aussi jeunes. L'idée d'imaginer une forme de timidité chez Molano lui donna de l'assurance pour mener à bien sa mission. Il s'adressa à Chantal :

— Pourrait-on se voir en privé ? Ma présence ici ce soir relève plus d'une démarche professionnelle que culturelle. Il sentit l'étonnement chez son interlocutrice et poursuivit : Ne vous faites pas de soucis, il s'agit d'une bonne nouvelle. Vous auriez un endroit où l'on pourrait discuter en tête à tête ?

— Bien sûr, oui, suivez-moi.

Chantal entraîna l'avocat vers le fond de la galerie, ouvrit une porte et ils se retrouvèrent dans une large pièce encombrée de tableaux posés à même le sol. Un canapé et une table basse constituaient le seul mobilier.

— Je vous en prie asseyez-vous.

— Merci. Bourday exposa sa demande à Chantal Boissonnet et conclut en déposant la mallette sur la table basse. Je vous laisse recompter ? Il va de soi que cette transaction restera confidentielle : il n'y a que vous et moi qui sommes au courant des tenants et aboutissants de l'opération. Nous sommes bien d'accord ?

— Tout à fait... Oui... Chantal avait été prise au dépourvu. Neuf cent mille euros ! Toute la collection vendue une demi-heure après le début du vernissage en moins de dix minutes. Il aurait voulu la prendre sur la table basse, elle aurait accepté sans sourciller. « Je vais chercher une bouteille de champagne. », fut la seule chose qu'elle trouva à répondre.

4.

— On est dans une merde noire ! s'exclama Patrice Revel, le directeur du cirque en s'adressant à sa compagne, Priscilla. Il faisait les cent pas dans sa caravane depuis près d'un quart d'heure, répétant sans cesse la même phrase. On commençait à peine à s'en sortir, il a fallu que cet âne de Stavizzi déconne !

— On savait que ça finirait mal.

Elle était affalée sur le canapé, incapable de trouver les bons mots, tétanisée. Ils étaient dans une impasse.

— Il va bien falloir qu'on trouve une solution, ils ne souhaitent plus continuer avec nous. Tu as vu comment ils gèrent leurs problèmes ? Ils rigolent pas ces mecs-là.

Il exhiba, encore une fois, la photo reçue sur son téléphone quelques heures plus tôt. On y voyait Victor Stavizzi en train de se faire déchiqueter les membres par les tigres enragés. Le message était concis : fin de notre collaboration. Putain, quelle merde !

Patrice Revel fut interrompu dans ses réflexions par quelques coups brefs à la porte de sa caravane.

— Commissaire Nekka, police judiciaire.

— Oui bien sûr, je vous en prie.

Le directeur du cirque l'invita à entrer.

Nekka découvrit l'intérieur de la caravane : un petit salon, composé d'un canapé et d'une table basse, faisait immédiatement face à la porte d'entrée, coince entre un lit posé sur une petite estrade à droite et l'angle d'une minuscule cuisine américaine à gauche.

— Alors où en êtes-vous ?

— La question des fauves n'est pas encore définitivement réglée. À ce propos, vous pouvez demander à faire installer la cage au milieu du chapiteau ? Il faudrait qu'on essaie de les faire sortir rapidement, pour que notre équipe de la police scientifique puisse commencer à travailler. J'ai l'impression que tout le monde se soucie plus de l'avenir des bêtes que de ce cadavre accroché aux barreaux.

— Je doute que l'on arrive à les faire sortir de leur enclos, mais je demande à ce que ce soit fait tout de suite. Il faut un petit quart d'heure.

Nekka constata, avec satisfaction, un changement de ton de la part du directeur, ce qui ne fut pas pour lui déplaire. Il trouvait sa compagne anxieuse et sur la défensive, ou alors elle était encore sous

le choc des événements récents. Il enchaîna :

— Selon vous qu'est-ce qui a pu se passer ? Quelqu'un aurait-il eu une raison de s'en prendre de la sorte à Monsieur Stavizzi ?

Pascal prit soin d'écarter les bras en posant ses questions, il fallait bien insister sur la singularité du crime commis.

— Non, personne. Ça fait bientôt deux ans que Victor était en tournée avec nous. À ma connaissance il n'avait aucun problème. Tout le monde l'aimait bien ici, nous sommes une grande famille vous savez.

— Et vous réglez vos problèmes en famille, c'est ça ? Les deux inspecteurs qui m'accompagnent sont en train de faire le tour des caravanes et c'est le même refrain à chaque fois, personne n'a rien vu, rien entendu...

— Vous savez commissaire, les animaux font du bruit dès l'aube, surtout les fauves. Nous sommes habitués et n'y prêtons plus attention. Sur un cirque, ce sont eux qui vous réveillent le matin, pas les coqs. J'ai trouvé Victor comme ça et je vous ai appelé tout de suite. Je fais le tour de l'installation tous les jours.

— Combien de personnes travaillent sur le site ?

— Un peu plus d'une centaine, dont une bonne moitié depuis de nombreuses années.

— J'aurai besoin de la liste du personnel.

Revel se tourna vers Priscilla, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis que Nekka était entré.

— Tu donneras la liste au commissaire ma chérie s'il te plaît.

— Oui je m'en occupe tout de suite. Elle se leva, ouvrit un tiroir sous le canapé et en sortit un ordinateur portable. Je vous l'imprime.

— Nous sommes parfaitement à jour, indiqua Patrice Revel.

S'il savait comme je m'en contrefous, songea Nekka. De toute manière au vu du crime violent qui a eu lieu au sein de son établissement, il a intérêt à être nickel. Parce que tout va être passé au crible. Du contrôle technique des bagnoles aux déclarations sociales et fiscales en passant par les autorisations municipales. T'as pas fini d'en produire des papiers. Mais ce n'était pas son problème, il disposait de collaborateurs pour s'occuper de tout ça, son job à lui, c'était de comprendre ce qui s'était passé et de mettre la main sur les coupables. Il devait bien reconnaître que pour le moment, il n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Un homme d'une cinquantaine d'années, parlant en français approximatif, vint leur signaler que tout était en place sous le chapiteau pour accueillir les tigres. Ils prirent ensemble la direction de la cage des félins. Nekka demanda à passer sous le chapiteau afin de s'assurer de l'installation. Il n'avait pas envie de se retrouver avec quatre tigres du Bengale se promenant dans les rues de Bordeaux ! Un grand enclos circulaire de trois mètres de haut

occupait le centre de la piste, un filet de protection était placé au-dessus et fixé sur toute la circonférence. Un petit tunnel sortait derrière les coulisses du chapiteau et s'enfonçait vers le fond de la place pour rejoindre la cage des félins. Une trappe verticale permettait de condamner l'accès au tunnel, une fois les bêtes entrées dans l'enclos métallique au centre de la piste. Revel lui avait expliqué que la deuxième partie du spectacle commençait avec ce numéro, après l'entracte, la manutention nécessaire à son installation étant un peu fastidieuse. L'autre extrémité du tunnel se fixait à l'entrée de la cage sur laquelle le dresseur était toujours accroché, reliée à cette dernière par un système de trappes coulissantes, solidement amarrées. Nekka était rassuré, ces satanés tigres allaient bien s'y engager, que les experts de la police scientifique puissent commencer à travailler. Une dame avait rejoint Élodie Bacquet et le vétérinaire. Elle s'appelait Carmen, c'était l'épouse de feu Victor Stavizzi. Elle s'adressa à Pascal, les yeux rouges et gonflés, armée d'un fouet.

— Je vais essayer de les faire sortir, mais ils sont terriblement excités. C'est toujours Victor qui s'occupait de ça. Elle soupira. Il faudrait que tout le monde recule, qu'ils arrivent à se concentrer. Elle désigna le plus gros des quatre : si celui-là sort, ils suivront tous.

L'assistance recula d'une vingtaine de mètres en arc de cercle, laissant ce petit bout de femme avec son fouet et ses tigres. Elle émit un puissant cri et fouetta le sol devant elle, ne provoquant aucune réaction dans la cage. Nekka contempla le spectacle près de vingt minutes. Il avait le sentiment que plus elle tapait de son fouet et plus les tigres s'agitaient. Il devait le reconnaître, elle ne ménageait pas ses efforts. Mais les bêtes ne semblaient pas décidées à sortir. Il l'interrompit et constata qu'elle était en nage et recommençait à pleurer.

— Madame Stavizzi, (il avait pris une voix réconfortante), il faut absolument que l'on arrive à les sortir de là et le temps passe, des indices peuvent disparaître. Je peux essayer quelque chose ?

— Oui, faites ce que vous voulez. Je ne donne pas cher de leur peau de toute façon.

— Je ne pensais pas à quelque chose de si radical.

Il se dirigea en courant vers le cordon de sécurité pour aller s'entretenir avec un des flics en uniforme stationné là et revint une matraque à la main. Ne se posant aucune question, il se mit à taper sur les derniers barreaux de la cage. « Alors t'es toujours pas décidé à bouger espèce de gros pachyderme, tu crois que tu vas faire la loi ? » Il hurlait et tapait toujours sur les barreaux. « Tu vas bouger ton gros cul, et vite ! » Le plus gros des tigres donna un grand coup de griffe en direction de la matraque. Dans un réflexe surprenant, Nekka fut plus rapide et lui écrasa, violemment, la matraque sur le tibia. Surpris le

fauve recula, mais gêné par les trois autres curieux, il se retrouva projeté contre les barreaux. Ne perdant pas une seconde, Nekka lui asséna une pluie de coups sur le flanc. Il hurlait toujours. Le tigre n'eut pas d'autre alternative que de se précipiter dans le tunnel, immédiatement suivi par les trois autres. Nekka se retourna vers les autres, stupéfaits de l'accès de colère du commissaire.

— Ben voilà, il suffisait juste de demander gentiment. Merci, Madame Stavizzi, on va pouvoir commencer à enquêter sur les assassins de votre mari.

5.

La nuit tombait sur la capitale. Ils avaient attendu que l'avocat entre dans la galerie avant de se rendre vers leur prochaine destination, un club situé rue du Faubourg du temple dans le X^e arrondissement. Molano n'avait pas revu Cheick Mohamed Karamoko depuis une dizaine d'années. Il se souvenait encore de leur première rencontre, à Abidjan en 1985. Cheick avait été un des premiers partenaires de l'organisation qu'il essayait de mettre en place à l'époque. Manuel souriait, se remémorant ses souvenirs. Il en avait fait du chemin depuis. Il avait toujours apprécié le personnage, et savait très exactement pourquoi ce dernier lui avait demandé de venir en personne ce soir. Il avait tout anticipé et se réjouissait de la soirée qu'ils allaient passer ensemble.

— On arrive dans cinq minutes, lui annonça son chauffeur.

— Tout est prêt ? Où récupère-t-on Henrique ?

— Il a garé la fourgonnette en face de la boîte, il vous attend à l'entrée pour vous remettre les clés.

— Parfait. Vous restez dans le quartier et profitez de la soirée, je vais en avoir pour un moment.

Les hommes de Molano acquiescèrent. Ils voyaient rarement leur patron sur le terrain et étaient un peu surpris de le voir se rendre dans ce quartier.

Le véhicule stationna devant l'entrée de la boîte de nuit. Deux videurs patientaient devant la grande porte noire bordée d'un tapis rouge. Henrique repéra ses collègues et vint ouvrir la porte à son patron. Il lui remit les clés et indiqua une fourgonnette blanche garée à quelques mètres. Manolo sortit de la voiture et se présenta à l'entrée.

— Bonsoir Messieurs, j'ai rendez-vous avec Cheick.

— Bien sûr Monsieur Molano. Veuillez me suivre.

Le videur s'effaça et pria Molano d'entrer.

La boîte de nuit ressemblait à toutes les boîtes de nuit de la planète : un long comptoir encore désert, une piste de danse, au centre, sur laquelle se reflétait quelques spots colorés, encadrée par des petits salons. L'ambiance était cosy et Molano suivit le videur jusqu'à une porte dont l'accès était réservé au personnel. Ils traversèrent un couloir aux murs sombres, baigné d'une lumière tamisée, descendirent un escalier pour déboucher sur une grande pièce. Cheick afficha un large sourire à l'arrivée de Molano. Le colosse

de près de deux mètres, à la carrure d'un haltérophile averti, ouvrit les bras pour accueillir son invité.

— Manuel, mon ami, ça fait si longtemps !

Les deux hommes s'étreignirent.

— Cheick, je suis ravi de te voir.

Molano détaillait la pièce : l'épaisse moquette rouge au sol, la peinture noire des murs au plafond, les trois énormes canapés en cuir blanc, de style baroque surchargés de dorures et la table basse assortie. Tout à fait à l'image de Cheick : faut que ça brille ! Il ne put réprimer un sourire. Le mobilier avait dû lui coûter une fortune, un peu trop exubérant à son goût.

— Charmant ton salon, Cheick.

— Tu as vu ? Ça te plaît ? C'est un designer italien qui m'a fait les canapés sur mesure. Mais viens t'asseoir, on a tellement de choses à se raconter, mon frère. Mais d'abord, on va boire quelque chose !

Cheick actionna un petit interrupteur camouflé sur l'un des pieds dorés de la table basse. Une déesse à la peau ébène fit irruption par une porte dérobée. Elle était uniquement vêtue d'un string blanc et avait un corps parfait. Elle déposa un seau à champagne et deux coupes sur la table. Cheick regardait Molano d'un air amusé.

— Elle te plaît ? Ne t'inquiète pas, j'en ai trois ou quatre tout aussi jolies, rien que pour nous ce soir. Mais trinquons ! Il tendit une coupe à Manuel et leva son verre. À la nôtre, au business !

Les deux hommes partirent d'un grand éclat de rire.

— Ça fait plaisir de constater qu'il y a des choses qui ne changent pas ! À la nôtre mon Cheick !

Molano avait l'impression de revenir quelques dizaines d'années en arrière. Les deux hommes échangèrent quelques propos sans intérêt et entrèrent dans le vif du sujet.

— Manuel, tu sais, je t'ai demandé de venir me voir ici ce soir, parce que j'ai un problème, tu dois le savoir.

— J'en ai une petite idée, oui.

Il esquaissa un petit sourire ironique.

— Ne te moque pas de moi... À Paris, c'est mon neveu, Youssef, qui s'occupe de mes affaires. Je vais te le présenter tout à l'heure. Il n'est pas content. Je lui ai dit que j'allais arranger ça directement avec toi et je te remercie d'avoir accepté mon invitation ce soir.

— Pas de soucis Cheick, c'est un grand plaisir pour moi.

Molano éprouvait une satisfaction perverse à laisser Cheick amener l'affaire sur le tapis. Il savait pertinemment que c'était difficile pour lui.

— Bon... Alors voilà...

Molano, le sourire toujours figé, but une grande gorgée.

— Fameux ton champagne, Cheick. Je suis au courant et nous

sommes responsables de ces regrettables incidents. J'ai réglé le problème. Il manque combien ?

Cheick marqua une pause, dérouté par la spontanéité de ses propos.

— Si j'en crois ce que me raconte Youssef...

Et c'était bien là le problème, Molano n'en savait rien ou du moins il ne pouvait que le supposer d'après ce qu'il avait vu ce matin. Il attendit.

— Donc... (je te rapporte ce que me dit mon neveu), à peu près cent kilos sur les quatre derniers mois. Molano se détendit : c'était bien en deçà de ce à quoi il s'attendait. Je suis désolé de t'importuner avec ça, mais ça commence à faire beaucoup et c'était important que tu viennes ce soir. J'ai dit à Youssef que je m'en occupais avec toi.

— Merci Cheick, ta confiance me touche. Tu as même attendu trop longtemps avant de m'en parler. Molano sortit les clés de sa poche et les tendit à Cheick. Demande à ton neveu d'aller décharger la camionnette stationnée sur le trottoir d'en face et de se débarrasser de la voiture. En attendant trinquons ! On le laisse finir de décharger et ensuite je te raconte l'histoire !

Youssef demanda à les voir alors qu'ils s'apprêtaient à ouvrir la troisième bouteille de champagne, occupés à se rappeler les souvenirs de leurs débuts. Un sosie de Cheick fit irruption dans la pièce et vint s'entretenir avec son oncle.

— Youssef, je te présente Manuel Molano.

Youssef, respectueux, salua Molano et le remercia, s'excusant de les avoir dérangés.

— Youssef ! l'interpella Manuel. Si ça devait se reproduire, avertis-nous tout de suite s'il te plaît.

— Oui monsieur, merci. Je vous souhaite une bonne soirée.

Il s'éclipsa aussi vite qu'il était arrivé. Cheick les resservit et s'élança sur un ton solennel.

— Merci Manuel, c'était vraiment important que je règle ça. Mais il y a beaucoup trop, tu le sais. Youssef me parle de trois cents kilos.

— Considère ça comme une espèce d'indemnité. Molano partit d'un grand éclat de rire. Au moins il s'en souviendra. Tu viens de rentrer dans la légende, mon Cheick. Mais attends, j'ai quelque chose à te montrer. Il sortit son téléphone et le lui tendit. Voilà le problème une fois réglé.

Cheick regarda la photo sur le téléphone : un homme était attaché à une cage, un masque de clown lui couvrant le visage. Il partit d'un grand fou rire.

— Tchéééé, des tigres ! Je n'y aurai jamais pensé ! Tu sais chez nous, en Côte d'Ivoire, c'est plutôt les crocodiles. Si tu savais le nombre d'opposants qui ont été mangés par les crocodiles à

Yamoussoukro... Mais des tigres, noooooon. Tu m'étonneras toujours Manuel. Cheick regarda une nouvelle fois la photo, secoua la tête : non, c'est pas possible, des tigres ! Il explosa de rire. Tu m'as tué.

— Je commence à avoir un petit creux, pas toi ?

— Moi aussi ! J'ai tout prévu. Il actionna son interrupteur et la sublime créature qui apportait jusque-là les bouteilles revint avec un plat en argent. Ce sont des langoustes que j'ai ramenées moi-même d'Abidjan. Elles ont été pêchées hier, mon frère.

— Tu nous gâtes, Cheick.

Molano se sentait bien, une espèce de retour aux sources. Plus la soirée avançait, l'alcool aidant, et plus Cheick et lui se retrouvaient quelque trente années plus tôt.

— Attends, c'est pas fini : j'ai commandé de l'attiéké aussi, avec une bonne sauce tomate. Je crois me souvenir que tu en raffolais.

Il avait découvert cette semoule de manioc en arrivant à Abidjan, elle s'accommodait aussi bien avec du poulet qu'avec du poisson. Effectivement il adorait ça.

— Une dernière chose, Cheick : j'aurai besoin que Youssouf se charge d'un petit travail pour moi, ici sur Paris.

— Tu sais pertinemment que je ne peux rien te refuser. C'est en rapport avec nos affaires ?

— Pas du tout, c'est bien plus important.

Molano exposa sa demande.

6.

Pour la première fois de sa carrière, Pascal Nekka éprouvait le sentiment de ne pas savoir par où commencer. Il devait se rendre à l'évidence : il n'avait rien, pas le début d'une piste, même pas une intuition, pour faire avancer son enquête. Et en plus, on lui collait l'IGS sur le dos. Pas seulement lui, mais toute son équipe. Son chef avait été très clair sur le sujet : aucune fuite n'était tolérable, des sanctions seraient prises. Maintenant que la photo du dresseur de tigres accroché sur sa cage s'étalait en première page du *Sud-Ouest*, le quotidien d'informations régionales, il exigeait des résultats concrets et rapides. La semaine ne pouvait pas plus mal commencer et il n'était pas encore neuf heures.

Il passait en revue les personnes de son équipe présentes sur la scène de crime ce jour-là. Tout le monde était convoqué à 9 h 15, ça risquait d'être houleux. Putain il ne manquait plus que ça, c'était déjà compliqué de démarrer une enquête avec moins que rien, mais avec l'IGS qui allait fourrer son nez partout, la situation virait au cauchemar. Il inspira en pénétrant dans la salle de réunion, rétorqua aux bonjours par un signe de tête en gardant le silence. Ses équipiers n'étaient pas habitués à le voir d'humeur taciturne. Ils échangèrent des regards furtifs et prirent place autour de la table de réunion en bois clair.

— Bien. Tout le monde est là, on va pouvoir commencer.

— Ça ne va pas Pascal, tu as passé un mauvais week-end ? hasarda Élodie Bacquet, la responsable de l'unité de police scientifique, jugeant l'atmosphère électrique.

— Jusqu'à ce matin, tout allait bien, merci. Nekka s'assit posa ses deux mains à plat sur la table et passa en revue les personnes présentes. Bon... Il jeta le *Sud-Ouest* au milieu de la table. Quelqu'un aurait oublié de me dire quelque chose ?

Satisfait de son entrée en matière, il leur laissa le temps de découvrir la photo et observa les réactions de chacun. Passé le flot de merde, putain et consort, il reprit :

— Comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, on nous colle une enquête de l'Inspection Générale des Services. Tout le monde est concerné. Si l'un d'entre vous avait prévu de faire quelque chose cette semaine en dehors de ses heures de travail, il peut tout annuler. Des résultats rapides sont exigés à l'étage, inutile de vous faire un

dessin !

Un tumulte monta de part et d'autre de la salle de réunion. Les protestations se faisaient entendre, tous ses collaborateurs y allant de leur petite phrase acerbe. Nekka demanda le silence et reprit :

— Je vous rappelle que jusqu'à preuve du contraire, nous sommes tous innocents. J'espère sincèrement que la fuite ne vient pas de l'un d'entre nous. On se met au travail maintenant. Élodie, tu commences.

— On n'a pas grand-chose : une ou deux empreintes exploitables à l'intérieur du masque de clown. Je devrais avoir des résultats dans la journée. Les premières constatations sur le cadavre démontrent qu'il était en vie au moment de se faire dévorer les extrémités par ses tigres. L'autopsie a lieu ce matin, on connaîtra la cause exacte du décès.

— L'enquête de proximité a donné quelque chose ?

Il s'adressait aux deux inspecteurs présents ce jour-là.

— Rien ! Si on en croit les témoignages recueillis, il s'entendait avec tout le monde, aucun problème connu. Un mec sans histoire.

— Pour se retrouver accroché à une cage et dévoré par des fauves, il y a forcément une histoire et elle ne doit pas être belle, à nous de trouver laquelle. Vous regardez avec la financière ce qu'ils peuvent trouver, vous épluchez ses comptes en banque, factures de téléphone, la totale. Prochaine réunion, à dix-sept heures. Avec un peu de chance, on aura de bonnes nouvelles d'Élodie. Vous vous tenez à la disposition de l'Inspection Générale, pas de vagues, c'est bien compris ?

Nekka se retrouva seul dans son bureau perdu dans ses pensées. Sa seule conviction était que derrière ce crime violent se cachait quelque chose, ou alors ils avaient affaire à un tueur en série, la pire des hypothèses, elle n'était pas réfutable pour l'instant. La presse allait s'en donner à cœur joie. Il interrogea le fichier de traitement des antécédents judiciaires (TAJ), ce nouveau fichier, le successeur des fichiers STIC et JUDEX définitivement abandonnés, qui rassemblait les données de la police et de la gendarmerie nationale. Il présentait de nouvelles fonctionnalités permettant de faire des recherches d'éléments communs dans des procédures différentes. Il s'apprêtait à renseigner les mots clés en relation avec son affaire lorsqu'Élodie Bacquet fit irruption dans son bureau, survoltée.

— Pascal, tu l'as regardée cette photo ? Elle lui mit la première page du journal sous le nez. Il n'y a rien qui te choque !??

Il scruta attentivement la photographie, à la recherche d'un détail qui aurait pu lui échapper.

— C'est ce qu'on a eu sous les yeux toute la matinée vendredi.

— Oui, à un détail près. Regarde bien, il a encore son pied droit intact, mais quand nous sommes arrivés les tigres avaient dévoré ce

membre jusqu'à la rotule à peu près. Donc elle a été prise bien avant que nous arrivions sur la scène de crime. D'ailleurs si tu observes la posture de sa tête, elle est nettement plus droite que dans l'état où nous l'avons trouvée. Je parierais qu'il est encore vivant sur ce cliché.

Nekka la considéra, incrédule. Elle était en train de lui expliquer que quelqu'un avait pris cette photo alors que Stavizzi était encore de ce monde. Le malheureux devait hurler, c'était impossible autrement. Il s'imaginait mal un individu prendre tranquillement l'instantané sans lui porter assistance.

— Selon toi elle a été prise vers quelle heure ?

— Je suis bien incapable de te répondre. Il y a un camion poubelle à l'arrière-plan et un bonhomme en train de vider les bacs. À quelque chose près, ils doivent passer à la même heure chaque semaine.

— Merci tu es super !

— Je file, j'ai du taf !

Élodie afficha un sourire satisfait et prit congé.

Il analysait la situation : c'était une excellente nouvelle s'il arrivait à prouver que la fuite ne venait pas de chez eux. Par contre, il restait à déterminer qui avait pris le cliché et pourquoi le photographe n'était pas intervenu. Cette nouvelle information lui insuffla l'élan dont il avait besoin pour démarrer ce lundi. Il avait un point de départ, mince, mais c'était un début. Il composa le numéro de la mairie pour obtenir les informations relatives à la collecte des ordures ménagères. Après dix minutes d'attente et trois numéros de téléphone plus tard, il s'entretenait avec le responsable des agents de collecte de Bordeaux métropole. Il lui exposa la situation, sans s'étendre sur les détails. Le fonctionnaire lui demanda quelques minutes pour aller chercher le quotidien et lui annonça fièrement qu'il pouvait lui donner l'information, à la minute près. Il lui expliqua que leurs véhicules étaient géo-localisés. Il pourrait donc lui indiquer précisément l'heure à laquelle il se trouvait aux abords de la place des Quinconces. Le temps d'interroger la maintenance et il le rappelait.

Nekka digérait l'information. 6 h 27, c'était l'heure présumée de la prise de vue. Soit trois heures avant qu'ils arrivent sur les lieux. Si Élodie ne se trompait pas, il devait sérieusement envisager que ce soit les meurtriers, car il avait fallu être au moins deux ou trois pour attacher le corps de Stavizzi à la cage, qui aient fait parvenir la photographie à la presse. Ça changeait la donne, ce besoin de provocation, cette assurance. Il devait absolument savoir comment la journaliste s'était procuré l'image. L'article était signé NR. Il devrait obtenir une requête officielle, convaincre le magistrat en charge de l'instruction du dossier. La liberté de la presse, leur devoir de ne pas divulguer leurs sources, par expérience ça ne serait pas une mince affaire. Mais d'abord, exposer les événements récents et se débarrasser

de l'Inspection Générale des Services. Il connaissait assez bien son chef pour savoir que ce dernier n'allait pas apprécier l'hypothèse selon laquelle la photo ait pu être envoyée par les criminels. Il esquissa un sourire : ça jouait en sa faveur et allait accélérer la procédure.

Il entra dans le bureau de son chef et sut immédiatement qu'il allait pour de bon achever de le mettre d'une humeur massacrant. Il lui exposa les réflexions d'Élodie Bacquet sur l'heure de la prise de vue, marqua une courte pause et, sans lui laisser le temps de rétorquer, lui montra le mail émanant du responsable de la collecte des ordures ménagères. Il lui asséna le coup de grâce :

— Il faut envisager que cette photographie ait été envoyée par les meurtriers. Je vais avoir besoin d'un mandat pour obtenir du journal qu'il nous fournisse leurs sources. Je pense que vous pouvez annuler l'enquête de l'IGS.

Satisfait, il s'assit et laissa à son patron le temps de digérer l'information. Son enquête démarrait.

Alicia avait retrouvé le bien-être de son atelier. Les toiles vierges, les chevalets, couleurs et pinceaux, se mélangeaient dans un désordre réconfortant. C'était ça son univers, pas l'ambiance immaculée de la galerie. Elle inspira pour s'imprégner de la délicate odeur de l'huile de lin mélangée à celle des pigments de couleur. Une belle journée en perspective. Dommage qu'elle ait démarré par un coup de fil de Chantal, surexcitée, qui lui annonçait être en route pour venir la voir. Elle venait chercher d'autres tableaux. Certes, le vernissage de vendredi dernier avait été un succès : il y avait eu du monde, les gens avaient manifesté un enthousiasme évident et *a priori* sincère. Mais elle n'avait pas pu vendre la cinquantaine de tableaux qu'elle lui avait déposée pour l'exposition en un laps de temps aussi court. De nature pragmatique, Alicia se posait des questions. Elle n'avait plus grand-chose en stock de toute manière. Sa réflexion fut interrompue par l'entrée triomphante de Chantal.

— Ma chérie, c'est une catastrophe, on n'a plus rien à vendre.

— J'aurais envie de penser que c'est une bonne nouvelle, non ?

Alicia la regardait gesticuler sur place, scrutant chaque recoin de l'atelier, à la recherche de tableaux. Elle croisa les bras et attendit.

— Oui, bien sûr, c'est une excellente nouvelle, mais il reste encore quinze jours d'exposition. Tu comprends bien qu'on ne peut pas rester comme ça sans rien avoir à vendre.

Elle sortit un chèque de son sac à main et le lui tendit. Alicia se sentit défaillir : six cent mille euros ! En moins d'une semaine elle était devenue millionnaire !

— Ça ne suffit pas ? bredouilla-t-elle timidement.

— Tu ne te rends pas compte, le succès est là, il faut surfer sur la vague. On va faire un buzz énorme, tripler les prix. Mais il nous faut des tableaux pour ça. Tu dois bien en avoir quelques-uns en stock.

Elle désigna une toile suspendue au fond de l'atelier.

— Celle-là par exemple elle est jolie.

— Je n'avais pas prévu de la vendre celle-ci, elle est très personnelle.

— Tu ne vas pas faire de chichi, tu t'en peindras une autre. Je le mettrai en vente à un prix dissuasif. Bien, ça nous en fait un de plus, tu peux m'en donner combien d'autres ?

Une fois de plus, Chantal avait eu gain de cause et était repartie

avec une quinzaine de tableaux, en réalité tout ce qui traînait dans son atelier. Elle n'avait plus une seule toile, rien ! Elle décida de suivre le conseil de Chantal : aller déposer le chèque à la banque et se faire plaisir.

Elle arriva devant la petite maison de banlieue après une bonne heure de trajet : ses parents avaient une routine quotidienne immuable et elle était sûre de les trouver chez eux en cette fin de matinée. Elle sonna deux fois et ouvrit la porte sans attendre de réponse. Elle lança un grand « coucou, c'est moi » à la volée, « on a quelque chose à fêter, il y a quelqu'un ? ». Elle se dirigea vers la cuisine où sa mère s'affairait à préparer le repas, son père assis à la table finissait de lire son journal.

— Bonjour Alicia, cette manie d'arriver à l'improviste... Regarde dans quel état je suis, j'aurai fait un effort si j'avais su que tu venais.

Son père se leva et l'enlaça. Elle fila déposer une bise sur la joue de sa mère, occupée à découper des légumes.

— Tu restes déjeuner avec nous ? lui demanda son père.

— Non, c'est vous qui venez déjeuner avec moi ce midi, c'est non négociable.

— Ah non ! rétorqua sa mère. Mon déjeuner est presque prêt.

— Je suis certaine qu'il sera encore là ce soir. Maman, s'il te plaît !

Aidée de son père, Alicia avait fini par convaincre sa mère de sortir déjeuner. Ils se retrouvèrent installés dans l'alcôve confortable d'une brasserie du centre-ville. Elle savait que ses parents ne s'accordaient presque jamais le plaisir d'aller au restaurant. Son père venait de prendre sa retraite de professeur des écoles et sa mère n'ayant jamais travaillé, avait toujours mis un point d'honneur à nourrir sa famille tous les jours de l'année. Elle ne comprenait pas le besoin de sortir manger au restaurant, c'était souvent meilleur à la maison. Chez les Girard on n'allait pas au restaurant.

Alicia regardait ses parents d'un air amusé. Ils lui faisaient face, côte à côte sur la banquette en cuir rouge. Sa mère d'origine espagnole, était une belle femme : ses longs cheveux noirs lâchés jusqu'au milieu du dos, elle avait l'allure d'une danseuse de flamenco. Son père, de dix ans son aîné, avait les cheveux gris et portait son éternelle veste côtelée en velours marron. Un couple solide et toujours amoureux, un véritable modèle pour la société contemporaine songeait-elle. Elle appréhendait de leur annoncer la nouvelle et s'inquiétait de la réaction de sa mère. Elle ne comprenait pas comment des individus censés, c'était ses propos, pouvaient dépenser autant d'argent pour une peinture, moderne en plus. Son père lança le sujet.

— Tu nous as parlé de quelque chose à fêter, ce doit être important.

— Oui, c'est au sujet de mon dernier vernissage. Alicia lui tendit la

remise de chèque qu'elle avait effectué le matin même. Tout est vendu et il reste quinze jours d'exposition. C'est super non ?

— Félicitations, ma fille. Son père s'empressa de se retourner vers sa femme et l'enlaça tendrement. Regarde Marie, notre petite Alicia est une artiste talentueuse et récompensée à sa juste valeur. Nous sommes tellement fiers de toi ma chérie.

Sa mère se contenta d'un hochement de tête et marmonna quelque chose à l'intention de son mari. La réaction typique de Marie Girard, pensa Alicia, elle ne la comprendrait jamais et pourtant elle n'avait pas envisagé de ne pas partager ce moment avec eux. Elle héla le serveur et commanda une bouteille de champagne, bien décidée à fêter ça comme elle l'entendait. Elle leva son verre et trinqua avec son père puis planta son regard dans celui de sa mère.

— Tu peux au moins faire semblant d'être heureuse pour moi maman. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je suis heureuse ma chérie, ça n'a rien à voir avec toi. Tout ça me fait un peu peur c'est tout.

— Tu m'expliqueras un jour : à chaque fois que je vends des tableaux, ça te fait peur. Tu as peur de quoi ?

— Rien, rien, je suis si heureuse pour toi. C'est beaucoup d'argent, tu feras attention, tu me le promets ?

La conversation s'engagea sur les sujets habituels : la vie sentimentale et les projets d'Alicia. L'atmosphère se détendit : au fur et à mesure de l'apéritif, elle retrouvait ses parents enjoués et complices. La bagarre fut intense pour décider Marie à manger à la carte et à se faire plaisir, mais elle en sortit victorieuse. Le déjeuner se révéla succulent. Alicia savait que s'il ne tenait qu'à son père, ils sortiraient plus souvent, mais elle connaissait le caractère bien trempé de sa mère et on ne lui faisait pas faire ce qu'elle n'avait pas décidé. C'était là tout le paradoxe de Marie Girard, mi-dragon, mi-soumise, un véritable mystère pour sa fille. Elle décida de profiter de cette bonne ambiance pour tenter d'élucider les réticences de sa mère au sujet du vernissage, enfin surtout de son succès.

— Tu te décideras à m'expliquer un jour, maman...

— Il n'y a rien à expliquer, on en a déjà parlé. Ta réussite me fait peur, je crains que ce ne soit qu'un feu de paille. Tu es jeune et la vie est longue. L'engouement des gens pour ton travail ne sera pas éternel, ça m'inquiète. Je me réjouis pour toi et tu es notre plus grande fierté, mais tu ne m'empêcheras pas de me faire du souci.

— Et c'est tout ? Tu ne trouves pas ta réaction disproportionnée à chaque fois qu'on aborde ce sujet ?

— Non.

Sa mère choisit de mettre fin à la discussion et leur proposa d'aller prendre un deuxième café chez eux.

Elle réussit à quitter ses parents en milieu d'après-midi, les laissant sur leurs fauteuils au milieu du salon. Marc Girard le savait, le départ de sa fille impliquait inévitablement de reparler de la vente des tableaux d'Alicia avec sa femme. Il la regarda tendrement, perdu dans ses pensées, pensa qu'elle était toujours aussi belle, quand elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Il se savait impuissant face à la situation et vint l'enlacer sans prononcer un seul mot. Elle murmura entre deux sanglots :

— Cet argent, c'est celui du diable. Du diable.

8.

Abidjan, février 1985

Manuel Molano n'eut aucun mal à distinguer les taxis au milieu de toute l'agitation qui régnait sur le parvis de l'aéroport d'Abidjan, ils étaient tous de couleur orange. L'ambiance qu'il découvrit en foulant le sol ivoirien lui rappela celle de l'Amérique du Sud : une espèce de grouillements et de sollicitations permanentes, vendeurs à la sauvette, porteurs de bagages, petits voyous en tout genre à la recherche d'un pigeon. Il repéra un véhicule orange vide et donna le nom de l'hôtel au chauffeur. Il entra dans le taxi ; la mousse débordait par les nombreux trous qui composaient la banquette arrière jadis recouverte d'une imitation en cuir brun. La voiture sentait l'huile de vidange et l'essence. La radio hurlait, entre deux grésillements, une musique locale chaleureuse et entraînante. Il actionna la manivelle pour ouvrir la fenêtre qui descendit d'un coup, et découvrit le paysage qui s'offrait à lui. Le taxi s'engagea sur un grand boulevard, bordé à droite par une végétation luxuriante et marécageuse, à gauche se dressaient quelques maisons sur un vaste terrain en latérite, occupée par des troupeaux de zébus. Après avoir bifurqué à gauche, vers le sud, ils rencontrèrent plus de monde, de villages étoffés, d'écoles, de maquis et de commerces traditionnels éparpillés le bord de la route. Après quinze minutes de route, ils arrivèrent à destination du Palm Beach, l'hôtel où il séjournerait pour un peu plus de trois semaines. Les chambres étaient installées dans de petits bungalows individuels, blanchis à la chaux et faisant face à l'océan à une centaine de mètres. Manuel étala le contenu de son sac à dos sur le lit. Il avait trois jeans, cinq tee-shirts et caleçons, deux imposantes liasses de dollars américains, une belle liasse de francs CFA, deux couteaux et cinq kilos de cocaïne pure. Il entreposa la drogue et l'argent dans le coffre-fort mis à disposition dans le bungalow. Son contact devait venir le chercher à dix-neuf heures, il avait un peu de temps devant lui.

Le bain dans la piscine d'eau de mer de l'hôtel ajouté au voyage avait fini de l'achever. Il dormait profondément quand on frappa trois coups discrets à sa porte. « Chéri, c'est l'amour qui frappe à ta porte ». Il tomba nez à nez avec une belle jeune femme noire, juste vêtue d'un petit short et d'un haut à paillettes. Elle ne perdit pas de temps et plaqua sa main sur son entrejambe, lui expliquant qu'elle allait bien s'occuper de lui. Molano l'invita à entrer. Dans son métier les

prostituées avaient souvent de bonnes informations et il en avait bien besoin, de plus la fille était vraiment bien gaulée !

Elle se révéla être originaire du Ghana et parlait couramment anglais, sa langue maternelle, ce qui facilita la conversation, le français de Molano étant approximatif. Elle s'appelait Wendy. Il la paya généreusement et entreprit de la questionner sur le fonctionnement du marché local. Il apprit que dans la rue on pouvait acheter un gramme de cocaïne pour quarante mille francs CFA, soit à peu près le même tarif constaté en Europe à cette époque. Elle se vendait également au demi-gramme. Elle lui recommanda d'aller traîner dans un quartier chaud d'Abidjan, Treichville. D'après elle, tout se déroulait là-bas. Wendy n'avait pas froid aux yeux et la partie de jambes en l'air fut un vrai moment de bonheur. Pour la première fois depuis qu'il avait foulé le sol ivoirien, Manuel pouvait parler avec quelqu'un en anglais. Il s'assura qu'elle ne consommait pas. Il apprit que c'était une fille de pêcheur frontalier. Elle quittait son village deux à trois fois par mois pour venir gagner de l'argent. Molano se promit de la revoir et s'habilla pour son rendez-vous.

Il attendait dans la rue devant l'hôtel, lorsque la grosse cylindrée arriva. L'énorme Mercedes blanche effectua un demi-tour et s'arrêta à son niveau. La portière arrière s'ouvrit laissant échapper un air frais et une odeur de cigares. L'imposant Farid Haddad, chemise à manches longues retroussées sur ses avant-bras, réussit à s'extraire de la berline et salua respectueusement Molano. Il marqua un temps d'arrêt.

— Je pensais qu'ils enverraient quelqu'un de moins jeune. Vous avez fait un bon voyage, vous êtes bien installé ?

— Oui merci, c'est très bien. Un peu excentré peut-être.

— Ça a le mérite d'être discret. Je mettrai un chauffeur à votre disposition si vous le souhaitez. Mais montez, ne restons pas là à discuter, allons dîner.

Molano ne savait pas comment interpréter la remarque de Haddad au sujet de son âge. Certes il n'avait que vingt-cinq ans, mais son pedigree était déjà impressionnant, il avait été à bonne école. Haddad aboya un ordre au chauffeur, et esquissa un sourire à l'attention de Molano. Le trajet jusqu'au restaurant se déroula dans un silence quasi religieux. D'après les informations qu'il avait glanées auprès de Wendy, ils devaient se trouver dans le quartier du plateau, l'hypercentre d'Abidjan, composé de nombreux immeubles, souvent crasseux. Le véhicule stationna devant l'entrée d'un restaurant libanais, « le cèdre du Liban ». Haddad avait réservé un salon privé à l'étage. Ils se retrouvèrent attablés devant un véritable festin.

— Vous êtes donc notre unique interlocuteur avec le cartel ? interrogea Haddad en plongeant un morceau de pain libanais dans un plat d'houmous.

— Oui, je serai votre seul contact, quelle que soit votre demande.

— Vous pouvez nous garantir une qualité de produit équivalente à celle que nous avons reçu la dernière fois ?

— Vous travaillez en direct avec la Colombie, sans intermédiaire. Nous n'aurions aucun intérêt à couper notre fabrication. C'est l'affaire des revendeurs. Nous vendons en gros, une cocaïne pure à 90 %. Nous expédions le produit, en toute sécurité, jusqu'au port d'Abidjan, et une fois rendue sur le quai, vous êtes responsable de la marchandise.

— D'accord, et pour le paiement ?

— L'argent est bloqué sur un compte bancaire jusqu'à ce que le container soit livré et que vous accusiez réception. Un de nos hommes sera évidemment présent à chaque livraison. Une fois réceptionnée, vous débloquez les fonds.

— Ça m'a l'air parfait. Vous appréciez la nourriture libanaise Manuel ?

— C'est délicieux, merci.

Molano restait sur ses gardes. Quelque chose le dérangeait chez Haddad, il n'arrivait pas à savoir quoi, mais il ne put se résoudre à lui parler de la suite des opérations et à la véritable raison de sa présence en Côte d'Ivoire. Il devait en apprendre plus.

— Vous êtes dans quels autres secteurs d'activité ?

— Principalement dans le commerce : tout ce qui s'achète, nous le vendons. Nous souhaiterions acheter deux cents kilos le plus rapidement possible.

Molano partit d'un grand rire, laissant son interlocuteur stupéfait.

— Vous pensez vraiment que je me suis déplacé pour deux cents kilos de cocaïne ? Nous ne livrons pas à moins de cinq cents kilos. C'est le minimum. Vous pourrez les avoir dans une quinzaine de jours.

Haddad réfléchit quelques minutes, plantant son regard dans les yeux de Molano.

— Je vous ai mal jugé Manuel. Il lui tendit la main. « Marché conclu ».

Molano le remercia en acquiesçant doucement de la tête. Il venait d'accomplir la première partie de son plan, la vente de ces cinq cents premiers kilos allait financer tout le reste de l'opération. Il verrait ce qui allait se passer dans les prochains jours et aviserait pour la suite. Il ne serait pas trop tard pour revenir vers Haddad et lui exposer sa problématique. Mais pour le moment, il s'en tenait à ce qu'il s'était fixé.

Il mit à profit la fin du repas pour questionner Farid sur la vie nocturne à Abidjan : où est-ce qu'il pourrait aller pour faire la fête ? Les questions de Molano semblèrent amuser Farid, qui lui expliqua qu'à son âge il ne sortait plus beaucoup. Il y avait sur le plateau, une ou deux boîtes de nuit qui avait bonne réputation. Molano enchaîna

sur Treichville, suivant les conseils de Wendy. Haddad fut plus réservé et lui expliqua qu'il s'agissait d'un quartier populaire réputé dangereux pour les Européens, il lui déconseillait de s'y rendre. C'est exactement ce que Manuel voulait entendre, c'est donc par là qu'il commencerait cette nuit.

La pluie tombait, fine et régulière, lorsque Nekka descendit du tramway place Stalingrad. Nathalie Ramans, la journaliste du *Sud-Ouest* qui avait signé la Une exhibant Victor Stavizzi accroché à sa cage, avait refusé de s'entretenir avec lui au téléphone. Elle lui avait fait savoir qu'elle pouvait le recevoir au siège du journal ce matin, ou se déplacer dans les locaux de la police en milieu d'après-midi. Pascal marchait d'un pas rapide s'engageant quai de Queyries. Le journal avait élu domicile dans un des nombreux bâtiments de construction moderne qui joutait les quais de Bordeaux, rive droite.

Il attendait, assis, éprouvant une sensation désagréable. Il savait que les relations entre journalistes et policiers étaient souvent tendues, basées sur un équilibre précaire d'échange d'informations. Ce malaise était renforcé par son refus de lui parler au téléphone il y avait de ça moins d'une heure. Il n'avait pas le choix : cette fuite était la seule piste qu'il tenait pour espérer faire démarrer son enquête. Le bruit des talons claquant dans le couloir joutant l'accueil résonna comme un roulement de tambour annonçant une bataille. Nathalie Ramans s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Commissaire Nekka je présume. Si vous voulez bien m'accompagner.

Il se leva et emboîta le pas de la journaliste : c'était une femme de taille moyenne, blonde, aux formes généreuses. Elle se retourna à l'entrée d'un petit bureau et l'invita à entrer. Une fois assise, elle planta son regard vert dans le sien et enchaîna :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous commissaire ? Vous n'avez pas perdu de temps.

— Oui, nous sommes confrontés à un crime violent et nous pensons que vous détenez des informations permettant d'accélérer l'enquête dont je suis en charge.

— À quelles informations faites-vous allusion ?

Elle sourit.

— J'aimerais savoir comment vous vous êtes procurée la photo qui fait la Une ce matin.

Nekka esquaissa son sourire le plus sympathique.

— Si je comprends bien vous souhaitez que je vous divulgue mes sources c'est bien ça ? Vous avez une quelconque décision de justice m'obligeant à coopérer commissaire ? La notion de liberté de la presse

ne vous est pas étrangère j'en suis sûre.

Nekka inspira. On y était, pensa-t-il. La situation avait l'air de l'amuser, il devait rester calme, s'emporter ne servirait rien.

— Vous savez comme moi que je peux revenir ici dans quelques heures muni d'une commission rogatoire vous obligeant à citer vos sources, donc dans un souci d'efficacité j'espérais que vous accepteriez de collaborer. Nous sommes en train de parler d'un homicide... Il laissa la phrase en suspens et reprit : Particulièrement brutal. Nous sommes absolument certains que la fuite ne vient pas de chez nous, nous ne devons négliger aucune piste.

Il s'adossa dans son siège et observa Nathalie.

— Comment pouvez-vous être sûr que la fuite ne vient pas de chez vous ? Ce ne serait pas la première fois.

— Et si je vous disais que sur ce cliché le malheureux Victor Stavizzi est encore en vie ?

Elle sembla choquée et marqua un temps d'arrêt. Nekka abattit sa dernière carte :

— Ce ne serait pas très bon pour votre réputation si l'opinion publique venait à apprendre que vous collaborez avec des tueurs.

Elle réajusta ses petites lunettes rouges et reprit :

— D'accord je vais vous le dire, mais vous me promettez la primeur sur les avancées de votre enquête. Nous avons toujours collaboré avec vous.

Nekka acquiesça et sourit. Elle n'était pas obstinée ni encore moins méchante. Pour la première fois depuis qu'il était arrivé au journal, il se détendit.

— J'ai reçu cette photographie par mail de la part de Priscilla Nevers.

Nekka traita l'information : la petite amie du directeur. Il se rappelait l'avoir trouvée stressée lorsqu'il s'était rendu dans leur caravane. Il ne l'imaginait pas en train de photographier tranquillement l'agonie du dresseur de tigres. Quelque chose clochait.

— Et c'est tout, juste cette photographie ?

— C'est un peu plus compliqué : nous avons acheté ce cliché. Elle nous a indiqué avoir besoin de liquidités. Il y avait un mot accompagnant l'email : *Olagarro*. C'est tout.

— *Olagarro*, vous savez ce que ça signifie ?

— Non, jamais entendu auparavant. J'espère que ça pourra vous aider dans votre enquête. Elle avait l'air terrorisée quand je l'ai rencontrée, c'est la seule chose dont je suis certaine. Elle m'a montrée la photo sur son téléphone, elle l'avait reçu par SMS, accompagnée de ce mot étrange. Ensuite elle me l'a transférée par courrier électronique, juste après avoir été payée. Vous êtes sûr que Stavizzi était encore en vie au moment de la prise de vue ? C'est atroce,

comment peut-on faire subir une chose pareille à quelqu'un ?

Nekka était furieux, le directeur du cirque et sa copine s'étaient bien foutus de sa gueule. Il remercia Nathalie Ramans pour sa collaboration. Elle était visiblement sous le choc de ce qu'il venait de lui révéler. Il lui promit de la tenir au courant des avancées de l'enquête, en exclusivité, et prit congé. Il s'était fait avoir comme un bleu. Putain, quelle merde ! Ces deux connards avaient reçu la photo par SMS et n'avaient pas jugé utile de le dire à la police, préférant la monnayer auprès du journal local. Sans déconner, mais dans quel monde on vivait ? C'était son état d'esprit quand il appela le central pour obtenir un véhicule dans les plus brefs délais devant le *Sud-Ouest*. Le véhicule de patrouille stationna devant l'entrée à peine trois minutes plus tard. Nekka réquisitionna le volant et actionna le gyrophare, s'engagea dans le sens interdit qui menait au Pont de Pierre. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il déboucha sur les quais de Bordeaux, déjà passablement encombrés en ce milieu de matinée. Les voitures devant lui tentaient de libérer un couloir au milieu des deux files qui remontaient vers la place des Quinconces. Au moins cinq rétroviseurs claquèrent le temps de bifurquer aux Allées d'Orléans et de se garer sur l'esplanade où Stavizzi avait trouvé la mort. Pascal constata immédiatement qu'un nombre important de forains avaient déserté les lieux. Il courut jusqu'à l'emplacement de la caravane du directeur : vide ! Il avisa deux ou trois personnes sur le chemin du retour jusqu'au véhicule de patrouille. Personne ne savait rien. Il était revenu au point de départ de son enquête, avec moins que rien, si ce n'était ce mot étrange, *olagarro*.

Il lança immédiatement un mandat d'arrêt à l'encontre de Priscilla Nevers et de Patrice Revel. Il devait absolument les retrouver, ils savaient forcément quelque chose. Il devait se calmer, ces deux amateurs n'iraient pas bien loin avec un mandat d'arrêt à leur encontre.

Il regagna son bureau et poursuivit l'interrogation des fichiers qu'il avait entrepris avant de se rendre au journal. Il ajouta le terme *olagarro* à tout hasard, sans résultat. Une requête sur Google lui apprit qu'en basque cela signifiait *poulpe*. C'était également le nom d'un groupe de musique folklorique, d'une entreprise de décoration et d'un artisan. Rien qui ne fasse avancer son investigation. La sonnerie du téléphone mit fin à ses réflexions. La voix enjouée d'Élodie Bacquet se fit entendre.

— Tu vas pouvoir m'inviter à déjeuner et ce midi, j'insiste.

— Tu as du nouveau ?

— On déjeune où ? rigola la responsable de l'unité scientifique.

— Dans mon bureau. J'ai bien peur que cette enquête ne démarre pas sur les chapeaux de roue.

Nekka soupira.

— Et si je te disais que j'ai obtenu une correspondance sur l'empreinte relevée à l'intérieur du masque de clown...

— Je t'écoute.

— Elle a été relevée par nos collègues espagnols, dans une affaire d'homicide non résolu en 1979. Je n'en sais pas plus. C'est même étrange que ça sorte encore dans leur fichier... Il y a trente-six ans on prenait encore le biberon.

— Et notre meurtrier tuait déjà. Tu m'envoies un mail, je vais essayer de creuser.

D'après les premières informations recueillies par Élodie, l'affaire non résolue dépendait à l'époque de la province de Guipúzcoa, une des trois provinces de la communauté autonome basque située dans le nord de l'Espagne, dont la capitale était Saint-Sébastien. Il associa mentalement cette information au terme *olagarro* et entreprit de se mettre en relation avec la police à Saint-Sébastien. Il dut vite se rendre à l'évidence, ses rudiments en espagnol ne lui permettraient pas d'obtenir les informations qu'il souhaitait. À moins de tomber sur quelqu'un qui parlait français couramment, difficile d'obtenir quoique ce soit sur une affaire non résolue trente-six ans après sans une bonne maîtrise de la langue. Il appela le standard du commissariat et demanda qu'on lui trouve quelqu'un qui parlait espagnol. Une jeune fille brune, à la peau mate, entra dans son bureau. Elle était en uniforme et s'appelait Isabel. Elle lui expliqua qu'elle était d'origine espagnole, née à Madrid, c'était sa langue maternelle. Pascal lui expliqua la situation et écouta Isabel se démener avec leurs collègues espagnols. Au bout d'un bon quart d'heure, elle écrivit un numéro de téléphone sur sa main et raccrocha, un grand sourire aux lèvres. Elle entreprit de lui synthétiser sa conversation. L'empreinte avait été relevée sur un couteau, planté dans le cœur d'un douanier sur une montagne du Pays basque en 1979. Ils pensaient que l'affaire était restée dans le fichier parce qu'elle impliquait un confrère. Les personnes en charge de l'enquête à l'époque étaient à la retraite. Ils n'en savaient pas plus.

Il était donc confronté à un meurtrier expérimenté, un homme qui avait commis un crime en 1979. La seule chose qui lui vint à l'esprit fut d'une banalité affligeante : tueur un jour, tueur toujours !

Alicia poussa la porte vitrée de la galerie et vit Chantal en grande conversation avec un groupe d'hommes. Deux gros spots avaient été installés face à un de ses tableaux et un énorme appareil photo était en place sur un trépied. On n'attendait plus qu'elle, c'était vraiment bien sa veine. La propriétaire de la galerie fondit sur elle, tel un vautour sur sa proie.

— Ma chérie, mais qu'est-ce qui t'es arrivé, tu es toute décoiffée ! Tout le monde est là depuis bientôt une demi-heure.

Alicia souleva la manche de son chemisier et exhiba un gros pansement blanc sur son avant-bras gauche.

— Je me suis fait agresser dans le métro ce matin, une vilaine coupure. J'ai dû passer à la pharmacie, répondit-elle presque gênée.

— Oh mon Dieu, mais c'est horrible ! Est-ce qu'ils t'ont volé quelque chose ? Comment est-ce que ça s'est passé ? Tu es une artiste en vue, ils peuvent patienter.

Elle esquaissa un clin d'œil à son attention.

— Je ne sais plus, tout est allé si vite. En rentrant dans le métro j'ai percuté un gros type, genre rappeur nostalgique des années quatre-vingt-dix. Deux autres gars sont arrivés, sortant de nulle part. Il y en a un qui a tiré sur mon sac, je ne l'ai pas lâché, j'ai crié. Puis ils sont partis aussi vite qu'ils étaient arrivés. Je me suis rendu compte dans la rame que je m'étais fait cette vilaine coupure, ça saignait abondamment. Je me suis arrêtée à la pharmacie, ils m'ont confectionné ce pansement et je suis là, devant toi.

— Tu n'es pas allée porter plainte ?

— Pour bousculade dans les couloirs du métro ? Non, on ne m'a rien volé, j'ai vérifié. C'est le rendez-vous dont tu m'as parlé ?

— Oui, le magazine *Modern'Art*, une diffusion nationale. Ils font un article sur les nouveaux talents, ils aiment beaucoup ton travail et envisagent de te mettre en couverture. Tu te rends compte, c'est magnifique !

— Si tu le dis, soupira Alicia.

Elle se prêta à l'exercice sans rechigner, et pour couronner le tout, leur choix pour la couverture se porta sur son tableau le plus personnel. Elle ne chercha même pas à argumenter, le journaliste du magazine s'accordant en tout point avec Chantal. Elle se laissa faire, répondit aux questions qu'on lui posait le plus sincèrement possible.

Elle n'arrêtait pas de ressasser l'incident du métro : elle ne pouvait pas parler d'agression même si c'est comme ça qu'elle l'avait vécue. Elle n'avait pas senti l'entaille sur son avant-bras, elle ne se rappelait rien, tout était allé si vite. Elle devait rester concentrée sur l'interview. Elle se prêta au jeu de la séance photo et en oublia presque l'incident du matin. Le journaliste et le photographe commençaient à remballer leur matériel lorsque deux hommes firent irruption dans la galerie. Ils étaient grands, secs, les cheveux bruns et vêtus de blousons de cuir. Chantal se précipita à leur rencontre, échangea quelques mots avec eux puis ils remontèrent la galerie d'un pas assuré. Alicia, toujours debout devant son tableau, observait la scène. Arrivés à sa hauteur, l'un des deux hommes mit un coup de coude discret à son acolyte et lui désigna de la tête le tableau qui venait d'être photographié. Ce dernier marqua un temps d'arrêt, manifestement surpris et planta son regard dans celui d'Alicia, comme si l'œil perçant de cet inconnu essayait de sonder son âme. Elle esquissa un grand sourire, il répondit d'un hochement de tête presque imperceptible et poursuivit son chemin vers la remise. Elle ne pouvait l'expliquer, mais ce bref échange la bouleversa. Elle essaya de reprendre ses esprits. Est-ce qu'il s'agissait de la surprise de l'homme découvrant son tableau, le premier qu'elle avait peint et qui s'était retrouvé sous le feu des projecteurs par accident, ou alors elle était victime d'un accès de paranoïa consécutif à l'épisode du métro ? Elle en jurerait, il venait de se passer quelque chose. Résolue à ne pas en rester là, elle s'apprêtait à se diriger vers la remise lorsque Chantal en sortit.

— Qui sont ces deux hommes ?

— Plutôt mignons non ? J'ai bien remarqué que tu ne les avais pas laissés indifférents, ironisa Chantal. Ce sont les livreurs, ils viennent chercher tes tableaux.

Alicia garda pour elle le fait qu'ils n'aient vraiment pas l'air de livreurs, s'assit au bureau de Chantal et attendit. Au bout de quelques minutes les deux hommes réapparurent les bras chargés de tableaux.

Elle les observa sortir tranquillement de la galerie et se diriger à gauche en sortant. Un seul des deux revint charger quatre nouveaux tableaux. Celui qui l'avait dévisagée était certainement resté dehors. Au troisième aller-retour, Alicia se rendit compte que ça ne se passait jamais comme ça d'habitude : les livreurs ne s'occupaient pas de charger tous les tableaux, la plupart du temps les clients venaient les chercher eux-mêmes. Elle ne pouvait pas rester là sans rien faire, il fallait qu'elle en sache un peu plus.

Elle sortit dans la rue et obliqua à gauche. La voiture était stationnée à une cinquantaine de mètres. Un gros 4x4 gris aux sièges rabattus. Celui resté dehors fumait une cigarette adossé à la voiture, le coffre ouvert. Prenant son courage à deux mains, elle avança jusqu'à

sa hauteur et lui tendit la main.

— Bonjour, je suis Alicia Girard, celle qui a peint ces tableaux.

— Enchanté madame, son regard intense de nouveau fiché dans ses yeux.

Elle commençait à regretter de s'être rendue dans la rue, lorsqu'elle s'entendit dire.

— J'ai eu l'impression que le tableau devant lequel nous nous sommes croisés tout à l'heure vous rappelait quelque chose, à vous et à votre collègue. Je me demandais si on pouvait en discuter.

Elle le prit manifestement au dépourvu.

— Joli, il est très joli.

— Et c'est tout ? Juste joli ? Rien d'autre ? Vous en êtes sûr ? C'est vraiment très important pour moi, s'il vous plaît.

Elle n'avait pas rêvé le coup de coude et leur temps d'arrêt devant la toile.

— C'est que... Je ne sais pas. Il est vraiment très joli, c'est tout.

— Écoutez, je ne voudrais pas paraître désagréable et vous donner l'impression d'insister. Mais si vous aviez quelque information que ce soit au sujet de ce que vous auriez pu reconnaître sur ce tableau, ça me serait d'une grande utilité. Ça m'aiderait beaucoup, je vous en prie.

Elle soutenait toujours son regard, persuadée qu'il détenait des informations, elle en avait l'intime conviction. Il fallait qu'elle sache. Prenant son courage à deux mains, elle joua sa dernière carte.

— J'ai peint ce tableau à partir d'une vieille médaille en or que m'ont léguée mes parents, un bijou de famille. Le temps a effacé l'inscription sous le symbole. Ma mère est issue d'une famille de pêcheurs espagnols, c'est tout ce que je sais de mes origines. Et en trente ans, vous êtes la seule personne qui a eu une réaction devant cette toile.

Elle dégrafa deux boutons de son chemisier et exhiba la médaille. Le symbole représentait un poulpe ou une pieuvre, les tentacules enchevêtrés de l'animal marin formant un cercle autour de sa tête. Un mot avait été gravé dessous, mais on ne distinguait plus ce qui avait été écrit : la première et la dernière lettre auraient pu être un O, il ne restait presque plus rien de l'inscription.

— J'ai donc peint la proue d'un bateau de pêcheur avec ce symbole, abandonné et rouillé dans un petit port espagnol. Si vous savez de quoi il s'agit ou si ça évoque quelque chose chez vous, je vous en prie, dites-le-moi.

Elle scruta la réaction de l'inconnu qui lui faisait face. Il fixait la médaille avec attention. Elle n'aurait pas su l'expliquer, mais elle sentait bien qu'il savait quelque chose, même son regard avait changé. Elle en savait tellement peu sur ses origines maternelles et se rappelait

le jour où sa mère lui avait confié le médaillon. C'était l'été et ses parents l'avaient amenée à Cadaqués, un charmant petit village espagnol au bord de la méditerranée sur la Costa Brava. Ses ruelles dallées et ombragées descendaient jusqu'à l'étendue bleue. Elle avait adoré cet endroit. Alicia avait une quinzaine d'années et baignait déjà dans le dessin et la peinture. Elle avait cherché à retrouver les points de vue qui avaient inspiré Salvador Dali sur ces toiles peintes à Cadaqués et qui avaient largement contribué à faire de ce village une attraction touristique majeure sur cette côte espagnole. Elle n'avait jamais connu ses grands-parents maternels et avait profité de l'apéritif pris en famille, le soir sur la terrasse du petit appartement qu'ils avaient loué, pour assaillir sa mère de questions sur ses origines. Les questions restèrent, comme à chaque fois, sans réponses précises. Agacée, sa mère lui avait donné le médaillon, lui indiquant que c'était tout ce qu'elle savait de ses propres parents, qu'il était douloureux pour elle d'en parler. Alicia avait alors commencé à esquisser les premiers traits de ce qui deviendrait son premier tableau. L'inconnu détacha ses yeux du médaillon à l'instant où son acolyte fermait le coffre, les tableaux manifestement chargés et s'installait derrière le volant. Il adressa un grand sourire à Alicia et la laissa plantée sur le trottoir, ne prononçant qu'un seul mot : Olagarro.

Abidjan, 1985

Manuel contemplait l'océan. Il se laissait bercer par le flux et le reflux des vagues. L'après-midi n'allait pas tarder à toucher à sa fin, la terrasse du Palmbeach était quasiment déserte. Trois hommes escortés par un des serveurs de l'hôtel firent irruption au bord de la piscine et se dirigèrent nonchalamment vers lui. Molano se redressa sur son transat et passa le tee-shirt qui traînait à ses côtés. Il attendait cette visite.

Il reconnut deux des voyous avec qui il avait pris une bière la veille à Treichville, racontant à qui voulait l'entendre qu'il était à la recherche d'un partenaire sérieux pour son commerce. Distribuant généreusement de la cocaïne pour agrémenter ses propos. Comme il l'avait envisagé, le milieu local n'avait pas tardé à se manifester. Les deux hommes qu'il avait rencontrés encadraient un grand noir à la musculature proéminente drapée dans un costume gris impeccable. Il se leva à leur arrivée, salua de la tête ses deux compagnons de beuverie et tendit la main à ce qui semblait être leur patron.

— Manuel Molano, je vous attendais.

— Cheick Mohamed Karamoko, mes amis m'appellent Cheick.

— Bien Cheick, si nous nous installions autour d'une table pour bavarder un peu ?

Les deux hommes prirent place sur une des tables qui jouxtaient la plage, au fond de la terrasse, les deux autres retournèrent vers l'extérieur.

— Je ne voulais pas venir ce matin, je crois savoir que vous avez eu une soirée agitée.

— Elle s'est finie tôt ce matin, mais comme je vous l'ai dit, je vous attendais.

— Je suis là.

— Dans quel domaine d'activité exercez-vous Cheick ?

Molano esquissa un grand sourire. Karamoko sembla réfléchir un instant, héla un serveur et commanda une bouteille de champagne.

— Mes activités se situent entre l'import-export et les relations publiques.

— Très bien, très bien. Pourriez-vous me dresser un panorama du milieu local, pour que je me rende compte à qui j'ai à faire ?

Molano écouta Cheick lui brosser un tableau du crime organisé à

Abidjan.

— Les Libanais détiennent le commerce traditionnel et puis cocaïne et cannabis surtout. Les armes sont sous la coupe des Nigériens, ils leur arrivent cependant de passer un peu de drogue, on ne peut pas leur faire confiance. Nous travaillons avec tout le monde, principalement sur la vente et l'exportation de cannabis, nous détenons plusieurs hectares au centre du pays, les affaires tournent. Mais la cocaïne est très à la mode. Vous savez Manuel, les gens ici n'aiment pas trop les Libanais, ils préfèrent acheter chez nous, le problème est que nous l'achetons aux Libanais, cher. Voilà les trois acteurs majeurs de la filière ivoirienne, tout le monde vous le dira.

— Vous connaissez Monsieur Haddad, je suppose ?

— Oui, on peut le considérer comme un des chefs de leur réseau. Un homme très puissant.

— Pourquoi être venu me rencontrer aujourd'hui ?

Molano menait tranquillement son investigation, il appréciait ce Cheick.

— Vous avez beaucoup parlé hier soir, *a priori* d'un sujet qui vous est familier et que vous semblez maîtriser. J'ai saisi cette opportunité pour faire connaissance. Abidjan est un petit village et vous n'êtes arrivés que depuis quelques jours. Il leva son verre et trinqua avec Manuel. Au business !

La conversation se poursuivit jusqu'à la deuxième bouteille de champagne, puis Cheick proposa à Molano de l'emmener découvrir la gastronomie de son pays. Ils se retrouvèrent dans un petit restaurant au bord du canal de Vridi, celui qui desservait le Port Autonome d'Abidjan quelques kilomètres plus loin. Il se chargea de passer la commande. L'ambiance de l'endroit, en plein air, plaisait à Manuel. Il y avait un côté authentique chez Karamoko. La serveuse déposa un plat rempli de langoustes, accompagné d'attiéké et de sauce tomate. Un véritable régal. Manuel était conquis : pour sa deuxième soirée en Côte d'Ivoire où l'on venait le chercher à l'hôtel et l'emmenait dîner, le point d'orgue revenait à Karamoko pour l'ambiance et les langoustes. Les deux hommes se tutoyaient maintenant. Avec ce qu'il avait vendu la veille à Haddad, il fallait bien qu'il prenne le risque d'aller plus loin : pour l'instant il n'avait rien à reprocher à Cheick, bien au contraire. Il avait répondu à toutes les questions de Molano, il lui avait raconté être issu d'une famille modeste du centre du pays, cultivateur d'ananas. Des centaines d'hectares qui ne rapportaient presque rien. Il avait fait des études et un début de carrière prometteur dans les douanes ivoiriennes. Comment les quelques hectares plantés de cannabis avaient tenu leur promesse, producteur et distributeur, son expérience et ses relations au sein des douanes avaient facilité la mise en place d'un réseau de distribution efficace.

L'évolution de la société nécessitait de s'approvisionner en cocaïne, en l'occurrence auprès des Libanais, ce qui revenait à cultiver de l'ananas selon lui.

— Et toi Manuel, qui es-tu ?

— C'est une longue histoire, pour faire simple, je suis le responsable exclusif des cartels colombiens pour l'Europe.

— Les cartels colombiens ! Tchéééé, là on rigole plus.

— Et tu as eu la bonne idée de venir me rendre cette petite visite. Alors voilà ce qui pourrait se passer : on imagine que j'ai une grosse cargaison de cocaïne qui soit en train de naviguer vers ce port. Molano désigna les lueurs du port au fond du canal. Une très grosse quantité. Que j'en ai vendu la moitié à Haddad, à qui tu laisses le marché local. Tu t'occupes de réceptionner la marchandise, de la stocker et de la dispatcher selon les destinations que je t'indiquerai. En quelques mois tu feras plus de bénéfices qu'Haddad en deux ans. Si ça fonctionne, tu deviens notre distributeur/grossiste exclusif. C'est dans tes cordes ?

Cheick réfléchit quelques minutes.

— Je pourrai te l'expédier en Europe dans des sacs de cacao ou d'hévéas, ça marche bien. Tu t'occupes de la réception là-bas, moi je m'assure que tout se passe bien ici.

— Oui.

— On parle de quelle grosse quantité ?

— Une tonne.

Molano prit son verre et trinqua avec Cheick.

— La seule chose que je t'imposerai sera deux hommes à moi qui seront toujours à côté de la cocaïne. Après tu gères tant que ma came est sur le bon bateau. À réception de la marchandise, tu es payé dans le pays et la devise de ton choix. Tu imagines que ce serait possible ?

— J'ai déjà le local pour le stockage et la répartition, je pourrai te le montrer demain si tu veux. Pour décharger et charger ici, aucun problème. Tu envisages quel volume et à quelle fréquence ?

— C'est la grosse inconnue, une tonne par mois me semble être un minimum : il faut savoir s'adapter à la demande, elle est en pleine croissance. On a de grosses ambitions.

— En même temps... tu imagines, une tonne par mois.

Les deux hommes passèrent la moitié de la nuit à discuter. Le courant passait. Si Cheick disait la vérité, il était réglo et l'opération devrait bien se dérouler. Il était rentré à son hôtel et faisait quelques pas sur la plage profitant de la fraîcheur relative de la nuit. Il lui restait à rencontrer Hadda. Il faudrait lui raconter une histoire crédible pour être sûr qu'il laisse Karamoko tranquille. Il était perdu dans ses pensées lorsqu'il sentit une présence discrète s'approcher derrière lui. Il se pencha et saisit le couteau qu'il gardait à son tibia. L'individu se donnait du mal pour être discret, de plus ses

déplacements étaient couverts par le remugle de l'océan. Il était à moins de deux mètres maintenant, encore quelques secondes et il serait sur lui. Molano s'accroupit et pivota en envoyant sa jambe gauche vers les tibias de la personne approchant dans son dos. Elle fut fauchée d'un coup et se retrouva les quatre fers en l'air.

— Mon amour, tu es sûr que tout va bien ? C'est moi Wendy, je venais te faire un petit câlin.

Manuel lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Tu aurais dû t'annoncer, j'aurai pu te blesser.

— Mais comment est-ce que tu m'as entendue ? Je n'ai fait aucun bruit.

— J'ai l'habitude d'être toujours sur mes gardes, une espèce de sixième sens.

— Vu tes fréquentations ça ne m'étonne pas : pour quelqu'un arrivé depuis deux jours on peut dire que tu les attires.

Molano invita Wendy à continuer et ils s'assirent sur la plage.

Pascal Nekka était arrivé un peu en avance en salle de réunion. Son équipe entrerait d'un moment à l'autre. Il avait résumé sur le tableau Velleda blanc les points importants de leur affaire en cours. Meurtre Victor Stavizzi, attaché encore vivant à la cage des fauves. Empreinte digitale dans le masque de clown, concordance avec une affaire non résolue en 1979 (frontière espagnole). Photo envoyée à Priscilla Nevers, vente du cliché à la presse, avis de recherche du directeur du cirque et de sa compagne. Olagarro. Il finissait d'écrire lorsque les deux inspecteurs en charge de l'enquête de proximité entrèrent dans la salle bientôt suivie d'Élodie Bacquet. Tout le monde était là, assis autour de la table. Il reprit point par point les éléments de l'enquête et allait conclure lorsque le téléphone de la salle de réunion, installé au milieu de la table, sonna. Nekka décrocha en activant le mode haut-parleur. La standardiste s'excusa de faire irruption au cours de leur réunion et leur annonça une communication urgente.

— Commissaire Mastard, Fleury-les-Aubrais. Nous avons retrouvé vos deux individus, Monsieur Revel et Mademoiselle Nevers. L'avis de recherche provient de chez vous ?

— Oui, merci. Vous nous les gardez au frais, on doit procéder à leur interrogatoire le plus rapidement possible.

— Pour ce qui est de les garder au frais, soyez tranquille, ils ne bougeront pas d'un iota... Un silence pesant plana sur la salle de réunion... La municipale les a retrouvés dans leur caravane cet après-midi, une balle dans la tête. Selon les premières constatations du légiste, quelqu'un a pris soin de leur découper la langue. Pas un témoin ni une empreinte. Ils étaient installés au sein d'un cirque de passage sur un terrain municipal. L'autorisation municipale avait expiré, ils se sont rendus sur place pour demander à la dernière roulotte de quitter les lieux. C'est à ce moment qu'ils ont découvert les corps par la fenêtre, c'est tout ce que j'ai pour vous.

— Merci commissaire. Vous aurez la gentillesse de me faire passer votre rapport et les photos de la scène de crime, s'il vous plaît ? Je vous rappelle.

Il raccrocha.

— Putain, ce n'est pas possible, ils ont toujours un coup d'avance sur nous.

Nekka abattit son poing sur la table. Ils étaient maintenant confrontés à un triple homicide, leur dernière source d'information venait de disparaître.

— Bon, on reprend tout depuis le début. Élodie, cette autopsie ?

— Je confirme que Stavizzi a été attaché vivant à la cage des tigres. Il a succombé aux blessures infligées par ses animaux. Il s'est fait salement tabasser au préalable, mâchoire brisée, côtes cassées.

— Dans l'ordre chronologique tel qu'on peut l'imaginer : ses agresseurs prennent une photo et l'envoient par SMS à Priscilla Nevers avec ce mot, Olagarro. Elle la vend au *Sud-Ouest*. Elle prend la fuite avec son compagnon, Patrice Revel. Ils trouvent refuge au sein d'un cirque. Ils se font assassiner lors des dernières vingt-quatre heures. On a une empreinte digitale retrouvée à l'intérieur du masque de clown qui recouvrait le visage de Stavizzi, liée à un homicide sur un douanier au Pays basque en 1979. Qu'est-ce qu'on a d'autre ?

Le capitaine Christophe Salze prit la parole.

— Pas grand-chose, le cirque est clean, une société immatriculée au registre du commerce et de sociétés de Bordeaux. Une affaire qui tourne, rien d'extravagant. La famille Stavizzi loue ses services, un spectacle de tigres, à différents établissements en Europe. Une famille de forains.

Nekka semblait perdu dans ses pensées et décida de suivre son instinct.

— On n'a pas grand-chose, et surtout pas de mobile. Tout fait penser à un règlement de comptes. On va travailler là-dessus. La seule chose qui relie ces trois meurtres, c'est le cirque. Si le tueur a pris soin de leur couper la langue, je crois que le message est clair : il ne fallait pas parler à la presse. On sait où sont partis madame Stavizzi et ses animaux ? Christophe et Nicolas vous me retracez leurs déplacements des six derniers mois. Retrouvez Stavizzi, on demandera des renforts aux collègues de la ville où vous la trouverez. Vous y allez, discrets, en planque. Je vous rejoindrai, le temps d'aller faire un saut au Pays basque, pour creuser cette histoire d'homicide en 79.

Élodie leva le doigt comme à l'école. Nekka lui donna la parole.

— Tu ne le sais peut-être pas, mais mon nom de jeune fille c'est Etchegorizaray. Elle marqua un temps d'arrêt persuadé de subir les moqueries de ses collègues. Mes parents sont basques, de Bayonne exactement. Je pourrai t'accompagner, il y a une rumeur qui circule sur tes prouesses en espagnol. Elle afficha son habituel sourire. Je pourrai être utile, j'ai encore deux trois relations là-bas.

— D'accord, départ dans une heure. Au rythme où ils sèment les cadavres, on n'a pas une minute à perdre.

Nekka sonna à l'interphone d'Élodie cinquante-sept minutes après la fin de la réunion. Elle le rejoignit sac à dos sur l'épaule. Elle

s'installa sur le siège passager et annonça :

— On a un rendez-vous à l'apéritif. Mon oncle connaît un ancien douanier qui accepte de discuter avec nous de l'affaire de 79, il dit s'en rappeler.

— C'est un bon début. J'espère que ça va nous apprendre quelque chose parce que, de toi à moi, je ne la sens pas cette affaire.

Ils s'engagèrent sur la rocade bordelaise, déjà chargée, en direction de l'A63 pour se rendre jusqu'à Bayonne. Nekka en profita pour remercier Élodie de sa brillante déduction à partir de la photographie du *Sud-Ouest* et de les avoir débarrassés de l'Inspection Générale des Services. L'autoroute défilait, les vastes champs longeant la route jusqu'au bassin d'Arcachon avaient cédé la place à la forêt de pins encadrant la longue ligne droite qui les amenait sur la côte basque.

— Où est-ce qu'on a rendez-vous ?

— Chez mes parents. Je vais te guider, tu vas voir ils sont très sympathiques.

— Ah ! et on ne va pas les déranger ?

— T'inquiètes, ils sont contents de voir du monde.

Une heure et demie plus tard, ils furent accueillis par les parents d'Élodie. Ils habitaient dans une petite maison à Anglet, entre Biarritz et Bayonne. Deux personnes étaient installées sur la terrasse et semblaient les attendre. Élodie se chargea des présentations. Le soleil inondait la terrasse. L'herbe verte et le jardin bien entretenu des parents d'Élodie conféraient à cet instant un air de vacances.

— Voici mon oncle, Pierre Etchegorizaray et son ami, Francis, qui a été douanier pendant quarante ans à la frontière. Elle indiqua le sud avec son menton. Il se souvient de ce meurtre à la fin des années 70. Elle résuma brièvement la situation et lui céda la parole. Francis, désormais à la retraite et béret vissé sur la tête, se racla la gorge et commença.

— Il faut bien que vous compreniez qu'à cette époque, les choses étaient différentes. Un contrebandier et un douanier pouvaient se courir après la semaine et jouer au rugby ensemble le week-end. Pascal devait faire un effort pour comprendre tout ce qu'il racontait : il avait l'impression que Francis n'articulait presque pas et parlait dans sa barbe, d'une voix grave. Les marchandises qui transitaient par la montagne étaient des cigarettes, de l'alcool, des vêtements et des animaux. Les gens aimaient bien les contrebandiers, même l'Église les cautionnait. Cette histoire a fait beaucoup de bruit à l'époque. Parce qu'en quarante ans de carrière, ce fut la seule fois qu'un douanier a été tué, de ce côté de la frontière ou de l'autre. Il s'agissait d'un jeune douanier, je crois qu'il n'avait pas vingt ans. Ses collègues l'ont retrouvé, un poignard planté dans le cœur en haut de la montagne. Il était originaire d'un petit port de pêche après Saint-Sébastien, Getaria,

je crois. Mais, c'est ce qui se racontait à l'époque, cette histoire n'avait rien à voir avec la contrebande, en tant que telle. Il s'agissait d'une querelle entre deux jeunes hommes du même village qui aurait dégénéré. De vieilles rancœurs et une issue dramatique. La rumeur racontait que l'agresseur, un fils de pêcheur, avait péri en mer la semaine suivante. Voilà tout ce que je sais sur ce meurtre qui semble vous intéresser.

— Merci Francis. Tu nous apportes une aide précieuse, lui sourit Élodie. Tu sais qui pourrait nous donner un nom ou d'autres informations sur ce fils de pêcheur ?

— Je suis sûr qu'il y a des gens qui s'en rappellent du côté de Getaria, je crains qu'ils vous disent la même chose que moi.

— Est-ce que le mot *olagarro* vous évoque quelque chose ? s'enquit Nekka.

À l'évocation du mot un voile de peur passa sur son visage. Il baissa les yeux et répéta *olagarro* sans donner plus de détails. L'oncle d'Élodie l'encouragea à poursuivre d'une tape dans le dos. L'ancien douanier se ressaisit et commença par un trait d'humour, mais son humeur joviale avait disparu.

— Du poulpe. En basque, c'est comme ça qu'on appelle le poulpe, c'est très bon. D'ailleurs on en mange beaucoup à Getaria.

— Mais encore, insista gentiment Pascal.

Francis soupira et sembla réfléchir un instant.

— C'est le nom d'une organisation criminelle puissante aux méthodes réputées violentes et expéditives. Elle est apparue à la fin des années quatre-vingt, spécialisée dans le trafic de cocaïne, un produit quasiment pur. Personne ne sait qui la compose ou la dirige. Ils sont très discrets, en parler est presque tabou. Ils ont de nombreuses ramifications et toutes les personnes, journalistes, policiers, indics, qui ont cherché à en savoir plus ont connu une fin violente. Voilà tout ce que je sais.

Nekka regarda Élodie, ils étaient en phase. Il hocha la tête et elle enchaîna esquissant un clin d'œil à Pascal. Elle remercia Francis et son oncle, embrassa ses parents. Elle prétexta avoir promis à Pascal de l'emmener visiter la côte pour justifier leur départ.

Nekka la suivit. Ils partaient pour Getaria.

Des traits désordonnés de couleurs sombres s'enchevêtraient sur la toile. Ils reflétaient les états d'âme d'Alicia. *Olagarro*, mais qu'est-ce que cela signifiait ? Elle avait assailli Chantal de questions restées sans réponses. Qui avait acheté ses peintures, quelle société s'occupait de la livraison, est-ce qu'elle avait déjà eu affaire à ces personnes ? Rien, juste ce mot énigmatique. Elle se sentait désespérément seule avec ses interrogations. Pour la première fois, quelqu'un avait reconnu cet étrange symbole qu'elle portait autour du cou, le seul lien avec son passé. Elle s'était toujours heurtée à un mur avec sa mère sur ce sujet. Elle avait laissé passer la chance d'en apprendre un peu plus aujourd'hui et elle s'en voulait. Au moins elle pouvait donner un nom à son premier tableau, c'était un maigre réconfort. Elle continua à jeter de la couleur sur la toile. Rien ne prenait forme sous ses yeux, plutôt une tentative désespérée pour échapper à la torture mentale qu'elle s'infligeait. Elle avait cherché sur Internet. Il ne s'agissait même pas d'un mot espagnol : c'était du basque et ça signifiait *poulpe*, ce qui ressemblait au symbole gravé sur sa médaille. Elle n'avait jamais entendu parler du Pays basque dans son enfance, alors pourquoi est-ce que cette inscription était en basque, même si techniquement c'était une partie de l'Espagne ? Elle abandonna sa peinture et se remit devant son ordinateur. La capitale du Pays basque espagnol était Saint-Sébastien, situé à une vingtaine de kilomètres de la frontière française. Sa décision était prise, elle allait partir à la recherche de ses réponses : elle avait les moyens, du temps devant elle.

Alicia prit une profonde inspiration. Elle réserva un vol pour Biarritz le midi, s'occupa de louer une voiture, elle verrait bien où dormir sur place, hors-saison ça ne devrait pas poser de problèmes.

Elle prit conscience au volant de sa voiture de l'ampleur et de la difficulté de ce qui l'attendait. Elle décida de suivre son instinct et s'engagea sur l'A63 en direction de Saint-Sébastien. Le panneau affichait vingt-trois kilomètres. Elle fut saisie par le changement de paysage et d'architecture une fois passé le dernier péage français à Hendaye. Les constructions mitoyennes à l'autoroute avaient laissé la place à de vastes champs verdoyants, encadrés par des montagnes basses. Les premières constructions apparaissaient à l'horizon. Elle s'engouffra dans la sortie indiquant Saint-Sébastien centre-ville et se

retrouva sur un vaste boulevard longeant une rivière à l'ombre de marronniers. Arrivée au bout de ce boulevard, elle eut le choix entre franchir la rivière et monter sur un pont ou bifurquer à sa gauche. Elle jugea préférable de ne pas s'éloigner de ce qui semblait être le centre-ville et s'engagea à gauche. Elle longeait maintenant l'océan où se jetait la rivière qu'elle avait longée. Elle trouva une place en épi et se gara. Elle se trouvait, sur la jetée opposée, en face du palais Kursaal, un grand bâtiment moderne à la façade en verre et aux lignes symétriques qui faisait office de palais des congrès et d'auditorium. Elle se félicita d'avoir effectué quelques recherches préalables sur Internet et admira le paysage, bercée par le bruit des vagues se brisant sur les rochers. Ses recherches pouvaient commencer. Elle remonta la jetée : cette partie de la route était devenue piétonne, un amoncellement de roches interdisait l'accès aux voitures. Elle fut impressionnée par la vue qui s'offrait à elle arrivée au bout de la jetée. À droite, l'immensité de la mer cantabrique, à sa gauche, la baie de la Concha, en référence à sa forme de coquille, ponctuée en son milieu par l'île de Santa Clara. Le spectacle était saisissant. Elle poursuivit sa route vers le petit port de plaisance, passa devant l'aquarium et se retrouva face à une ribambelle de restaurants et boutiques de souvenirs qui jouxtaient le quai.

Elle avait ruminé son entrée en matière depuis le matin, elle avait opté pour une partie de la vérité. Elle avait hérité de cette étrange médaille de ses parents, aujourd'hui décédés. Ce serait sa version de l'histoire : autant miser sur l'empathie qu'elle pourrait provoquer. Tout portait à croire que ce symbole puisait ses origines au Pays basque, avec ce mot : *olagarro*. Elle finirait bien par en apprendre davantage. Elle continua à déambuler jusqu'au vieux quartier de la ville. Les rues s'étaient rétrécies, elle marchait maintenant sur des pavés. Elle se sentait bien dans ces ruelles encombrées de bars à tapas. Il s'agissait le plus souvent de locaux rectangulaires, dont les bars occupaient une grande partie de l'espace. Recouverts de tapas, ces petites tartines espagnoles étaient alignées, formant des monticules sur ces vastes comptoirs. Chaque bar rivalisait d'imagination pour attirer le chaland. Elle pénétra dans un des bars, au hasard, et commanda un café. Le lieu était presque désert en ce début d'après-midi. Elle engagea la conversation avec le serveur.

Il lui apprit que le poulpe était une des spécialités de la côte atlantique, de Saint-Sébastien à la frontière portugaise et qu'il était particulièrement bien préparé dans cette région. Pour ce qui était de sa médaille, le motif du mollusque marin était repris dans bon nombre d'activités. Il avait conclu en lui disant que rien ne ressemblait plus à un poulpe qu'un autre poulpe et qu'il doutait que quelqu'un puisse reconnaître le symbole gravé sur son médaillon. Alicia le remercia et

répéta l'opération une bonne vingtaine de fois, toujours sans succès. Elle marcha pendant trois longues heures, arpentant les rues du quartier historique, répétant inlassablement son histoire. Elle se retrouva, épuisée, au bord du quai sur le port de plaisance par lequel elle avait commencé ses investigations. Elle s'assit, laissant pendre ses jambes au-dessus de l'eau. Son moral en avait pris un coup. Elle aurait dû s'en douter : qu'est ce qu'elle espérait trouver ? Elle eut l'impression de se sentir stupide, perdue à huit cents kilomètres de chez elle. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Dire qu'il avait suffi qu'un parfait inconnu parvienne à déchiffrer l'inscription gravée sous le symbole de son pendentif pour qu'elle se jette là-dessus comme sur une bouée de sauvetage en pleine tempête ! Pour trouver quoi ? Des réponses que ses propres parents se refusaient à lui donner ? Et s'il n'y en avait aucune, qu'elle avait tout inventé sur des souvenirs de vacances tronqués au fil du temps ? Sa mère lui avait peut-être dit la vérité : ce n'était qu'un bijou ayant appartenu à ses grands-parents, le seul héritage de son passé. Il n'était pas impossible que ses grands-parents maternels aient apprécié le Pays basque et aient rapporté ce souvenir d'un de leur voyage. Il y avait eu pourtant le temps d'arrêt de ce livreur ce matin même. Elle ne l'avait pas rêvé. Il avait reconnu quelque chose, elle en était convaincue. Le comportement agressif de sa mère lorsqu'elle essayait d'aborder le sujet. Non, tout ça ne pouvait pas être le fruit de son obstination à vouloir obtenir des réponses. Il y avait forcément quelque chose à découvrir, cette médaille en était la clef. Après tout, elle l'avait toujours vu au cou de sa mère avant qu'elle ne la lui cède. Elle revêtait une signification importante pour elle sinon à quoi bon la porter ? Elle fondit en larmes, impuissante. Absorbée à ruminer le bien-fondé de sa démarche elle ne vit pas le vieil homme arriver à côté d'elle. Une voix grave vint mettre un terme à ses cogitations.

— Ma chérie, une belle fille comme toi ne devrait jamais pleurer au bord d'un quai.

Elle leva les yeux vers le personnage debout à ses côtés. Sa chevelure grise était dissimulée sous un gros bonnet de laine noire, une barbe drue lui donnait l'impression d'être sorti du passé. Il était vêtu d'un ciré jaune élimé, les bras chargés d'une grosse caisse, empestant le poisson.

— J'ai horreur de voir une jolie fille pleurer, tu sais.

— C'est gentil, merci. Je pensais juste à quel point je manquais de discernement.

L'homme s'était assis à côté d'elle, il regardait la baie d'un air rêveur.

— Au son de ton accent, tu n'es pas d'ici. Tu parles bien notre langue cependant.

— Je tiens ça de ma mère, elle est d'origine catalane, du moins c'est ce que je croyais.

— Et qu'est-ce qui te fait penser le contraire et te rend si malheureuse ?

— C'est une longue histoire, je ne voudrais pas vous importuner.

— Tu sais à mon âge, on n'est plus jamais pressé. En plus, tu es assise devant l'échelle qui mène à mon embarcation.

Il lui souriait d'un air paternel. Alicia baissa les yeux et découvrit la dizaine de repose-pieds en métal rouillé qui descendait vers une barque de pêche en bois, qui avait l'air d'avoir au moins le même âge que son propriétaire, amarrée le long du quai. Elle s'excusa et entreprit de lui raconter son histoire, sans rien omettre, jusqu'au temps d'arrêt du livreur ce matin à la galerie et le temps qu'elle avait perdu cet après-midi. Elle finit par lui tendre la médaille. Le vieux pêcheur sembla hésiter puis lui répondit.

— J'ai déjà vu ce symbole, il y a longtemps, très longtemps. J'en suis presque certain, ça ne peut être que lui, Olagarro.

Abidjan, 1985

Assis sur un rocher surplombant le canal de Vridi, Manuel regardait le jour se lever. Il scrutait l'horizon, imaginant déjà le paquebot en provenance de l'Amérique du Sud emprunter ce canal pour rejoindre le port d'Abidjan. Cheick lui avait promis que le container serait dédouané et livré à l'entrepôt avant quatorze heures. Il pourrait alors passer à la deuxième phase de son opération. Il se sentait bien ici, il avait trouvé ses repères facilement, la vie ressemblait à celle qu'il avait connue en Colombie. Son retour en Europe s'avérait plus compliqué, il s'y préparait. Le jeu en valait la chandelle, de toute manière il n'avait plus rien à perdre. Il fut interrompu dans ses réflexions par une voiture s'arrêtant sur la route derrière lui. Cheick en descendit, accompagné d'un homme en uniforme. Une fois les présentations effectuées en bonne et due forme, Molano remit une enveloppe au douanier, elle contenait deux cent mille francs CFA soit l'équivalent de deux mille francs français en quatre-vingt-cinq, la moitié de la somme réclamée pour fermer les yeux sur un container déchargé discrètement. Ils déposèrent le douanier sur le port, il viendrait cet après-midi pour chercher le complément, une fois la marchandise en sécurité. Ils s'arrêtèrent ensuite à l'entrepôt loué quelques jours plus tôt. Tout était en place, les deux camions qui avaient amené les sacs de cacao stationnaient à l'ombre du grand bâtiment. Les sacs remplis de fruits étaient bien rangés au fond du hangar. Il n'y avait plus qu'à attendre le bateau prévu dans la matinée.

Sur la passerelle qui entourait le poste de contrôle de l'Esperanza, ce porte-container de deux cent quatre-vingt-huit mètres pour près de cinquante-huit mille tonnes, le capitaine Esteban Pancheco regardait d'un air amusé la scène qui se jouait à quelque quinze mètres en dessous de lui. La situation n'avait pourtant rien de drôle, il s'agissait même du pire convoi de sa carrière. Tout avait commencé l'avant-veille de son départ, sur le port de Balboa au Panama. Il avait comme avant chacune de ses traversées transatlantiques, réalisé une inspection minutieuse du navire qu'il se voyait confié, organisé une réunion avec l'ensemble de l'équipage. Bref la routine après vingt ans à parcourir les océans. Il était donc adossé au comptoir du bar dans lequel il avait l'habitude d'aller prendre une bière en compagnie de

son second, comme tous ses confrères, certainement une forme de superstition. Il avait attendu son second pendant près de vingt minutes puis un jeune homme s'était approché, lui indiquant qu'une communication de la plus haute importance l'attendait dans la cabine téléphonique située à l'entrée des toilettes derrière le comptoir. Pancheco était revenu, livide, moins de cinq minutes plus tard et avait rejoint Molano accoudé sur le zinc.

— Ne leur faites rien je vous en supplie.

Esteban venait de parler à son plus jeune fils de douze ans, qui lui avait expliqué que des hommes étaient venus les chercher ce matin sa mère, son frère et lui. Ils avaient installé toute sa famille dans une magnifique propriété avec piscine dans les beaux quartiers. Un chauffeur les déposait à l'école le matin et c'était grâce à lui, à son travail. Pour le récompenser et attendre son retour, ils bénéficieraient de ce traitement de faveur pendant ses deux mois d'absence. Il avait parlé brièvement à sa femme, qui lui avait confirmé à demi-mot, son fils à ses côtés, qu'ils étaient effectivement enfermés dans une magnifique prison dorée et ne manqueraient de rien tant qu'il ferait ce qu'on lui demanderait.

— Ça ne dépend que de vous Esteban, sourit Molano.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce que je dois faire ? supplia presque le capitaine.

— Vous appareillez pour Bilbao avec une escale à Abidjan après-demain, c'est bien ça ?

— Oui tout à fait.

— Bien... Vous embarquerez un container cette nuit, qui ne devra figurer sur aucun manifeste, rien. Il sera facilement accessible depuis le pont. Douze de mes hommes vous accompagneront, ce sont de bons garçons, ils profiteront juste de la traversée et ne vous poseront aucun problème. Le container sera déchargé à Abidjan, vous faites escale une semaine si je suis bien renseigné, puis vous le rechargerez jusqu'à sa destination finale, Bilbao. Vous me comprenez bien ?

Le capitaine sembla réfléchir quelques instants, douze hommes, un container, rien de très contraignant. Il y avait toujours des erreurs de cargaison et les paquebots prenaient régulièrement des passagers à leurs bords. Il n'était pas dupe et avait déjà eu vent d'histoires semblables. Il n'y avait aucun doute sur la nature de la marchandise convoyée, c'était là la méthode des cartels. Séquestration et... Molano l'interrompit dans ses réflexions.

— Une fois la cargaison rendue à bon port, vous serez bien évidemment remercié à la hauteur du service rendu et vous aurez tout le loisir d'en profiter avec votre famille.

— Comment je saurais qu'ils vont bien et que vous les relâcherez ?

— Je serai sur le port d'Abidjan lorsque vous arriverez, nous leur

téléphonerons ensemble. Une fois arrivée à proche distance de Bilbao, je donnerai les instructions nécessaires et vous leur téléphonerez, chez vous, depuis Bilbao. Votre femme sera payée et nous ne nous reverrons plus. Cela vous convient capitaine Pancheco ?

— Je n'ai pas vraiment le choix.

— Alors marché conclut. Molano lui serra la main et s'éclipsa.

C'était Juan, celui qui se tenait maintenant face aux onze passagers embarqués, qui avait pris contact avec lui. Molano n'avait pas menti, les hommes étaient polis et discrets, se mélangeaient peu à l'équipage. Juan semblait tenir des bouts de fils dans sa main et chaque homme en tirait un à son tour. Ils tiraient à la courte paille et, malgré lui, Esteban trouva ça amusant et se demanda ce que pouvait bien en être l'enjeu. Une fois les deux « volontaires » désignés sous les éclats de rire des autres, la petite troupe se dirigea vers le container qui n'existait pas et Esteban comprit lorsque les portes s'ouvrirent.

Il distinguait à peu près l'intérieur. Des palettes bien rangées et solidement amarrées occupaient les deux tiers de l'espace, il voyait nettement les rectangles de poudre blanche bien empilés. Sur le devant, deux postes de combat équipés de mitrailleuses lourdes, à l'image de ceux qu'on pouvait voir sur des navires de guerre, étaient fixés au sol. Les deux perdants allaient prendre place derrière ces engins de guerre jusqu'à l'arrivée.

Esteban n'en revenait pas : mais jusqu'où étaient-ils prêts à aller pour leur cargaison ? Il s'inquiéta pour sa famille. Dans trois heures il pourrait parler à sa femme.

Cheick, le douanier et Molano se tenaient sur le quai pendant que leur container était déchargé, posé directement sur le camion qui devait le ramener jusqu'à leur entrepôt. Manuel était ravi de revoir ses hommes, qui semblaient avoir perdu la notion du temps et retrouvaient la terre ferme avec plaisir.

Cheick ne put réprimer un cri de surprise lorsqu'il découvrit l'intérieur du container. Les deux derniers hommes donnaient l'impression de sortir d'une douche tellement ils étaient trempés de sueur. La température devait avoisiner les cinquante degrés à l'intérieur. Tous les hommes présents éclatèrent de rire en voyant leurs collègues s'extirper de leur poste avec difficulté. Tout le monde était là, la cargaison n'avait pas été touchée. Ils avaient une semaine pour tout emballer. Une fois tout le monde restauré et abreuvé, les hommes de Molano se mirent au travail. La moitié du chargement restait sur les palettes, elles seraient livrées à Haddad dans la journée. L'autre moitié était déballé, soit dix palettes de cent paquets de cinq cents grammes chacun, à répartir dans les toiles de jutes contenant le cacao. Soit vingt paquets par sac et deux cent cinquante sacs.

Molano regardait, satisfait, son organisation naissante. Il resterait à

Abidjan jusqu'à l'embarquement du container pour sa destination finale et s'envolerait pour l'Espagne. Il attendait ce moment depuis longtemps, ça avait un parfum de revanche.

Le GPS annonçait cinquante-neuf minutes de trajet pour relier Anglet à Getaria. Nekka ressassait l'entretien qu'ils venaient d'avoir avec le douanier à la retraite. Olagarro, une organisation criminelle spécialisée dans le trafic de cocaïne et personne n'en aurait jamais entendu parler... Si tel était le cas, se rendre à Getaria pour obtenir des informations revenait à imaginer un voyage en Italie pour se renseigner sur la mafia, un coup d'épée dans l'eau en quelque sorte. Il jeta un coup d'œil à Élodie, affairée sur son smartphone en quête d'indications sur leur destination. Elle dut sentir son regard sur elle, leva les yeux de son téléphone et lui sourit.

— On est complètement barjot, je préfère presque me dire que l'on va passer une bonne soirée ensemble.

Elle accompagna sa remarque d'un haussement de sourcils en évoquant cette perspective. Ils étaient arrivés à la même conclusion. Devant le mutisme de Pascal, elle insista.

— Pourquoi est-ce que tu ne parles jamais de toi ?

Elle brûlait d'envie de lui poser cette question depuis de nombreuses années maintenant. Elle renchérit :

— C'est vrai, quand on y pense, ça doit faire six ou sept ans qu'on bosse ensemble, avec des résultats plutôt encourageants et on n'est jamais sorti dîner, jamais on ne s'est reçu l'un chez l'autre, on ne se connaît pas vraiment en dehors du travail et ce n'est pas faute de bien s'entendre. Ce n'est pas comme ça avec le reste de l'équipe, il n'y a qu'avec toi. Une espèce de mystère qui t'entoure.

Nekka lui jeta un coup d'œil, il appréciait Élodie. Cette petite brune avec sa coupe de cheveux au carré, son sourire à vous mettre par terre, résolument attirante. Il lui sourit à son tour et soupira, depuis combien de temps n'en avait-il pas parlé, tout expliquer était peut-être la meilleure solution. Il prit une profonde inspiration et se lança :

— Tu te souviens de l'époque où je suis arrivé à Bordeaux ?

— Oui, un beau gosse, précédé par sa réputation de flic hors pair. Tu avais créé la surprise en demandant ta mutation du quai des Orfèvres à Bordeaux, comme ça sans raison évidente. Un dingue de boulot, obsédé par ses enquêtes.

— Et si je te disais qu'il y avait une raison et que c'est douloureux pour moi d'en parler. Tu voudrais tout de même savoir pourquoi ?

— Bien sûr. Des liens se sont érigés depuis toutes ces années. Tu sais que le manque d'intérêt pour ta collègue de la gent féminine passe pour une forme de mépris. Alors oui, j'aimerais connaître tes motivations...

Élodie le regardait, presque peinée, toujours avec ce magnifique sourire au coin des lèvres.

— Tu dois savoir sur quelle affaire j'enquêtais avant de me faire muter à Bordeaux, celle du gang des barbares en 2006. Tu te souviens, l'enlèvement du jeune Halimi et tout ce qui s'en est suivi. Elle avait monopolisé presque quatre cents policiers à l'époque. De vrais malades. Je faisais partie du groupe qui a mené l'enquête à son terme. Ce que moins de monde sait, c'est comment on a remonté leur piste. Ils se servaient de jeunes filles pour attirer leur proie, les séquestrer, les torturer et exiger de leurs parents une rançon. Ils n'en étaient pas à leur première tentative sur cette affaire.

— J'ai lu tout ça dans la presse à l'époque...

Élodie l'encouragea à continuer.

— J'habitais à Châtillon, à quelques kilomètres des cités HLM de Bagneux où Halimi était retenu prisonnier. Je vivais avec une femme, elle s'appelait Samia.

Un silence lourd de sens s'installa dans l'habitable. Élodie commençait à regretter de s'être montrée aussi curieuse et appréhendait la suite de l'histoire.

— Samia finissait une thèse en biologie à la fac, ses parents habitaient cette cité. Sa petite sœur Sarah fréquentait le gang des barbares et avait été sollicitée pour servir d'appât à une des cibles du gang. Elle en a parlé à Samia qui m'a relaté la conversation, elle avait à peine quatorze ans. C'est comme ça qu'on a réussi à s'approcher d'eux. Lorsqu'ils s'en sont rendu compte, cette bande de dégénérés est montée d'un ton dans la cruauté. On a retrouvé les deux sœurs, battues à mort et violées, sur un terrain vague derrière la cité. Leur mort et l'implication de Samia dans cette histoire ont été passées sous silence, pour le bien de l'enquête, il n'en a jamais été fait mention. Voilà tu connais toute l'histoire.

Élodie lui prit la main tendrement et murmura :

— Je suis désolée.

— Voilà, je me suis fait muter à Bordeaux et je m'interdis toute relation sentimentale avec une femme depuis le décès de Samia, ça a été trop dur. Elle n'avait rien demandé, elle s'inquiétait pour sa petite sœur. Elle a cru bien faire en m'en parlant, ça lui a coûté la vie. Tout ça c'est de ma faute, à cause de notre travail.

— Je comprends oui, ça a du être horrible. Encore une fois je suis sincèrement désolé.

Élodie se sentait stupide d'avoir posé la question, elle digérait ce

qu'elle venait d'apprendre, ne savait plus quoi dire. Nekka sentit l'atmosphère pesante qui s'était installée entre eux et esquissa un sourire.

— Tu sais le temps guérit tous les maux, ça fera bientôt huit ans, tu comprends mieux pourquoi je n'en parle jamais. Ça jette toujours un froid.

— Oui.

— C'est la première fois que je me retrouve dans un espace exigu avec une femme depuis sa mort et que j'arrive à en parler de cette manière.

— Merci.

— Bref, si on n'apprend rien sur cette putain d'affaire, tu as raison, on en profitera pour passer une bonne soirée.

Élodie tenait toujours sa main dans la sienne et caressait sa paume de son pouce.

— Je suis désolée, c'est abominable.

Le trajet se déroula en silence jusqu'à la sortie de l'autoroute, le panneau indiquait qu'ils se trouvaient à dix kilomètres de Getaria. Ils traversèrent une petite ville qui s'appelait Zarautz. Élodie en profita pour lui faire un topo sur le village qu'ils s'apprêtaient à découvrir. Getaria, ancienne ville fortifiée, réputée au XII^e siècle pour sa pêche à la baleine, d'où elle tenait son blason. Deux mille cinq cents habitants, un village devenu très touristique. Ils longeaient maintenant l'océan. Une piste cyclable séparée de la route par une rambarde en fer forgé s'inscrivait bien dans le paysage. L'ambiance était redevenue normale dans le véhicule. Ce fut Pascal qui rompit le silence.

— Au moins, le lieu a l'air très sympathique, on a connu des conditions d'enquête plus désagréables.

Ils arrivèrent à Getaria et croisèrent sur leur droite une grande rue pavée, vraisemblablement piétonne, qui descendait en ligne droite vers le port de plaisance. La route qu'ils empruntaient semblait marquer une frontière invisible entre les vestiges de l'ancienne ville fortifiée qui s'étendaient jusqu'au port et à leur gauche un quartier plus moderne. D'instinct, Pascal se dirigea tout droit et emprunta la direction du port de plaisance s'engageant sur une route abrupte qui serpentait vers l'océan. Il interrogea Élodie pour savoir si elle avait la moindre idée de comment ils allaient s'y prendre. Elle suggéra de concentrer leur effort sur le meurtre de 1979. Si l'on en croyait l'ami douanier de son oncle, ce meurtre n'avait rien à voir avec une affaire de contrebande, mais avec une querelle et des protagonistes locaux. Ils avaient un avantage, le seul dans cette enquête d'ailleurs : l'empreinte digitale retrouvée à l'intérieur du masque de clown sur le corps de Stavizzi.

— On doit pouvoir obtenir un nom, il doit bien y avoir quelqu'un

qui se rappelle de cette histoire. Les gens sont assez sédentaires et attachés à leur village au Pays basque. On ne doit pas trouver beaucoup d'homicides qui ont impliqué deux personnes du même village avec si peu d'habitants. On va commencer par écumer les bars, ça, c'est un chouette programme ! En plus on arrive à la bonne heure, ils vont être bondés. L'alcool délie les langues c'est bien connu. Avec un peu de chance on pourra même parler d'Olagarro.

Ils se garèrent face au quai, où des arcades abritaient des restaurants et quelques boutiques. Ils firent quelques pas pour se dégourdir les jambes et contempler les prémices du coucher de soleil sur l'océan. Nekka n'avait pas souvenir de s'être senti aussi bien depuis des années en compagnie d'une femme. Il éprouvait une sorte de sentiment qu'il pensait définitivement oublié et ça lui faisait un bien fou. Ils admirèrent quelques minutes le port de plaisance, se laissant griser par le son inimitable du claquement des haubans sur les mâts des voiliers. Ils se dirigèrent vers la rue piétonne qu'ils avaient vue en arrivant, un escalier en pierre permettait d'accéder à un promontoire une vingtaine de mètres au-dessus du quai.

Alicia était accoudée au-dessus de Pascal et Élodie. Elle les regardait se promener et profiter de l'arrière-saison clémente. Elle pensa qu'ils formaient un joli couple et avaient de la chance de se trouver là, sans rien d'autre à faire que de s'aimer. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur. Elle ne put l'expliquer, mais son regard fut immédiatement aimanté à celui de Nekka, une attraction immédiate et intense qui la laissa rêveuse en les regardant s'éloigner.

Elle fut vite rattrapée par ses pensées du moment. Le vieux pêcheur sur le port de Saint-Sébastien lui avait confié avoir déjà vu ce symbole sur un bateau, ici à Getaria. Elle avait foncé tête baissée pour apprendre qu'il s'agissait du nom d'un bateau perdu en mer il y avait quelques années, emportant avec lui un fils et son père. C'était depuis devenu un symbole censé conjurer le mauvais sort en mer. Elle ignorait pourquoi cette médaille revêtait tant d'importance aux yeux de sa mère, peut-être uniquement parce qu'il s'était agi d'un souvenir de famille. Elle faillit se remettre à pleurer d'avoir été aussi stupide, à courir après des fantômes. Elle choisit de voir le bon côté des choses. Elle avait découvert une région magnifique, croisé un charmant jeune homme. La balance penchait dans son sens, il ne lui restait plus qu'à remonter à Paris et poursuivre son travail. Elle repensa à quel point le cerveau humain, obnubilé par quelque chose pouvait interpréter des situations anodines. Alicia se promit d'être vigilante à l'avenir et se mit en route.

Manuel était confortablement installé devant la baie vitrée surplombant l'océan. Il se réservait toujours ce moment de la journée, du moins quand il était chez lui, pour regarder le coucher de soleil. Il songeait à la meilleure manière pour se retirer des affaires et prendre sa retraite. Il s'attaquerait ensuite à résoudre ses problèmes personnels : ce serait de toute évidence plus facile quand il ne serait plus en activité. La sonnerie du téléphone vint mettre un terme à ses réflexions. Henrique, son bras droit, ne l'appelait jamais à cette heure-là, ce devait être important, il décrocha.

— Désolé de vous déranger à cette heure, je crains que ça soit important.

— Je t'écoute.

— On est en train de prendre un verre à la Giroa avec Miguel et Andréa, il y a deux français qui viennent d'arriver, ils disent être des journalistes bordelais et effectuer une enquête sur la contrebande au Pays basque, ils cherchent des informations sur le meurtre d'un douanier en 1979.... Ils ont des têtes de flics.

— Ne bougez pas, installez-vous à côté d'eux, je vous rejoins.

Molano raccrocha, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Ça ne pouvait pas être une coïncidence, comment auraient-ils pu arriver jusqu'à Getaria et faire le lien avec cette histoire ? Il devait en avoir le cœur net. Il enfila une tenue adaptée et entreprit de se rendre à la Giroa. La Taberna Giroa, située au milieu de la rue piétonne qui reliait le port de plaisance à la mairie était un de ces bar à tapas traditionnels. Il était ouvert toute l'année et était fréquenté par une clientèle locale, surtout à cette époque. Le bar était resté dans son jus, murs en pierre apparentes, un long comptoir à gauche, quelques tables le long du mur de droite. Bondé, la majorité des clients étaient debout, dans un brouhaha infernal. Il repéra rapidement ses trois hommes accoudés au comptoir à proximité immédiate d'un jeune couple en pleine conversation.

Élodie prenait la peine de traduire à l'attention de Pascal.

— Je leur ai dit qu'on était journalistes et qu'on préparait un papier sur la contrebande au Pays basque, j'utilise mon nom de jeune fille, ça semble fonctionner ! lui dit-elle.

— Super, il faudrait qu'on obtienne un nom.

Manuel Molano n'avait pas perdu une miette de leur échange, il

commanda un verre de vin. Henrique ne s'était pas trompé, ils avaient le profil du flic, et ce qu'il venait d'entendre acheva de le convaincre. La femme s'évertuait à discuter avec tout le monde, répétant inlassablement son histoire, son collègue n'avait pas l'air de parler espagnol, quelque chose dans son attitude ne plaisait pas à Molano. Cet homme avait l'air dangereux et déterminé. Il réfléchissait à toute allure : pour la première fois de sa carrière, des flics débarquaient sur son territoire et étaient à sa recherche. Ils ne seraient pas bien avancés s'ils obtenaient un nom, ça le fit sourire. Il devait néanmoins savoir comment ils étaient remontés jusque-ici. Les récents exemples laissés à Bordeaux et Fleury-les-Aubrais n'avaient pas assez marqué les esprits. Qu'à cela ne tienne, il avait pris sa décision. Il proposa à ses hommes d'aller fumer une cigarette dehors. Ils avaient besoin d'un peu de discrétion pour mettre son plan à exécution. Fidèle à son habitude, rien ne fut laissé au hasard et les différentes hypothèses furent passées en revue.

Molano et deux de ses hommes retournèrent à l'intérieur du bar, les deux français étaient toujours en train de discuter. Une trentaine d'années s'était écoulé et la clientèle, relativement jeune de l'établissement, ne se souciait guère d'une vieille histoire dont ils n'avaient pour la plupart jamais entendu parler. Ils n'étaient plus que deux, encore en vie, à connaître toute l'histoire, enfin presque toute l'histoire. Molano attendit le moment opportun et s'immisça dans la conversation.

— Bonsoir, j'ai cru entendre, bien malgré moi, que vous cherchiez des informations sur cette dramatique histoire qui a eu lieu, il y a si longtemps, sur nos montagnes ? Il s'exprima en français, certain de capter l'attention des deux inconnus. Pascal et Élodie échangèrent un bref sourire : pour la première fois de la soirée la chance leur souriait peut-être. Il parlait français en plus. Élodie ne put s'empêcher d'éprouver un certain soulagement à l'égard de Pascal.

— Oui, tout à fait, nous réalisons un documentaire sur la contrebande entre la France et le Pays basque depuis le début des années 70 à nos jours, et nous avons entendu parler de ce malheureux « accident » survenu en 1979. Il doit y avoir des gens qui s'en souviennent. On nous a dit que la victime et son meurtrier était originaire de Getaria, peut-être même il y a-t-il des gens de leur famille, on enquête.

— Je comprends, oui, rétorqua Molano. Vous travaillez pour quel magazine déjà ?

La question flotta quelques secondes en l'air et Nekka prit la parole pour la première fois.

— Un supplément spécial du journal *Sud-Ouest*, qui est en charge de la promotion de notre belle région.

Bien sûr. Molano soupira, réprimant son sourire et attaqua.

— Ça a été un véritable drame ici. Ce dont je me souviens, c'étaient deux jeunes hommes, ils devaient avoir moins de vingt ans, deux amis, l'un douanier l'autre, fils de pêcheur et contrebandier. Une altercation sur la montagne qui finit mal. On raconte que leur différend n'avait rien à voir avec leurs activités professionnelles respectives. Il se serait agi d'une dispute au sujet d'une fille. Une histoire d'amour de jeunesse qui tourne au cauchemar. Les deux familles ont été dévastées, vous savez on ne se relève pas de la perte d'un enfant. Il n'y a plus aucun survivant, je crois.

— Il aurait été intéressant pour notre article que nous puissions interroger un membre de leur famille. Peut-être vous souvenez-vous du nom des protagonistes ?

Élodie posa cette question et s'excusa, elle devait aller aux toilettes.

Pascal et Manuel se regardaient droit dans les yeux, poursuivant leur conversation.

— Malheureusement je ne me rappelle plus de leur nom, ni de leur prénom. Il n'y a plus aucun survivant de cette période.

Molano esquissa un geste signifiant son impuissance.

— Je suis convaincu du contraire, asséna Nekka. Je pense même que le meurtrier n'a jamais péri en mer comme on a pu nous le raconter...

L'instinct de Pascal lui disait de se méfier de l'homme assis en face de lui. Quelque chose clochait, il ne savait pas quoi, mais il en était convaincu.

Élodie avait accédé aux toilettes en traversant une petite cour à l'arrière du bâtiment. Une seule porte en bois, au fond d'un couloir peu avenant et mal éclairé, était réservée aux clients de l'établissement. Elle était d'humeur joyeuse et devait être sincère avec elle-même, ravie de la soirée qu'elle passait en compagnie de Pascal. Elle, qui avait divorcé depuis sept ans, était forcée de constater que sa vie sentimentale battait de l'aile. Elle ne saurait pas dire depuis combien de temps elle ne s'était pas retrouvée en tête à tête avec un homme, qu'elle appréciait, dans un bar. C'est sur cette pensée qu'elle franchit la porte des toilettes sans se rendre compte de l'ombre qui se faufilait derrière elle. Élodie se retrouva brusquement plaquée contre le mur du fond des toilettes. Une main solide enserrait sa gorge et empêchait tout mouvement. La lame d'un couteau traversa ses vêtements au niveau de son dos, pénétrant légèrement dans sa chair. Elle pensa qu'il était inutile de tenter quelque chose dans cette posture. L'homme lui recommanda de ne pas crier, et il soulagea la pression exercée sur le bas de son dos par la lame en acier.

— Je n'ai qu'une question : qu'est-ce que vous faites ici, ton

collègue et toi, et comment avez-vous entendu parler de cette histoire ? Fais nous gagner du temps, épargne moi tes salades de journalistes.

Élodie raconta tout, depuis le meurtre à Bordeaux, l’empreinte digitale à l’intérieur du masque de clown, la correspondance avec le meurtre d’un douanier en 1979. Le mystérieux mot Olagarro, l’existence hypothétique d’une organisation criminelle.

La dernière phrase qu’elle entendit fut :

— Olagarro te souhaite la bienvenue, sale flic.

Bilbao, mars 1985

Les rations s'étendaient sur la table laissant Manuel rêveur. Il ne s'était pas rendu compte à quel point la gastronomie locale lui avait manqué, tout avait un goût extraordinaire. Il se resservit un verre de txakoli, ce vin blanc fruité et légèrement pétillant, une spécialité du Pays basque espagnol. Son installation à Bilbao était en bonne voie, il était maintenant à la tête d'une entreprise d'import/export officielle. De manière moins évidente qu'en Afrique, la corruption existait aussi en Espagne. Il était prêt pour recevoir sa première cargaison. Les contacts établis par l'intermédiaire des cartels s'étaient révélés fort intéressants et il songeait déjà à augmenter la quantité de sa prochaine livraison s'il voulait être en mesure de satisfaire la demande.

Il lui restait une tâche à accomplir, il se rendrait cet après-midi à Getaria.

Il était parti depuis six ans. Il marchait sur le port, envahi d'une émotion qu'il n'aurait pu soupçonner. Presque rien n'avait changé, pourtant il était un étranger aujourd'hui. Il continua à déambuler sur le quai du port, enivré par ces odeurs et ces sons familiers, par cette atmosphère au sein de laquelle il avait grandi. Il inspira, préparé à la confrontation qu'il s'apprêtait à avoir. Le bateau n'était plus amarré à sa place, Olagarro avait cédé sa place à une autre bateau de pêche, plus grand et mieux équipé. Personne n'était à bord, il poursuivit son chemin pour se rendre plus loin, le long du port. Une rangée de petites maisons mitoyennes hébergeait les familles de pêcheurs depuis des générations. Il reconnut sa maison, celle où il était né. Il approcha, tout était fermé, les fenêtres et la porte hermétiquement protégées par des planches de bois clouées là. Une vieille dame était assise sur le perron de la maison mitoyenne, occupée à démêler des filets de pêche. Son ancienne voisine, elle l'avait certainement prise dans ses bras quand il était petit, une bonne amie à sa mère. Il s'approche doucement et la salua respectueusement. La vieille dame détourna les yeux de son filet et le fixa pendant de longues secondes. Elle lui rendit son bonjour.

— Excusez-moi de vous importuner Madame, je me demandais où je pourrais trouver la famille qui habitait là avant ? Il lui sourit.

— Le père et son fils ont péri en mer, la mère est morte de chagrin quelques années après, vous ne trouverez plus personne. Une bonne

famille de pêcheurs, paix à leurs âmes.

La vieille dame esquisssa un signe de croix, le dévisagea à nouveau puis secoua la tête. Elle maugréa quelque chose et retourna à sa tâche.

— Excusez-moi Madame, je n'ai pas compris votre dernière phrase.

— Ce n'est rien, il y a des moments où vous avez les mêmes expressions que leur fils, Manolo. Quelque chose dans votre regard, mais non, c'est impossible.

Manuel la remercia et entreprit de rejoindre ses hommes restés dans un café un peu plus haut à l'entrée de la vieille ville. Il serrait les poings, devait garder son sang-froid. Ses deux parents étaient décédés. Son ancienne voisine ne l'avait pas reconnu et il était mort lui aussi. Ils restèrent un long moment au café. Il souriait à des têtes connues qui ne le reconnaissaient pas. Il fixait le port de pêche et se perdit dans ses pensées. Il se remémorait parfaitement la nuit où son père et lui avaient embarqué, une nuit identique à toutes les autres quand ils partaient pêcher. Son père lui avait demandé d'aller embrasser sa mère, elle pleurait dans sa chambre. Manolo avait la chemise tâchée de sang, il tenait un petit sac contenant ses affaires. Son père lui avait expliqué qu'il partait, pour toujours. Il avait tué un homme cette nuit, un douanier de surcroît, son avenir ici était en prison. Il fallait agir, vite. Une fois à bord son père obliqua vers l'ouest, à l'opposé de leur zone de pêche habituelle. Il lui remit une enveloppe, elle contenait de l'argent, toutes leurs économies lui avait-il dit. Il avait griffonné un nom sur un bout de papier. Tu vas embarquer sur un de ces paquebots qui vont en Argentine, une fois là bas tu essaieras de trouver cet homme, il est de chez nous, il pourra t'aider.

Il se rappelait les dernières paroles de son père lorsqu'il l'avait enlacé, en pleine mer, sur le bateau accosté à un paquebot qui battait pavillon colombien, « Tu es un homme maintenant mon fils, prends soin de toi, je ne t'oublierai jamais ». Leurs adieux n'avaient pas duré plus de trois minutes. Il revint à la réalité et prit une décision, son organisation s'appellerait Olagarro, en hommage à son père. Il ne savait pas à quoi il s'était attendu en revenant à Getaria. Apprendre le décès de ses parents lui était douloureux. Même s'il s'était fait à l'idée de ne plus jamais les revoir. Hormis ses parents il n'y avait qu'une autre personne avec laquelle il souhaitait renouer des liens mais elle demeurait introuvable. Sa famille avait déménagé l'année suivant son départ. Rien ne se passait comme il l'avait imaginé, il réussirait bien à la retrouver. Il avait décidé de se rendre au cimetière, pour rendre une visite à ses parents. Les tombes étaient bien là, derrière la petite église saint Martin. S'il en croyait ce qu'il avait sous les yeux, son père et lui étaient décédés en mer à la même période, il en déduit que ce dernier n'était jamais rentré après l'avoir fait monter à bord de ce cargo. Son dernier voyage, peut-être avait-il été surpris par une tempête. Sa mère

était décédée deux ans plus tard, un 22 février.

Il pensa de manière assez ironique qu'il ne fallait vraiment pas croire tout ce qu'on voyait écrit. Il éprouvait un sentiment réconfortant à se savoir mort, même si c'était une sensation étrange que de voir son nom et son prénom gravés sur une pierre tombale. Manolo Diaz n'existait plus, Manuel Molano lui était bien en vie. Il espérait que son père n'avait pas mis fin à ses jours afin de le protéger. Il n'aurait jamais la réponse à cette question. Il était perdu dans ses pensées, forcé de constater qu'il avait gâché la vie de ses parents, lorsqu'un de ses hommes lui fit part d'une remarque pertinente.

— Ces tombes sont parfaitement entretenues, quelqu'un ici continue à honorer votre famille.

Manuel observa les sépultures alentour. Il avait raison : leurs tombes étaient nettoyées et fleuries, les pierres tombales frottées, brillaient sous le soleil. Sa mère avait été enterrée il y a quatre ans aujourd'hui, il devait s'agir de quelqu'un proche de sa famille, un seul nom s'imposa à lui, pourtant introuvable. Il alla se présenter au curé de l'église, c'était bien lui qui s'occupait de la gestion du cimetière. Manuel se présenta comme un cousin éloigné, très impressionné par l'état impeccable des tombes familiales. Il indiqua au père Ramon, c'était son nom, sa volonté de remercier la personne qui en prenait soin. Elle s'appelait Camilia, c'était une paroissienne assidue, elle travaillait à quelques rues de là dans une épicerie, selon lui elle devait s'y trouver à cette heure. Il ne pouvait s'agir que de Camilia Vidal, une amie d'enfance, leurs deux familles étaient très proches. Elle possédait certainement les informations qu'il cherchait. Un de ses hommes partit en reconnaissance, elle était bien là. L'épicerie fermait dans une demi-heure. Le coup du cousin éloigné serait plus dur à lui faire avaler, néanmoins elle venait d'une famille modeste tout comme lui, l'argent aiderait à la convaincre. Molano s'approcha de l'entrée de l'épicerie et constata qu'elle n'avait pas trop changé physiquement.

— Bonjour Madame, vous êtes bien Camilia ? C'est le père Ramon qui m'envoie. Je m'appelle Manuel, je suis un cousin éloigné de la famille Diaz, j'arrive de Colombie et je suis allé me recueillir sur leur tombe. Je tenais à vous remercier pour l'attention que vous portez à leur mémoire. Vous accepteriez de prendre un verre avec moi après votre travail ? S'il vous plaît.

— D'accord, j'habite ici, à l'étage, nous pourrions nous retrouver là-bas, je n'en ai plus pour longtemps.

Elle lui désigna un bar situé à une vingtaine de mètres de là.

Molano était installé à une table, les quatre hommes qui l'accompagnaient un peu plus loin. Il constata que l'établissement était resté comme dans son souvenir, une petite pièce carré, une dizaine de tables en bois massif, les poutres apparentes assorties. Des casseroles

en cuivre étaient suspendues aux murs. Camilia arriva une dizaine de minutes plus tard, embrassa le patron trônant derrière son comptoir au fond de la pièce et vint rejoindre Manuel.

— Vous êtes donc un cousin éloigné des Diaz, j'ignorais qu'ils avaient de la famille en Colombie. C'est amusant : vous avez par moment une petite ressemblance avec ce pauvre Manolo. Certainement le lien de parenté. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Bien, je vous remercie d'avoir accepté mon invitation et je tenais à vous exprimer ma reconnaissance. Comme je vous l'ai dit, je suis allé me recueillir sur les tombes de mes aïeuls. J'ai été très impressionné par l'état de propreté des pierres tombales. Le père Ramon m'a confié que vous vous en occupiez régulièrement. Je tenais à vous féliciter, j'apprécie vraiment ce que vous faites. Manuel lui tendit une enveloppe. Je vous prie d'accepter.

— Je ne peux pas, c'est beaucoup trop, il y a au moins un an de salaire là dedans. Je n'ai jamais fait ça pour bénéficier de quoique ce soit vous savez...

— J'en suis sûr. J'aurai aussi aimé que vous me parliez d'eux, vous les avez connu et moi non. Ce sont de récentes recherches en généalogie qui m'ont conduit ici. Que s'est-il passé, ils sont décédés très jeunes non ?

Manuel marqua une pause, il jouait parfaitement son rôle. Il réussirait bien à l'amener où il voulait. Il esquissa son plus beau sourire.

— C'est une histoire horrible vous savez.

Pascal Nekka semblait enfermé dans un état second. Il était assis sur la même chaise depuis presque trois heures, immobile, la tête dans les mains. On l'avait installé dans une pièce qui avait plus l'air d'une salle d'interrogatoire que d'un bureau, au premier étage du commissariat de Saint-Sébastien. Deux ou trois personnes avaient défilé devant lui, elles avaient vite abandonné devant ses rudiments en espagnol. Et pourtant, s'ils avaient su à quel point il aurait aimé tout leur raconter.

Il était en pleine conversation avec ce type dont il ignorait le nom, dans ce bar à Getaria. Élodie s'était absentée pour aller aux toilettes. Il se rappelait très bien de la sensation désagréable qu'il l'avait envahi. Malaise renforcé quand l'homme s'était retiré du bar lui suggérant que sa soirée risquait d'être agitée. Il n'avait pas compris tout de suite. Ce n'était que quelques minutes plus tard, étonné de l'absence prolongée d'Élodie, qu'il s'était rendu lui-même aux toilettes. Il l'avait retrouvée là, gisant sur la cuvette, dans une mare de sang, la gorge tranchée. Il se rappela avoir appelé au secours, puis tout s'était succédé très vite. L'arrivée de la police, son transport entre deux policiers espagnols jusqu'au commissariat. Et il était là, prostré, ressassant la scène dans sa tête. La porte s'ouvrit sur un individu, visiblement tiré du lit et accompagné des autres personnes qui avaient tenté de l'interroger auparavant.

— Bonsoir Monsieur Nekka, votre identité a été vérifiée, les trois personnes qui m'accompagnent sont toutes des inspecteurs de police et souhaiteraient s'entretenir avec vous au sujet des événements de ce soir. Votre patron est en chemin et il nous a demandé de vous garder ici jusqu'à son arrivée. Je m'appelle Angelo et je suis interprète.

Pascal hocha la tête, il entreprit de raconter toute l'affaire depuis le début.

À l'évocation de la correspondance de l'empreinte avec celle présente dans leur fichier, un des trois inspecteurs quitta la pièce, procédure normale de vérification se dit Nekka. Il répéta inlassablement son histoire une bonne dizaine de fois. Il éprouvait la sensation d'être plus considéré comme un suspect que comme une victime collatérale. Il n'était plus en mesure de reprendre le contrôle de son esprit. Élodie était morte, assassinée, il n'avait rien pu faire pour l'empêcher. Une fois encore c'était de sa faute, à cause de son

entêtement à vouloir résoudre cette affaire. Il l'avait amenée là, ils s'étaient fait passer pour des journalistes et elle s'était fait tuer. Son cadavre, la mare de sang, la gorge tranchée et la tête penchée en arrière, une expression de terreur dans les yeux. Cette image le hantait. Il essayait de refaire surface et de retrouver son sang-froid lorsque son chef fit irruption dans la pièce. Il donnait l'impression de fulminer. Il salua les trois inspecteurs et demanda à l'interprète s'ils voulaient bien les excuser cinq minutes, il souhaitait s'entretenir avec son commissaire.

— Bon... commença-t-il. Vous pouvez m'expliquer à quoi ça rime tout ce bordel ?

De mémoire Pascal n'avait jamais vu son chef contrarié de la sorte. Il reprit chronologiquement les faits, sans rien omettre et assumait la responsabilité de leur présence à Getaria ce soir. Maintenant, son chef l'observait impassible.

— Je vais voir comment je vais pouvoir vous tirer de là, mais nos collègues espagnols sont très remontés et vous n'avez pas grand-chose à leur fournir. Nous reparlerons de Madame Bacquet plus tard.

Il sortit de la pièce, claquant la porte derrière lui. Il songea qu'il était presque content, quelques minutes plus tôt, de le voir arriver ce soir à Saint-Sébastien, il ne s'était pas attendu à cette réaction. L'image d'Élodie s'imposa de nouveau à son esprit. Il était incapable de s'y soustraire. Il se souvenait de l'idée selon laquelle ils s'étaient promis de passer une bonne soirée, il n'aurait pas pu rêver mieux. C'était un véritable cauchemar, une véritable malédiction. Son supérieur revint une heure et demie plus tard, son humeur semblait s'être arrangée.

— J'ai de mauvaises nouvelles : un fonctionnaire de police français a trouvé la mort lors d'une enquête officieuse sur le sol espagnol, de plus ils n'ont aucune trace d'une quelconque empreinte retrouvée en 1979, leur fichier remonte à 1985, soit trente ans en arrière. Ils n'ont aucune demande officielle émanant de nos services. Je dois continuer commissaire ? Vous comprenez bien ce que je suis en train de vous dire ?

Pascal répondit par l'affirmative et encouragea son chef à continuer.

— Le nom d'olagarro ne leur évoque rien d'autre qu'un mollusque et, cerise sur le gâteau, vous avez trouvé le corps d'Élodie en premier et, selon les premiers propos recueillis, vous aviez l'air de parfaits amoureux. Ils considèrent que votre histoire ne tient pas la route. Ils demandent officiellement que vous restiez en garde à vue 48 h, le temps d'éclaircir ces zones d'ombre.

Il fit une pause le temps de laisser Pascal digérer ces informations et enchaîna :

— Vous êtes suspendu de vos fonctions à effet immédiat, ce pour une durée indéterminée. Je vous convoquerai à votre retour. Je vous souhaite une bonne garde à vue et tâchez de vous montrer coopératif, vous avez créé assez de problèmes comme ça.

Pascal se retrouva dans une cellule de garde à vue, semblable à celle des commissariats français, d'une propreté relative et proposant le minimum vital. Il s'assit sur la banquette qui faisait office de lit et s'appuya contre le mur. Il était convaincu de ne pas trouver le sommeil. Il mit ce temps à profit pour passer en revue les informations qu'il venait d'apprendre. D'abord cette histoire d'empreinte : il pourrait demander à entrer en contact avec Isabel, elle avait joué le rôle d'interprète et s'était bien entretenue avec quelqu'un. Il devrait réussir à prouver la véracité de ses propos. Une fois ce problème réglé, son histoire de journalistes enquêtant sur une vieille affaire de contrebande devrait paraître plus crédible. Il pourrait alors justifier leur présence à Getaria. Ils avaient parlé à beaucoup de monde dans ce bar, il y aurait bien quelqu'un pour confirmer ses dires, peut-être même pour reconnaître l'homme qui lui avait prédit une soirée agitée.

Un des trois inspecteurs présent la veille, enfin très tôt ce matin, accompagné du même interprète, vint le chercher vers dix heures. Ils reprirent tout depuis le début.

Une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, il s'entendit dire au standard du commissariat de Bordeaux qu'une note de service interne indiquait qu'il était suspendu de ses fonctions, et qu'il ne pourrait donc pas s'entretenir avec Isabel, elle était en patrouille. Son appel lui serait néanmoins transmis dans la journée. La matinée et l'après-midi se déroulèrent selon le même principe, à répéter inlassablement les mêmes choses, Pascal commençait à bouillir intérieurement. Il ne poursuivait qu'un seul but maintenant : venger Élodie. Flic ou pas flic, il n'aurait pas de répit tant que cette affaire ne serait pas réglée. Il maîtrisait les techniques de la police, consistant à traquer les variations dans le discours d'un individu, à l'affût de la moindre incohérence : il n'était pas rare qu'au bout de vingt-quatre heures de garde à vue le suspect se trahisse ou finisse par craquer. Le malheureux interprète semblait épuisé de poser les mêmes questions. Bienvenue dans le monde réel, pensait Nekka.

Il fut surpris le matin suivant quand l'inspecteur en charge de l'enquête lui annonça qu'il était libre. Pour la première fois, il s'adressa à lui comme un confrère, lui expliquant qu'il avait appliqué la procédure. Le taux de criminalité à Getaria était un des plus bas de leur province, abstraction faite des délits mineurs perpétrés l'été, en pleine saison touristique. Il voulait qu'il sache qu'ils n'avaient aucune piste, aucun indice n'avait été relevé sur le corps de sa collègue, rien. Il ne manquait pas de le tenir informé des avancées de l'enquête.

Pascal franchit les portes du commissariat avec la quasi certitude qu'il n'aurait jamais de ses nouvelles et que cette affaire serait vite reléguée aux oubliettes.

Il avait été négligent, voire prétentieux. C'était la seule conclusion à laquelle Manuel arrivait. Il se rappelait avoir essayé ce putain de masque de clown lorsque Henrique l'avait ramené, arguant qu'il fallait marquer le coup, que tous ces forains sachent qu'on ne volait pas impunément leur organisation. Il n'aurait jamais imaginé que la photo transmise au directeur du cirque finisse en première page d'un quotidien d'information régionale. Il avait investi beaucoup de temps et d'argent à garantir son changement d'identité. À l'époque, il avait dépensé une centaine de milliers de francs pour faire disparaître cette empreinte et ce dossier. Son interlocuteur au sein de la police espagnole venait de lui confirmer que le problème était définitivement réglé. Il restait ce flic, le commissaire Nekka. Quelque chose lui avait déplu dans son attitude, au-delà du simple fait qu'il fasse partie de la police. Il faudrait s'en méfier. D'après son contact, il était suspendu et en garde à vue à Saint-Sébastien. L'idée de le faire éliminer ce soir lui avait traversé l'esprit, mais il jugea que ce serait une erreur et ce ne serait pas malin d'attirer davantage l'attention de la police espagnole. Il avait pris ses dispositions pour que ce dossier soit vite oublié. Tout allait rentrer dans l'ordre, il avait une dernière cargaison à traiter, ensuite il se retirerait des affaires. Bien qu'il n'ait aucun héritier, sa succession était assurée. Il éprouvait une certaine nostalgie, faire une croix sur trente ans d'activité n'était pas une décision facile. Il y avait aussi le fait que le business avait changé, la cocaïne avait connu un essor extraordinaire, son prix dans la rue avait beau avoir été divisé par dix au cours de ces trente dernières années. Elle était accessible à tous aujourd'hui, il s'en vendait donc de plus en plus. La concurrence avait augmenté, de nouveaux acteurs avaient fait leur apparition, ils avaient les dents longues et la filière pakistanaise fonctionnait à plein régime. Non, il ne regretterait rien, il pourrait alors consacrer son temps à la seule chose qui l'intéressait vraiment, ce but qu'il poursuivait depuis tant d'années maintenant. Il se rappelait son retour à Getaria, en 1985, cet après-midi lorsqu'il avait appris le décès de ses parents. Le sentiment qu'il avait éprouvé d'avoir anéanti leur vie. Le coupable avait déjà payé, il lui restait toutefois une dernière chose à accomplir. Il souriait en repensant à la crédulité de Camilia, il s'était joué d'elle pour obtenir les informations qu'il souhaitait. Elle était tellement éloignée de son monde à lui. Il se demandait souvent ce

qu'il serait devenu quand il considérerait la vie de Camilia. Cette amie d'enfance, une amitié bancale à l'âge de cinq ou sept ans, il ne s'en rappelait plus vraiment. Elle ne l'avait jamais reconnu, avait accepté sans sourciller son histoire d'aïeul, et avait vraiment cru qu'il était tombé sous le charme de la région jusqu'à s'y installer. Ils avaient le même âge, elle travaillait toujours dans la petite épicerie, essayant tant bien que mal de s'adapter aux changements du monde. Il l'avait encouragée à l'époque à prendre un virage important et à transformer la modeste affaire en épicerie fine, plutôt axée sur la clientèle touristique. Elle s'en sortait bien et était heureuse. Molano pensait souvent que sa vie aurait pu ressembler à ça. Mais son père en avait décidé autrement. Il avait dix-neuf ans, seul, sur ce paquebot colombien. Il regardait l'étendue d'eau agitée autour de lui, le bateau de son père s'éloignant jusqu'à ne plus devenir qu'un point sur l'horizon. La traversée s'était déroulé sans encombre, il était à l'aise sur un bateau et s'était attiré l'amitié de ses compagnons de fortune. Il avait été très impressionné à l'arrivée à Carthagène. Il n'avait jamais mis les pieds dans une ville de cette taille. Le port était gigantesque. Un des hommes embarqué sur le paquebot l'hébergea quelques nuits, il vivait à Gethsemani, le « quartier populaire » de l'époque. Le nom que lui avait confié son père se révéla être un individu connu de tous et peu recommandable. Il résidait à Medellin au centre du pays. Il décida de s'y rendre en train la semaine suivante et arriva jusque devant le portail d'une grande hacienda de couleur ocre, une maison comme il n'en avait jamais vu. Contre toute attente l'homme se souvenait bien de son père et était toujours un contrebandier, dont le destin ressemblait à celui de Manolo. L'homme s'appelait Iñaki Heredia. Il écouta attentivement l'histoire du jeune basque et décida de le prendre sous son aile, il était le fils de son vieil ami. Pour la première fois de sa vie, il découvrit que le fait d'avoir tué un homme à l'arme blanche représentait un point positif. Iñaki lui raconta que son père n'avait pas toujours transporté que du poisson dans son bateau et avait mis fin à ses activités à la naissance de son fils, à peu près au moment où Heredia avait pris la direction de la Colombie. Il fit la connaissance, la même semaine d'un dénommé Pablo Emilio Gaviria, de dix ans son aîné, celui que tout le monde connaîtrait sous le nom de Pablo Escobar, qui allait devenir son mentor. Il apprit que le trafic de cigarettes et la séquestration d'individus contre rançon était à la base de leur métier. Mais ils avaient un autre projet, la cocaïne. Leur objectif était d'inonder le marché américain, et il s'agissait d'un marché en pleine expansion. Ce fut Iñaki qui, le premier, suggéra à Manolo Diaz de changer de nom et de prénom, pour désormais s'appeler Manuel Molano. Il se demandait encore comment la transformation avait pu s'opérer aussi vite. Il avait basculé dans le

trafic de cocaïne comme une suite logique de la contrebande à laquelle il était coutumier sur ses montagnes. En quelques mois le fils de pêcheur, qui n'avait jamais rien connu d'autre, était devenu un meneur d'hommes aguerris. Au fond de lui, il le savait, depuis qu'il avait posé les pieds sur ce paquebot colombien, il n'avait plus rien à perdre. Il s'était jeté corps et âme dans la bataille, devenant un des plus fidèles compagnons d'Escobar. Il avait ressenti en son for intérieur un changement s'opérer. Il n'éprouvait plus d'empathie et, aidé par ce qu'il considérait comme une véritable fortune, deux ans après être arrivé en Colombie, Manuel Molano se rendit compte que les trafiquants de drogue avaient gagné la partie. Ce fut donc de manière naturelle qu'on lui proposa de devenir l'homme des cartels en Europe. Sa première cargaison, une tonne de marchandise qui transiterait par Abidjan, était sa prime de départ. Il avait fait fructifier son investissement. Son chiffre d'affaire annuel avoisinait les vingt milliards d'euro, plus d'argent qu'il ne pourrait jamais en dépenser. Son circuit de distribution était en place depuis vingt-cinq ans, rodé à la perfection. Ses concurrents ou confrères s'entêtaient, ils donnaient des miettes à ronger à la police pour faire transiter leur came. Go fast, avions, bateaux, aucun moyen de transport n'avait été évité. Les résultats étaient médiocres et les volumes toujours trop faibles. Il avait fallu que Victor Stavizzi commence à lui voler de la cocaïne. Maintenant il y avait cette foutue empreinte. La police étaient remontée jusqu'à Getaria. Comment avait-il pu se montrer si insouciant ? Il n'aurait jamais dû accompagner ses hommes. Il y avait longtemps qu'il n'était plus allé sur le terrain, revoir Cheick avait été un grand moment de bonheur. Puis il y avait Alicia et ses tableaux, il n'avait pas pu résister à l'envie de l'apercevoir. Ce n'était pas le moment de se laisser aller aux sentiments. Il devait se concentrer sur sa dernière livraison, après il passerait le relais. Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire si ses projets personnels n'aboutissaient pas ? Il n'osait pas se l'avouer, mais est-ce qu'il était encore capable d'éprouver la moindre émotion à l'égard de quelqu'un ?

Pascal Nekka marchait tel un fantôme dans les rues de Bordeaux. Il était suspendu, avait remis sa plaque et son arme de service. Son ancien groupe ne se résumait plus à grands chose, Nicolas Barre et Christophe Salze avait retrouvé la veuve Stavizzi, en banlieue parisienne du côté de Massy, rien à signaler. Il marchait sans but précis, ressassant les événements des derniers jours. Il avait du mal à encaisser la mort d'Élodie. La conversation avec cet homme, sorti de nulle part, lui annonçant que sa soirée serait agitée. Il avait envie de retourner à Getaria. Google indiquait une population légèrement inférieure à trois mille habitants. Il se sentait prêt à déplacer des montagnes, il finirait bien par retrouver ce mystérieux inconnu. Il avait aussi envie de tout plaquer, démissionner et passer à autre chose. Briser cette malédiction qui lui interdisait de fréquenter une femme, sous peine qu'elle se fasse tuer. Il bifurqua sur les allées de Tourny à l'angle du cours Clémenceau, toujours dans un état semi-comateux, le regard dans le vide. Il eut l'impression de recevoir un terrible crochet dans l'estomac. Le souffle lui manqua. Une affiche, encadrée sur un kiosque à journaux à l'angle des deux rues, montrait la fille qu'il avait croisée à Getaria, avec ce titre : Olagarro, la première œuvre d'Alicia Girard. Il s'arrêta d'un coup, dans une tentative pour retrouver une respiration normale. Comment était-ce possible ? C'était bien elle, il l'avait croisée à Getaria alors qu'ils remontaient du port avec Élodie, leurs regards aimantés, ça ne pouvait pas être une coïncidence. Olagarro, encore. Il acheta immédiatement le magazine en question, *Modern'Art*. Il n'en avait jamais entendu parler. Il se mit à la recherche de l'article en exergue. Alicia Girard, présentée comme la nouvelle icône de l'art contemporain, devant son œuvre la plus personnelle. L'adresse de son atelier figurait en fin d'article dans l'encadré réservé aux informations pratiques relatives à l'artiste, il était à Montmartre et ouvert aujourd'hui. Olagarro était le nom de l'œuvre présenté en couverture. Une espèce de médaille représentant un poulpe. Pascal n'en croyait pas ses yeux. Putain c'était impossible ! Il n'était plus en mesure de réfléchir, s'élança en courant vers la gare Saint-Jean. Il était suspendu, rien ne l'empêchait de s'intéresser à l'art moderne. Il sortit du TGV à la gare Montparnasse trois heures plus tard. Il avait lu et relu l'article concerné à Alicia Girard une bonne vingtaine de fois. Il repéra un plan du métro

parisien sur un des murs donnant accès aux rames. La ligne 12 l'amènerait à quelques rues de sa destination. Sans réfléchir davantage il se jeta dans le premier wagon, direction porte de la chapelle, descendit à la station Abbesses, franchit une grande volée de marches pour se retrouver à l'air libre quarante minutes plus tard. Il se rendit compte qu'il n'avait pas pris le temps d'imaginer ce qu'il allait pouvoir lui dire... Il improviserait. Il sonna à l'interphone situé devant la porte cochère en bois une dizaine de minutes après être sorti du métro.

Alicia ouvrit la porte, elle était vêtue d'une salopette en jean, maculée de couleurs, la surprise s'exprimant sur son visage :

— Vous !

— Vous... fut la seule chose que Pascal trouva à répondre. Je suis désolé d'arriver à l'improviste... Mais j'aurai pas mal de choses à...

Alicia l'interrompt.

— Ce n'est pas grave, je pensais aller déjeuner. Vous m'accompagnez ?

Ils se retrouvèrent côte à côte à marcher dans la rue. Alicia lui avait indiqué connaître une petite brasserie à quelques centaines de mètres où ils pourraient déjeuner à cette heure. Nekka ne saurait jamais pourquoi il avait regardé autour de lui à ce moment précis où une voiture démarrait en trombe derrière eux. La seule chose dont il fut absolument certain c'était d'avoir reconnu le canon d'une arme automatique passée par la fenêtre arrière. Sans prendre la peine de réfléchir il se jeta sur Alicia, la ceintura pour la plaquer brutalement au sol. Alicia hurla, emportée vers le bitume. Ses cris ne parvinrent pas à masquer la déflagration de l'arme, ses balles défigurant le mur devant lequel ils marchaient quelque secondes plus tôt. Le véhicule continua sur sa lancée, ne cherchant pas à ralentir. Alicia se retourna, le visage à quelques centimètres de celui de Pascal.

— J'espère que vous allez m'expliquer ce qui vient de se passer.

— Je l'espère aussi. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter... Nous devrions penser à nous mettre en sécurité, ça me paraîtrait être un bon début.

Ils étaient encore assis sur le bitume, adossés au mur derrière eux, les impacts de balles à quelques centimètres au-dessus de leur tête, lorsque les premières sirènes retentirent. La voiture banalisée s'arrêta au milieu de la route pendant qu'un véhicule de patrouille en bloquait l'entrée une centaine de mètres en aval.

Le capitaine Axelle Béranger descendit d'un pas rapide pour les rejoindre, le téléphone à l'oreille. Elle marqua un temps d'arrêt en reconnaissant Pascal assis par terre.

— Pascal ! Ça fait un moment ! Dans quoi est-ce-que tu es allé te fourrer ? Je croyais que tu étais suspendu.

— Je le suis... Je profite de mon temps libre pour découvrir de

nouveaux talents.

— Et tu te fais souvent tirer dessus à l'arme automatique en pleine journée pendant ton temps libre ? Axelle appuya ses propos en glissant son doigt dans un des impacts de balle sur le mur. Ils ont sortis les grands moyens dis donc, sacré calibre ! Elle s'adressa à Alicia cette fois.

— Madame tout va bien, vous n'avez pas été blessée ?

— Non, non, je me suis fait un peu mal lorsque je me suis retrouvée plaquée au sol. Mais je vais bien. Si... Elle parut hésiter. Elle ignorait tout de cet homme, elle se rappelait juste qu'ils s'étaient croisés à Getaria la semaine dernière. Elle le regarda et il l'encouragea à continuer. Si Pascal n'avait pas été là, je crois bien que je serais morte.

— D'accord, reprit Axelle. Je vais devoir vous demander de m'accompagner au 36, je dois prendre vos dépositions et essayer de comprendre ce qui s'est passé. Tu as eu le temps de voir quelque chose, un détail ?

— Une Mercedes grise, un vieux modèle, pas de plaques minéralogiques, un fusil d'assaut type UZI, ils devaient être quatre, européens. Je suis arrivé sur Paris il y a moins d'une heure. Je crains que ces gars-là en aient eu après Mademoiselle. (Il désigna Alicia du menton.) La voiture s'est élancée à toute allure du coin de la rue là-bas. Il indiqua l'angle où était stationné le véhicule de patrouille. Nous allions déjeuner et j'ai tourné machinalement la tête. Le tireur, sur le siège arrière, avait déjà sorti son canon. Le reste est une question de réflexes. Je ne me suis pas posé de questions, j'ai agrippé Alicia et plongé à terre. Mais tu connais ça aussi bien que moi Axelle.

— Bon. En route, la presse commence à débouler, on va tirer tout ça au clair au 36.

Ils furent amenés au deuxième étage, installés dans des bureaux séparés. Les anciens collègues de Nekka défilaient chacun leur tour, ce qui tombait bien puisque ça faisait plus d'une heure qu'il attendait qu'Axelle daigne venir prendre sa déposition. Elle arriva et s'assit en face de lui, posa le menton dans ses mains et sourit à Pascal.

— Selon ton amie, charmante d'ailleurs, tu m'en vois ravie, vous vous seriez aperçu en Espagne la semaine dernière, au même endroit où ta collègue s'est fait assassiner et tu as sonné à la porte de son atelier aujourd'hui vers 13 h 30. Jusque-là j'ai bon ? J'apprécierai que tu m'épargnes ta nouvelle passion pour l'art contemporain et que tu me dises ce que tu fais à Paris pour te retrouver mêlé à une fusillade en pleine journée.

Elle appuya sa phrase d'un sourire ironique.

— Et si je te dis que je me suis retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment ça te convient Axelle ? Où est Alicia ?

— Alors dans l'ordre, non ça ne me convient pas et on l'a amené à l'hôpital pour lui faire quelques examens, la routine.

— Elle est en danger Axelle. Sois sûre de ça. Le reste, je n'en sais rien.

La fusillade passa sur les chaînes d'informations en continu en milieu d'après-midi. Manuel accueillit la nouvelle comme une véritable déclaration de guerre. Il mit un moment à comprendre ou du moins à supposer ce qui avait pu se passer à l'évocation du magazine *Modern'Art*. Il avait réagi immédiatement : douze de ses hommes roulaient déjà vers Paris. Il dut attendre d'atterrir à Roissy, en provenance de Bilbao, pour tenir entre les mains le magazine d'art moderne. Olagarro, le nom du premier tableau d'Alicia Girard. On y reconnaissait la médaille vieillie. Comment avait-elle pu donner ce nom à son tableau, l'inscription était illisible ? De toute manière il était trop tard, le mal était fait. Il n'avait aucun doute quant au nom du commanditaire de cette expédition, ni sur le fait que c'était lui et son organisation qui étaient les véritables cibles. Peu de monde connaissait vraiment ce nom. Il y avait encore ce Nekka, il était avec Alicia maintenant. À en croire les journalistes, il lui avait sauvé la vie. Molano enchaîna les coups de téléphone, il devait réagir et de manière au moins proportionnelle, des gens allaient mourir cette nuit, qu'importe le nombre et ce que ça devrait lui coûter. Le neveu de Cheick, Youssef, se montra efficace. Ils récupérèrent un véritable arsenal à la sortie de l'aéroport. Il ne restait plus qu'à attendre que ses hommes arrivent. Il en profita pour rencontrer la quasi-totalité de ses contacts dans le milieu parisien. Tout le monde s'accordait pour dire qu'il s'agissait de Naša Stvar, la mafia serbe. Ils s'implantaient doucement, mais sûrement en Europe, plus particulièrement en France. Molano avaient refusé de travailler avec eux, ils prenaient trop de risque et ne se cantonnaient pas au trafic de drogue. Ils étaient incontrôlables. Au fil des ans une aversion mutuelle avait grandi entre les deux organisations. Il apprit vers dix-neuf heures où se trouvaient les quatre hommes qui étaient à bord du véhicule et avaient ouvert le feu sur Alicia. Deux des hommes venus en avion avec lui se rendirent sur place, il s'agissait de ne pas les lâcher. Il devait s'occuper de la protection d'Alicia, il aurait ce commissaire Nekka dans les pattes, ça posait un problème.

Les trois Range Rover se garèrent devant l'hôtel à vingt-deux heures quinze. Il avait opté pour un petit hôtel discret du XIV^e arrondissement. Ils étaient quinze, lourdement armés. Molano forma trois équipes, les frappes seraient quasiment simultanées. Il se

réservait Aleksandar Kovacevic, la tête de la mafia serbe en France. Il l'avait déjà rencontré. Miguel prendrait la tête de la première, leur cible : les quatre hommes qui avaient ouvert le feu cet après-midi. Une seule consigne : un maximum de violence.

Iñaki en charge de la deuxième expédition avait pour objectif la destruction d'un bar branché du XI^e et d'une boîte de nuit située à Pigalle, deux propriétés des Serbes à Paris. Ces huit hommes rejoindraient Molano dans un restaurant chic où un de ses contacts devaient dîner avec Kovacevic, il serait l'invité surprise. Manuel souriait d'avance à la tête que ferait Aleksandar ce soir. Même s'il allait devoir se montrer redevable à bon nombre d'individus peu scrupuleux, il s'en moquait. On ne s'attaquait pas impunément à Olgarro.

Les premiers hommes emmenés par Miguel furent les premiers à quitter les lieux. Ils retrouvèrent leurs deux collègues devant un immeuble miteux de la rue Burdin dans le XVIII^e arrondissement, en pleine conversation avec un colosse noir. Il était en charge d'une vingtaine de jamaïcaines qui tapinaient dans l'immeuble derrière. Les quatre Serbes étaient arrivés depuis une demi-heure. Il leur indiqua une vieille Mercedes grise stationnée en double file. Le bordel éphémère était constitué de quatre étages de cinq chambres. Les Serbes avaient payé pour un étage et huit filles. Miguel tendit une liasse de billets à l'armoire à glace qui lui faisait face.

— Cinq mille. On entre, on sort, on ne touche pas à tes filles. Ils ne pourront plus rien raconter. On met les corps dans leur voiture et on disparaît. Tu ne nous a jamais vu, toi et moi on reste bons amis.

Le grand black esquissa un grand sourire et tapa dans la main de Miguel. Il proposa de les accompagner pour mettre ses filles en sécurité. Le raid se déroula en moins de dix minutes. Les quatre portes volèrent en éclat au même moment. Les chambres devaient faire moins de quatre mètres carré. Un matelas occupait toute la surface du plancher. Les Serbes furent exécutés d'une balle dans la nuque. C'étaient bien eux les responsables de la fusillade, ils obéissaient à un ordre venu d'en haut. La Mercedes grise fut déplacée quelques rues plus loin, les quatre corps installés dans la voiture, leur UZI, trouvé dans le coffre, bien en évidence. Il était vingt-trois heures. L'heure exacte où Manuel entra dans le restaurant qu'on lui avait indiqué. Kovacevic était accompagné de deux gardes du corps qui poireautaient dehors, au moins maintenant ils n'auraient plus le temps de s'ennuyer. Molano se dirigea vers la table où son contact, un trafiquant d'arme français terminait son dîner en compagnie de celui qu'il cherchait. Il salua les deux hommes et s'assit à leur table, ne prononçant pas un mot.

Au même moment Iñaki, rejoint par Miguel, ouvrit le feu dans le

bar du XI^e, se contentant de tout détruire, y compris les Serbes présents ce soir-là. Ils tentèrent de riposter mais les hommes de Molano étaient trop nombreux. Toute la clientèle évacuée, ils mirent le feu à l'établissement et prirent la direction de la boîte de nuit à Pigalle. Le téléphone de Kovacevic n'arrêtait pas de sonner, il décrocha et échangea quelques propos dans sa langue natale. C'était le moment que guettait Manuel.

— Une mauvaise soirée Aleksandar ? s'enquit-il posément.

— Vous m'avez tendu un piège, sales fils de pute, pourquoi ?

— Tu as commandité une fusillade cet après-midi, tout ça parce que tu as déduit que cette artiste était liée à mon organisation. Fais un effort et tâche de rester poli. Manuel acheva sa phrase en transperçant la main du Serbe à l'aide d'un couteau à viande laissé sur la table, couteau qui traversa également la table, crucifiant Aleksandar, qui ne put réprimer un cri. Je te laisse la deuxième pour répondre au téléphone.

— Oui, mais on a tué personne, c'était juste un avertissement, pour t'obliger à entrer en contact avec nous et à discuter. Pas pour déclencher une guerre.

— Je crains qu'il soit un peu tard Aleksandar, il fallait y penser avant.

Les deux hommes qui l'accompagnaient se chargèrent de faire sortir les derniers clients du restaurant. Ils indemnisèrent le patron des lieux et ressortirent dans la rue.

Le Français suggéra qu'il allait les laisser en tête à tête. Manuel le remercia et attendit que le téléphone de Kovacevic sonne de nouveau. Il le laissa finir sa conversation.

— Tu es malade Molano... C'est un véritable carnage, tu es devenu fou. Salopard !

— Maintenant tu vas appeler ton patron, quelque part dans ton pays et tu vas me le passer. Comment est-ce qu'il s'appelle déjà... Cvetomir. Oui c'est ça.

Le Serbe composa un numéro, raconta, dans sa langue natale, brièvement ce qui venait de se passer et tendit le téléphone à Molano.

— Cvetomir, cher ami, je suis sincèrement désolé mais votre sous-fifre ici présent a pris une initiative malheureuse. Je suis convaincu que vous n'êtes pas lié à cette décision stupide. Pour vous prouver ma bonne foi et, dans l'idée de conserver entre nos deux organisations des rapports cordiaux, cinq cent kilos de cocaïne vous seront livrés ce soir, sur Paris, à l'adresse de votre choix. Je pense que ça suffira amplement à vous dédommager pour le dérangement occasionné aujourd'hui...

Son interlocuteur lui demanda de mettre le téléphone sur haut-parleur ce qu'il fit en posant le smartphone sur la table devant lui.

— Manuel, merci. Je vous prie d'accepter toutes mes excuses pour le comportement de cet imbécile d'Aleksandar. J'aurais juste une faveur à vous demander : laissez-le en vie ce soir, je ne voudrai pas me priver du loisir de le tuer moi-même.

— Ce sera fait Cvetomir. Ce fut un plaisir de bavarder avec vous.

Il coupa la communication et se leva d'un bond.

Molano revint deux minutes plus tard. Kovacevic semblait blêmir de plus en plus rapidement.

— J'ai fait une promesse à ton patron.

Il souleva la machette, elle fendit l'air, libérant la main d'Aleksandar.

— Tu es en vie. Adieu... Minable.

Alicia avait retrouvé la sérénité de son atelier. Elle commençait à peine à réaliser ce qui venait de se passer. Elle était beaucoup plus secouée qu'elle ne l'aurait cru. Ce Pascal Nekka l'intriguait : il lui avait sauvé la vie, mais pourquoi est-ce qu'il pensait qu'ils avaient des choses à se dire ? Elle ne l'avait croisé qu'une seule fois, quelques secondes, à Getaria. Il lui avait téléphoné et devait la rejoindre. Deux hommes en uniforme étaient plantés devant sa porte depuis son retour. Elle ne comprenait rien et elle l'attendait. Elle avait été surprise de le voir sonner à sa porte, heureuse aussi, mais ils s'étaient fait tirer dessus. Il arriva vers vingt-et-une heure, avec une bouteille de vin et des plats chinois. Elle ne le connaissait que depuis quelques heures, mais elle lui déposa une bise affectueuse sur la joue, comme elle aurait embrassé un ami.

— Je ne sais pas toi, on va se tutoyer maintenant qu'on s'est fait canarder ensemble. Mais je meurs de faim, tu aimes le chinois ?

— Oui, j'adore ça ! On va monter à l'étage, j'ai un petit salon où il n'y a pas de peintures partout, ici tu risques de te tâcher.

Pascal la suivit dans l'escalier. Elle était encore plus belle que dans son souvenir. Alicia portait un jean moulant et un petit pull léger. Ses cheveux retombaient sur ses épaules. Elle ouvrit la bouteille de vin, invita Pascal à s'asseoir et leur servit un verre. Elle avança son verre pour trinquer avec Pascal.

— Alors, vous... enfin tu vas m'expliquer parce que je t'avoue, je suis un peu perdue. Elle pensa « et aussi en état de choc », mais le garda pour elle.

— Oui, pardon, je te dois des explications, je ne sais juste pas par où commencer. Jusqu'à la semaine dernière, j'étais commissaire de police à Bordeaux. Lorsque nous nous sommes croisés à Getaria, avec ma collègue, Élodie Bacquet, nous suivions une piste, mince, pour tenter d'obtenir des informations sur un meurtre commis au Pays basque espagnol en 1979. Ce soir-là, elle a été assassinée dans les toilettes d'un bar. Je suis depuis suspendu de mes fonctions. Pour mes supérieurs je n'avais rien à faire, officiellement, en Espagne. Bref, c'est presque un détail.

Alicia l'interrompit pour lui présenter ses sincères condoléances pour la perte de sa collègue, ce devait être affreux.

— Merci. Le point de départ de toute cette affaire, c'est un

homicide, un forain retrouvé mort au sein d'un cirque à Bordeaux. On a retrouvé une empreinte sur la scène de crime, elle était liée à ce meurtre de 1979.

— Jusque-là je te suis, mais qu'est-ce-que je viens faire là-dedans ? Je n'étais même pas née en 79.

— Olagarro et ta présence à Getaria, répondit Pascal plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu.

Alicia sourit et porta son verre à sa bouche. Elle réfléchit, passa les mains derrière son cou et lui tendit une médaille ronde qui semblait être en or.

— Voilà olagarro, répondit-elle en lui tendant.

— Une médaille ! C'est tout.

— C'est un peu plus que ça. Alicia inspira et se lança. Je n'ai jamais connu mes grands-parents maternels, j'ai hérité de ce bijou de ma mère. Elle n'a jamais été très expansive à propos de ses propres parents, elle a toujours refusé d'en parler. Ils sont décédés très jeunes je crois et cette médaille, elle ne la quittait jamais, jusqu'au jour où elle me l'a donnée. Le seul lien avec son passé, c'est ce qu'elle m'a toujours dit. Je m'en suis servie pour peindre une de mes premières toiles, elle est exposée à la galerie, on pourra aller la voir si tu veux. Un magazine l'a même prise en photo. Un livreur a semblé reconnaître le symbole que j'avais dessiné, c'était la première fois que cela se produisait. Cette toile était accrochée au mur derrière toi, elle n'aurait jamais dû se retrouver exposée. J'ai tentée d'interroger le livreur, il m'a répondu ce mot. J'ai choisi de donner ce nom à cette toile. Une fois rentrée ici, j'ai effectué quelques recherches sur Internet, pour me rendre compte que ça signifiait *poulpe* en basque. Et, sans réfléchir, je me suis rendu au Pays basque. J'ai questionné un tas de personne au sujet de ma médaille. Un vieux pêcheur m'a indiqué qu'il s'agissait du symbole et du nom d'un bateau à Getaria. Là aussi, j'y suis allée et je n'ai rien trouvé d'autre. Je crois que je courais après des fantômes, j'en étais là quand je t'ai croisé devant la vieille ville. Ensuite je suis rentrée à Paris. Je t'ai tout raconté. Et toi où as-tu entendu parler de ce mot ?

— L'homicide à Bordeaux, il était signé. Ce ne sont pas des fantômes qui t'ont tiré dessus aujourd'hui...

— Ils ont tiré sur toi également, comment peux-tu savoir qu'ils en avaient après moi ? Tu veux me faire peur.

— Je suis désolé, ce que je veux dire c'est que personne ne savait, même moi, que je me retrouverais ici aujourd'hui. Il ne faut pas être un expert pour en déduire que c'est toi qui était visée. C'est inquiétant mais je crains que ce soit l'exact reflet de la réalité.

— Vu sous cet angle... Pourquoi on m'aurait tiré dessus ? Je passe mes journées enfermée dans mon atelier. Je n'ai aucun ennemi. Ce

serait une réaction un peu excessive de la part de quelqu'un qui n'aimerait pas mes tableaux !

— Tes parents habitent où ? C'est bien ta mère qui t'a légué cette médaille, elle sait peut-être quelque chose.

— Ils habitent en banlieue, pas très loin. Je l'ai eue au téléphone tout à l'heure : elle frôlait la crise de nerf. Il paraît que la fusillade passe en boucle à la télé, avec nos portraits. Je lui ai dit que j'étais sous bonne garde. Je dois y aller déjeuner demain, tu pourrais venir avec moi. Je doute qu'on en tire grand-chose, tu verras par toi-même.

Ils furent interrompus par la sonnerie de l'interphone, il était presque onze heures. Alicia allait se lever mais Pascal l'en empêcha.

— Tu reçois souvent de la visite à cette heure ?

— Non, jamais...

— J'imagine que tu ne possèdes aucune arme ?

— Mes pinceaux ou un couteau de cuisine.

On tambourinait maintenant à la porte. Pascal reconnut la voix d'Axelle Béranger. Que venait-elle faire chez Alicia à cette heure-là ? La porte ouverte, elle entra comme une furie dans l'atelier et ils se retrouvèrent tous les trois installés dans le salon d'Alicia.

— Sacré appart, siffla Axelle. Ça change de mes vingt-sept mètres carrés. Bien, vous êtes là tous les deux, je m'en doutais. Elle soupira bruyamment. Putain quelle soirée ! Je prendrai bien un verre de vin.

— Avec plaisir.

Alicia se leva et alla chercher un troisième verre.

— Qu'est-ce que tu fais là en pleine nuit Axelle ? demanda Pascal. Tu n'es pas venue pour boire un verre...

— Naša Stvar, la mafia serbe, c'est eux qui vous ont tiré dessus, répondit Axelle.

Alicia et Pascal la fixèrent avec intensité, comme si elle était folle.

— Vous les avez déjà retrouvés, s'enquit Nekka surprit.

— Exécutés, les quatre, une balle dans la nuque, ils nous attendaient avec leur UZI posé sur les genoux. Tout correspond, l'arme, la voiture, les traces de poudre sous les ongles. Aucun doute possible. Mais attends ce n'est pas tout. Elle marqua une pause le temps d'ingurgiter une grande lampée. Dans le même temps, un bar et une boîte de nuit connus pour appartenir à Naša Stvar ont été attaqués par un commando lourdement armé d'après les témoins. Un véritable bain de sang : vingt-sept cadavres. Ce qui, bilan provisoire, nous amène à trente et un macchabés à la morgue pour cette seule soirée. Tous des membres présumés de la mafia serbe. Dans quoi vous êtes allés vous fourrer tous les deux ?

Pascal digérait les informations qu'elle venait de leur livrer. Alicia avait l'air désorientée, complètement perdue. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour savoir ce qui se passait dans sa tête. Se

faire tirer dessus était traumatisant en soi, par la mafia de surcroît, rajouté à ça trente et un mort. Pascal se rapprocha d'elle et lui attrapa la main : elle tremblait. Axelle continuait sur sa lancée.

— Je suis obligé de vous poser la question, je suis navrée : vous avez passé la soirée ici ? Ça a déjà été confirmé par les deux plantons dehors, mais je dois demander.

Pascal se rendit compte de la panade dans laquelle Alicia et lui se retrouvait : ils étaient directement impliqués dans une affaire concernant la pègre, son expérience de la façon de penser au 36 les mettaient au cœur de la tourmente. Tout faisait état d'un règlement de compte. Les propos de l'ancien douanier au Pays basque s'imposèrent à lui : Olagarro, une organisation puissante aux méthodes réputées violentes. Pour le coup il ne s'était pas trompé. Pauvre Alicia, elle ne devait pas avoir la moindre idée de ce dans quoi elle était impliquée, bien malgré elle au demeurant.

— Qu'est-ce que tu attends de nous Axelle ? On n'est pas plus avancé que cet après-midi.

Pascal ne pouvait pas être plus sincère, sa conversation avec Alicia n'avait débouché sur rien de concret. Alicia pleurait maintenant, il resserra la pression exercée sur sa main.

— On m'a demandé de venir vous trouver immédiatement, ce n'est pas à toi que je vais jouer la musique. Si je ne vous avais pas trouvé... Un mandat d'arrêt est déjà rédigé. Tu comprends Pascal... Merde, dis-moi quelque chose.

— Vingt-quatre heures, s'il te plaît. Après on viendra avec toi, je te le promets, tu es au courant de tout. Une journée Axelle... Je t'en prie.

L'horloge murale indiquait deux heures du matin. Alicia avait posé sa médaille sur la table basse. Elle s'était ressaisie et, pour la cinquième fois depuis le départ d'Axelle, ils essayaient de croiser leurs informations : il y avait forcément quelque chose qui leur échappait. Pascal s'était engagé à se tenir à la disposition d'Axelle dans vingt-quatre heures. Il doutait qu'ils arrivent à fermer l'œil cette nuit. Leurs sources d'informations les plus prometteuses résidaient dans le déjeuner avec les parents d'Alicia. Pourtant, s'il en croyait cette dernière, ils n'en apprendraient pas davantage. Son expérience du terrain l'obligeait à penser qu'il y avait quelque chose de terrible à découvrir. La mafia serbe devait avoir une bonne raison de vouloir s'en prendre à Alicia. Force était de reconnaître, qu'ils nageaient en plein brouillard. Les événements de la soirée, décrits par Axelle, laissait penser à un règlement de compte : c'était ce que semblait penser la police judiciaire parisienne. Il préférait l'hypothèse selon laquelle il ne s'agissait que d'une simple coïncidence, sans toutefois réussir à s'en persuader. Les deux incidents étaient trop rapprochés, ça soulevait trop de questions. Il devait envisager que ce soit lui la cible. Mais, encore une fois, il avait agi de manière tellement impulsive pour se rendre à l'atelier d'Alicia, le timing ne collait pas. Ils se retrouvaient pourtant au centre de la tornade et ils avaient en face d'eux des personnes dangereuses, avec des ressources nettement supérieures aux leurs. Une phrase s'imposa à lui, elle était devenue une sorte de devise au fil de ses années passées dans la police : « Revenir aux basiques ». Et dans tout cet imbroglio, la source c'était le cirque.

Ses deux anciens collègues lui avaient indiqué que la famille Stavizzi était installée du côté de Massy. Traverser Paris dans le sens de la longueur ne posait pas de problème majeur à cette heure. Réveiller Madame Stavizzi ne le souciait pas, surtout qu'il était un citoyen lambda. La question aurait été plus délicate s'il avait encore été en fonction. Il lui restait un dernier problème à régler : outre le fait qu'il n'avait aucun moyen de locomotion, il ne se voyait pas laisser Alicia toute seule.

— Une balade à Massy ça te tente ? Il sourit devant l'expression dubitative d'Alicia.

— Là, maintenant ? Qu'est-ce que tu veux aller faire à Massy au milieu de la nuit ? On a dit à Axelle qu'on restait ici ce soir. Tu te

souviens : on doit l'appeler après le déjeuner avec mes parents... Elle sondait son regard, il ne put s'empêcher de penser à quel point cette fille était belle. Il devait la mettre en garde.

— Je pense qu'on devrait aller rendre visite à la veuve Stavizzi, la femme du bonhomme qu'on a retrouvé accroché à la cage de ses tigres. Elle doit savoir quelque chose. Option numéro deux : on réveille tes parents en pleine nuit et on leur tire les vers du nez... Mais on n'a pas beaucoup de temps devant nous, l'heure tourne, il faut qu'on comprenne. Tu n'es pas obligée de venir avec moi, mais je doute que tu préfères rester seule.

— Oui. Alors direction Massy. Il y a une sortie par derrière.

Ils se retrouvèrent au début de la rue qui menait à l'atelier d'Alicia, épiant les deux policiers en faction devant sa porte. Ils éprouvaient tous les deux le sentiment de se retrouver en enfance, conscient qu'ils faisaient une bêtise et grisés par l'idée de faire le mur. C'est donc d'humeur joyeuse qu'ils se rendirent à la station de taxi la plus proche.

Le cirque était installé à la sortie de la ville sur un grand terrain vague. Il y avait beaucoup plus de caravanes que sur le place des quinconces à Bordeaux. Ils entreprirent d'en faire le tour pour repérer où était installée la ménagerie. La température était encore clémente, ils ressemblaient à deux amoureux couche-tard en train de rentrer chez eux. L'endroit était calme à l'exception de rares caravanes faiblement éclairées. Ils entrevirent les premières cages dédiées au transport des animaux vers le fond du terrain vague, un peu à l'écart du chapiteau. Une certaine agitation semblait régner dans cette zone. Sans prévenir, dans un geste désordonné, Alicia s'immobilisa, se coiffa de la capuche de sa doudoune et plaqua Pascal contre le mur et l'embrassa.

— Excuse-moi, fit-elle en posant sa tête sur son épaule. J'ai vu ça dans un film.

— Tu n'as pas à t'excuser, c'était très agréable.

Pascal lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa de nouveau. Alicia l'interrompit, gentiment mais avec un certain empressement.

— J'en ai très envie... Mais je te parlais d'un film. Tu vois le 4x4 gris là-bas derrière moi et le type avec un blouson en cuir ? Eh bien, c'est le fameux livreur, celui qui est venu chercher tous ces tableaux à la galerie. Celui qui m'a parlé d'Olagarro et qui semblait avoir reconnu ma médaille. C'est lui j'en suis certaine. Bon maintenant, tu m'embrasses, s'il te plaît ! Et tu t'arrêtes quand tu sais quoi faire, il ne faut pas qu'il me reconnaisse !

Pascal s'exécuta tout en observant la scène qui se jouait sous ses yeux. Il avait du mal à se concentrer. Alicia tout à sa tâche ne jouait plus un rôle au cinéma. Il devait bien reconnaître que la tentation d'abandonner ses investigations et de l'amener loin d'ici pour profiter

de ce moment avec elle lui traversa l'esprit. Il trouva néanmoins un sursaut de lucidité et parvint à se saisir de son smartphone pour enclencher le mode caméra. L'homme qu'elle avait reconnu était accompagné de deux acolytes : ce n'étaient certainement pas des livreurs, comme en témoignaient les armes automatiques en bandoulière. Ils s'affairaient à charger le coffre de leur grosse voiture. Ils effectuaient des allers-retours entre la cage des éléphants et leur véhicule. Un bonhomme, qui semblait tout droit sorti de son lit, avait parqué les deux pachydermes dans un enclos attenant à la remorque et attendait qu'ils aient finis. De là où ils étaient positionnés, il n'arrivait pas à distinguer ce qu'ils chargeaient, au milieu de la nuit, depuis la cage. Même si il en avait une idée, il devait s'en assurer. Il interrompt Alicia, non sans regret et lui désigna l'enseigne d'un café, encore ouvert à cette heure, à une centaine de mètres.

— Tu veux bien aller m'attendre là-bas. Tu téléphones à Axelle et tu lui dis de se ramener ici en vitesse avec du renfort.

Alicia l'embrassa une dernière fois et se dirigea vers le troquet sans se retourner avant un bon moment. Juste le temps d'apercevoir Pascal se glisser sous une caravane à moins de quinze mètres du Range Rover. Elle se sentait euphorique et inquiète pour Pascal. Elle lui faisait confiance. Il l'avait averti et lui avait raconté son histoire de malédiction qui s'abattait sur les femmes auxquelles il tenait. Elle se refusait à y croire. Elle entra dans le bar, les quelques regards présents se braquèrent sur elle. Elle commanda un café et composa le numéro d'Axelle.

Pascal rampait sous la caravane pour s'approcher au plus près de la scène. Ses genoux râpaient le bitume. Il pensa d'abord qu'il était parti sans prendre une seule fringue de rechange. Tant pis, il continuait à avancer, déterminé, seulement armé de son téléphone portable. Encore un mètre et il pourrait distinguer leur plaque d'immatriculation.

Sa première impression fut confirmée par ce qu'il avait sous les yeux. Les paquets de cocaïne s'entassaient dans le coffre. Il devait y avoir au moins trois cent kilos, c'était donc ça le lien avec le cirque. Les cages des animaux servaient de cachette pour transporter la marchandise. Pascal recula d'un mètre, surtout ne pas se faire prendre. Il y avait quinze minutes qu'Alicia devait avoir appelé Axelle. Il avait envie d'agir, tout de suite, mais sans arme il ne ferait pas le poids face à trois pistolets automatiques. Il reprit sa petite vidéo, ce serait toujours ça de gagné. Ils avaient fini et fermaient le coffre. C'était loupé, quelle poisse ! Il se retrouvait coincé sous une caravane. Il fallait qu'il interroge ces individus, qu'il obtienne des réponses. Le meurtre bordelais était donc lié au trafic de drogue. Madame Stavizzi s'était bien foutue de leur gueule dans son rôle de femme éplorée. Le

lien avec Alicia devenait de plus en plus obscur. Il entendit l'un des hommes dire à l'autre qu'ils étaient partis pour retraverser Paris, ils avaient deux heures devant eux. Il s'agissait donc d'une livraison et elle aurait lieu à six heures. Les événements dramatiques de la nuit avaient eu lieu au nord de la capitale, ils devaient s'agir de membres du commando qui s'était attaqué à la mafia serbe. Sans tirer de conclusions trop hâtives, son instinct lui dictait qu'il était sur la bonne voie. Il ne put que regarder, impuissant, le 4x4 rempli de drogue quitter les lieux tranquillement pour rejoindre la rue derrière lui. Pascal s'allongea sur le dos, toujours sous la caravane, il devait faire le point. Réfléchir comme s'il n'était pas suspendu. Qu'est-ce qu'il penserait naturellement d'Alicia, enfin comme un flic ? Elle était mêlée à tout ça, il en était convaincu, mais de quelle manière ? Elle paraissait si sincère. Son atelier et son appartement ne reflétaient pas une vie de bohème, c'était un mauvais point pour elle. Est-ce qu'elle connaissait ces hommes ou encore, cette organisation ne semblait plus être un mythe, elle était bien réelle. Ses réactions aujourd'hui, presque candides, ne coïncidaient pas, il y avait autre chose. Ils avaient la police sur le dos, plus encore maintenant qu'ils se trouvaient témoins d'un trafic de drogue et au cœur de l'action.

Il remontait la rue qui lui permettrait de rejoindre Alicia, normalement en sécurité, dans le café où elle devait l'attendre. Les questions fusaient toujours dans son esprit. Il devait la protéger, savoir pourquoi elle était liée à tout ça. Il distingua la voiture banalisée, celle d'Axelle, garée devant l'entrée du rade. Il poussa la porte vitrée de l'établissement, constata que la décoration n'était pas de première fraîcheur, un peu à l'image de sa clientèle habituelle. Les deux femmes étaient en pleine conversation, Axelle était accompagnée de deux inspecteurs qu'il ne connaissait pas. Il aperçut son reflet dans le grand miroir qui était installé derrière le comptoir : sa petite opération commando sous la caravane avait laissé des traces, il aurait pu tout aussi bien passer pour un ouvrier finissant une nuit à manutentionner des sacs de plâtre. Il remarqua au premier coup d'œil qu'Axelle avait sa tête des bons jours. Il avait travaillé avec elle assez longtemps pour deviner qu'elle était furieuse. Le regard d'Alicia s'illumina lorsqu'elle s'aperçut de sa présence. Elle lui sauta au coup et l'embrassa tendrement. Pascal aurait préféré éviter cette effusion de sentiments, mais c'était sans doute comme ça que se comportaient les gens normaux. Il salua les deux hommes de la tête et s'adressa à Axelle :

— Pas la peine de gueuler tout de suite, j'avais une intuition à vérifier et je n'ai pas voulu laisser Alicia toute seule. C'est d'ailleurs grâce à elle que vous allez pouvoir avancer dans votre enquête et c'est du lourd.

Pascal leur montra la vidéo qu'il venait de réaliser. Il éprouva une certaine fierté devant l'effet qu'elle suscita sur son ancienne collègue, manifestement la plus gradée du groupe.

— Ils effectuent la livraison à six heures ce matin quelque part au nord de Paris, c'est tout ce que j'ai réussi à entendre...

— Donc un des trois hommes sur la vidéo est celui qui est venu réceptionner les tableaux d'Alicia à la galerie, c'est bien ça ? C'est une drôle de coïncidence quand même. Tu l'avais déjà vu Alicia, tu sais qui c'est ?

— Non, non, je ne sais pas et je ne l'avais jamais vu avant ce jour-là. C'est Chantal qui s'occupe de toute la logistique et des clients.

Alicia relata l'épisode de la médaille, pour conclure que c'est comme ça qu'elle avait croisé Pascal en Espagne. Axelle soupira bruyamment et reprit la parole, comme si elle réfléchissait à voix

haute :

— Une chose est sûre, vous êtes tous les deux dans un joli caca... Il est bientôt cinq heures du matin, impossible d'organiser une opération pour prendre la livraison en flagrant délit, en une heure, avec une zone géographique aussi vaste. On verra ce qu'on peut tirer de la vidéo et de la plaque minéralogique. Une petite visite à la propriétaire de la galerie s'impose, on va attendre les heures ouvrables. Pour le cirque et le transport de la came dans les cages des animaux, on a un coup à jouer. Sur la vidéo on les voit remettre deux ou trois paquets dans le faux plancher. Je dois pouvoir obtenir un mandat et on perquisitionne à six heures tapantes. Je vais avertir les stup's, on va passer toutes les cages au peigne fin. La question qui se pose est... qu'est-ce que je fais de vous deux...

Elle s'adressa aux deux hommes qui étaient arrivés avec elle pour leur demander d'aller traîner discrètement vers les cages et d'interdire à toute caravane de quitter les lieux. Elle reprit, pensive, son regard passant de Pascal à Alicia :

— Pascal, qu'est-ce que tu ferais à ma place ? Tu sais que je tiens en haute estime et tout ce qui t'es arrivé à l'époque nous sommes nombreux à le regretter. Mais la seule chose que je devrais faire, ce serait de vous garder bien au chaud jusqu'à ce qu'on y voit plus clair... quelque part où vous auriez du mal à faire le mur. En même temps, votre petite escapade nocturne nous fournit assez d'éléments pour démarrer de vraies investigations. Putain... Ce que tu peux me faire chier !

Pascal regarda Alicia et prit le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire. La perspective de finir dans une cellule de garde à vue ne le réjouissait pas franchement. Il devait bien reconnaître que c'est exactement ce qu'il aurait fait à sa place.

— Tu vas avoir un paquet de coup de fil à passer en moins d'une heure, tu as du pain sur la planche et tu peux réussir un beau coup. On dépose Alicia à son appartement, elle rentre comme on est sortis, ni vu ni connu. Tu m'arrêtes dans une boutique de fringues, n'importe laquelle pourvu que je n'ai plus l'air d'un clochard. Je reste avec toi, tu me laisses juste m'entretenir avec la veuve Stavizzi quelques minutes, ensuite tu me déposes chez les parents d'Alicia à midi. On court après les mêmes méchants Axelle, je dois bien ça à Élodie. Est-ce que ça pourrait te convenir ?

— Tu penses vraiment que j'ai le choix ? Allez tout le monde en voiture, ça urge...

Axelle avait attendu d'être assez éloignée du cirque pour mettre en service son gyrophare. Ils atteignirent l'appartement d'Alicia en un temps record. La tête des deux hommes en faction devant la porte de l'atelier leur fit presque oublier les problèmes qui les concernaient.

Axelle leur balança un « Même pas sûre que vous soyez prêts pour la circulation les mecs... Chapeau » et redémarra aussi sec.

Pascal avait recommandé à Alicia d'essayer de se reposer un peu. La vérité était qu'il était mort d'inquiétude à l'idée de la laisser toute seule et il était bien obligé de s'avouer qu'il n'en avait pas du tout envie non plus. Axelle était efficace et obtint son mandat. Elle avait l'accord de son patron pour diriger la perquisition, et avait obtenu le soutien des stupés. Elle prit la peine d'informer son supérieur du rôle de Nekka dans ce futur coup de filet. Elle réveilla une de ses connaissances pour lui faire ouvrir son magasin de fringues dans le quart d'heure. Tout le monde était arrivé lorsqu'ils arrivèrent toute sirène hurlante à Massy, la presse également. Le téléphone de Pascal sonna à son tour, son patron l'appelait depuis son portable :

— Nekka ! hurla-t-il dans le combiné. Vous m'expliquerez pourquoi le procureur m'appelle à cinq heures et demie pour me demander ce qui a bien pu me passer par la tête pour vous suspendre ! Sans déconner... Vous m'emmerdez ! Vous savez... Et les mots me manquent. Qu'est-ce que vous foutez à Paris nom de Dieu !

— Comme vous le dites Monsieur... Je suis suspendu.

— Alors vous êtes réintégré à effet immédiat. Je prends mes dispositions pour qu'on vous donne une plaque et une arme de service. Et tenez-moi au courant, putain !

Il raccrocha. Son supérieur avait hurlé tellement fort qu'aucune miette de la conversation n'avait échappée à Axelle qui esquissa un sourire :

— Dans la boîte à gant. Sers-toi.

Pascal ouvrit l'habitable devant lui et fut surpris de constater qu'elle transportait avec elle une véritable armurerie. Il opta pour un Beretta 9 mm, pratique et léger. Selon toute vraisemblance, il ne devrait pas en avoir besoin. Il commençait presque à regretter de ne pas être à la poursuite du 4x4 en charge de la livraison, eux avaient les réponses à ses questions et notamment pourquoi Alicia était impliquée dans tout ça.

— Merci Axelle.

— Comme au bon vieux temps commissaire. Au fait, elle est canon ta nana ! Tu mérites d'être heureux. Allez en piste !

Elle esquissa un clin d'œil et sortit de la voiture.

Elle disposait d'une cinquantaine d'hommes, sans compter la brigade cynophile et ses collègues. Une partie des renforts encercla les quelques deux cents caravanes qui entouraient le chapiteau avec pour consigne d'empêcher à quiconque de quitter le terrain vague. Le reste des troupes se dirigea vers l'espace réservé à la ménagerie. Le remue-ménage eu pour effet immédiat de réveiller quelques forains qui s'empressèrent d'indiquer les caravanes des différents responsables des

animaux. Pascal reconnu le dompteur d'éléphants et suggéra à Axelle de commencer par cette cage. Il savait que mettre la main sur de la cocaïne au début de la perquisition motiverait les troupes et rassurerait leur supérieur, tout en donnant un os à ronger à la presse, même s'il n'y avait que quelques kilos.

Le responsable des deux proboscidiens s'exécuta à regret, les yeux rougis par le manque de sommeil et sachant pertinemment ce qui allait suivre. Il fit sortir ses bêtes de manière à ce qu'elles se rendent dans l'enclos où elles se trouvaient à peine deux heures plus tôt. Axelle proposa à Pascal de monter le premier dans la cage.

Nekka s'exécuta, sonda la plancher, puis souleva sans difficulté le faux plancher. Il invita Axelle à grimper pour le rejoindre et ils exhibèrent ensemble les deux premiers kilos de cocaïne non sans une certaine fierté.

La matinée défilait au rythme des fourgons transportant les différents protagonistes en garde à vue. Ça promettait un sacré paquet d'interrogatoires.

Il éprouva la sensation désagréable de se réveiller la tête dans un étau. Les membres lourds, des douleurs dans le dos. Marc Girard essayait de comprendre pourquoi il se trouvait dans cet état d'épuisement. Il éprouvait une autre impression déplaisante, sans toutefois arriver à l'expliquer. Leur soirée avait ressemblé à celle dont ils avaient l'habitude, un petit peu de télévision, un bon livre. Voilà tout ce dont il se rappelait. Il allongea le bras et sentit le contact réconfortant de sa femme à ses côtés. Sa sensation d'apaisement fut de courte durée :

— Ah ! Quand même, tu te réveilles...

Les mots de Marie firent écho dans sa tête. Il n'avait aucun souvenir d'avoir consommé de l'alcool la veille. C'était pourtant l'état dans lequel il se sentit quand il ouvrit les yeux, la scrutant d'un œil interrogateur.

— Regardes autour de toi, il se passe quelque chose de grave, j'attends que tu daignes émerger depuis près de deux heures et crois-moi, c'est long... Ce n'est pas faute de t'avoir secoué. Au fait, ça va ?

La luminosité perçait au travers des persiennes. Il pensa d'abord qu'une belle journée s'annonçait, puis alerté par les propos inhabituels de sa femme, il se rappela qu'ils n'avaient pas de fenêtre en face de leur lit.

— Où sommes-nous ?

— À Getaria je crains. Tu n'entends pas les vagues qui viennent se briser contre les rochers ? Je peux même sentir l'odeur de l'océan. Par contre, je ne sais pas pourquoi et comment nous sommes arrivés jusque-ici. Tu te souviens de quelque chose ?

— Rien après que l'on soit allé se coucher, dans notre lit, hier soir. Tu es sûre de toi ? Comment diable on peut se coucher en banlieue parisienne et se réveiller à Getaria, dis-moi...

Toujours enveloppé de cette étrange torpeur, il se leva d'un bond, manqua de chanceler et entreprit d'ouvrir les volets. Il se serait volontiers pincé pour sortir de ce rêve éveillé. Il découvrit l'époustouflant panorama qui s'offrait à lui. L'air frais s'engouffra dans la chambre au moment où il rabattait le deux battants de bois. L'océan se jetait là, à ses pieds. Il n'en revenait pas et pensa n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Il resta planté devant la fenêtre, hébété devant un tel paysage. Il reprit ses esprits lorsque Marie brisa le silence.

— Tu vois, j'avais raison. Je te l'ai dit, nous sommes à Getaria.

Il fit demi-tour et observa la chambre dans laquelle ils venaient de se réveiller.

Elle était immense, meublée de façon moderne, la grand lit au milieu de la pièce, des tables de nuits modernes en bois sombre, un petit salon composé d'un canapé et de deux fauteuils de couleur crème dans l'angle à gauche du lit et ce qu'il distinguait comme une salle de bain jouxtant la chambre à droite. Un vrai palace. Il reconnut deux des tableaux d'Alicia suspendus au mur. Un sac de voyage contenant quelques-unes de leurs affaires était posé sur le canapé. Il essaya de faire abstraction de ce qu'il voyait et posa à sa femme la seule question qui lui venait à l'esprit :

— Comment est-ce qu'on s'est retrouvé ici ? Je ne me souviens de rien. Comme si j'avais forcé sur la boisson, un véritable trou noir.

— Je me suis réveillée dans le même état que toi. Ça va mieux maintenant. Habille-toi il faut sortir de cette chambre pour essayer de comprendre ce qui va nous arriver. Je suis terrorisée.

Les Girard s'aventurèrent dans le couloir. La maison dans laquelle ils se trouvaient était magnifique. Ils descendirent un grand escalier en fer forgé pour se retrouver dans une pièce aux dimensions exceptionnelles. Une grande baie vitrée faisait office de mur et donnait sur une terrasse et l'océan : c'était à couper le souffle. La pièce devait faire une cinquantaine de mètres de long. Un homme d'une quarantaine d'années et une femme vêtue à l'image d'une serveuse dans un hôtel se levèrent du salon dans lequel ils étaient installés à leur arrivée au bas de l'escalier. La femme ne prononça pas un mot et ce fut l'homme qui les accueillit :

— Madame et Monsieur Girard, c'est un plaisir de vous accueillir. Votre petit déjeuner est servi sur la table, là-bas. Je m'appelle Iñaki, je serai avec vous toute la journée. Nous disposons d'un véhicule et je suis autorisé à vous conduire où bon vous semblera. Je vous demanderai juste d'éviter tout appel téléphonique ou d'entrer en contact avec quelqu'un, ce pour votre sécurité. Monsieur Molano nous rejoindra pour dîner et il m'a chargé de prendre soin de vous, et de veiller à ce que vous ne manquiez de rien. La chambre est-elle à votre convenance ?

Marc éprouva de la peine pour ce jeune homme, qu'il trouvait charmant et bien élevé, lorsque sa femme répondit sur un ton défensif, voir agressif :

— Nous aurions préféré nous réveiller dans notre lit. Comment sommes-nous arrivés à Getaria ?

— Nous sommes passés vous chercher à votre domicile cette nuit. Nous avons jugé utile de vous endormir pour éviter tout problème, tout ça dans votre intérêt et, je vous le répète, pour votre sécurité.

— Vous nous avez enlevé !

Marc prit la main de sa femme et l'encouragea à se calmer, il n'appréciait pas non plus la démarche, mais Iñaki avait l'air sincère et rempli de bonnes intentions à leur égard. Il prit la parole :

— Merci Iñaki, la chambre est très confortable, j'ai un peu mal à la tête, c'est tout. Vous nous confirmez que nous sommes à Getaria ? Auriez-vous la gentillesse de nous dire ce que vous attendez de nous ?

Iñaki esquissa son premier sourire, il s'était attendu à cette réaction :

— Il y a tout ce qu'il faut sur la table pour faire passer votre migraine. Vous êtes bien à Getaria. Vous êtes les « invités » de Monsieur Molano jusqu'à ce que la situation se calme à Paris. Vous ne risquez rien avec nous. Le problème devrait être vite réglé, considérez-vous en vacances. J'imagine que vous devez vous poser bien d'autres questions. Je ne puis malheureusement vous répondre, j'ai des consignes. Monsieur Molano vous racontera tout ce que vous voulez savoir ce soir, j'en suis sûr.

Ils s'installèrent à la table. De mémoire, Marc n'avait jamais pris un petit déjeuner aussi pantagruélique. Tout était délicieux. Il s'adressa discrètement à sa femme :

— Ce Molano, c'est...

— Et qui tu voudrais que ce soit d'autre !!

— Essaie de te détendre et de profiter de la journée, on n'a pas l'air en danger.

— Alicia devait venir déjeuner ce midi. Elle s'est fait tirer dessus hier et tu veux que je me détende ? On est prisonniers Marc, dans une prison dorée, mais retenus contre notre gré. En plus cette ville ne me rappelle que de mauvais souvenirs...

Marie se demandait comment il pouvait réagir avec autant de bonhomie et de bonne humeur. Elle ne devait pas s'en prendre à lui, il n'y était pour rien. Comment tout ça avait-il pu arriver ? Elle était inquiète pour sa fille. Dans quoi pouvait-elle être impliquée pour se faire tirer dessus ? Non, c'était sa faute... à ce Molano. Elle en était intimement convaincue depuis le succès d'Alicia, il était mêlé à tout ça. Elle ne se faisait aucune illusion sur qui il était. Elle avait peur, elle se demandait même si elle allait oser sortir de cette maison. Dans le même temps, elle devait s'avouer qu'elle attendait des explications. Et si elle se trompait, cette maison, toute cette débauche de luxe, ça ne lui ressemblait pas. Mais alors, qu'est-ce qu'ils faisaient à Getaria ? Elle devait prévenir Alicia : elle allait se faire un sang d'encre en s'apercevant que ses parents n'étaient pas là. Et surtout, elle devait absolument la tenir à distance. Elle s'était déjà rendue à Getaria la semaine dernière. Elle fouillait dans le moindre recoin de son cerveau quelle erreur elle avait pu commettre. Elle mit un terme à ses

cogitations, le mal était fait et son secret allait exploser au grand jour. Elle l'avait gardé pour elle, pour protéger sa famille, elle ne se reprochait rien. Son mari s'empiffrait toujours. Elle le laissa faire, décidé à lui emboîter le pas et à faire en sorte que cette journée soit inoubliable. Si ce devait être leur dernière, il devait savoir à quel point elle l'aimait et tenait à lui. Ce soir ils dînaient avec le diable.

Miguel pensait que ce lieu de rendez-vous n'était pas de bon augure : un cimetière, ils débloquaient à plein tube ces Serbes ! Le Range Rover franchit les grilles du lieu saint à six heures précises. La brume matinale s'élevait autour des sépultures et conférait au lieu une ambiance surnaturelle et inquiétante. Deux membres de Naša Stvar les attendaient à l'entrée pour les escorter jusqu'au lieu donné. Le cimetière était immense, un peu plus de cent hectares lui avait confié son interlocuteur. Ils se dirigèrent vers le nord-est pour arriver à leur destination finale. Cinq hommes supplémentaires attendaient devant un caveau ouvert. Un cercueil vide reposait sur deux tréteaux. Ils étaient donc sept, et eux trois, avec de bonnes raisons de les abattre sur le champ. Il se gara tranquillement, encouragea ses collègues à sortir de leur voiture avec lui, en laissant leurs armes à l'intérieur de l'habitable.

— Bonjour, nous venons vous livrer les cinq cent kilos de marchandise comme convenu.

Il ouvrit le coffre et invita son interlocuteur à venir vérifier. Ce dernier se saisit d'un sachet de cocaïne, il sortit un couteau de sa poche et entreprit de goûter le produit :

— Excellent ! Le marché est rempli. On décharge et vous pouvez rentrer chez vous, bien évidemment vous n'êtes jamais venu ici...

Les sept hommes se mirent au travail changeant de cercueils au fur et à mesure qu'ils déchargeaient. Miguel fut ravi de constater qu'ils étaient vides. C'était une planque aux portes de la capitale, facilement accessible. Un peu glauque à cette heure-là, mais il devait reconnaître que c'était malin surtout pour les petites livraisons. Il serait définitivement rassuré lorsqu'ils repartiraient d'ici.

Le déchargement prit une petite heure. Le Serbe qui avait testé la drogue revint vers Miguel, le regarda dans les yeux et dit :

— Vous pouvez y aller, nous avons des ordres. Si je suis amené à te recroiser ce sera pour te tuer... Fais-moi confiance.

Il cracha par terre et lui tourna le dos. Les trois basques remontèrent en voiture, soulagés de la mission accomplie. Son patron s'était montré intraitable hier soir, il n'avait fait aucun compromis et leur réaction n'était pas complètement démesurée. Le téléphone retentit dans la voiture, il reconnut tout de suite l'appel entrant, Molano :

— La livraison s'est bien passée ?

— Oui. Les Serbes planquent la came dans un caveau au cimetière. C'est original.

— On a un nouveau problème... Les flics ont fait une descente à Massy ce matin, à la radio ils parlent de huit cents kilos saisis. J'ignore comment ils sont remontés jusque-là. Le nom du commissaire Nekka a été cité.

Manuel avait énoncé ses propos de manière calme et posée. C'était un circuit de livraison qui tombait à l'eau. Il n'y avait plus grand-chose ailleurs, ils attendaient une nouvelle cargaison. Une perte mineure.

— Vous voulez que je m'en occupe ?

— Non. Il a un œil sur Alicia. Par contre il faut suivre le plan comme prévu, on ne peut plus se permettre de faux pas. Tu vas y arriver ?

— Oui.

— Tu vas te débarrasser de cette voiture, on ne doit prendre aucun risque. Je t'envoie par SMS les coordonnées du garage où tu en prendras une autre.

Miguel bifurqua immédiatement à gauche, une zone industrielle était indiquée sur un panneau de signalisation. Il s'arrêta pour mettre de l'essence dans un bidon qu'il acheta sur place. Trouver un terrain vague fut un jeu d'enfant. Ils démontèrent les plaques minéralogiques et enflammèrent le véhicule. Rien de très original dans le 93. La voiture serait déclarée volée aux premières heures de bureau.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans un taxi quelques centaines de mètres plus loin pour aller s'offrir un petit déjeuner bien mérité.

À table la conversation allait bon train, avec cette interrogation récurrente. Qu'est-ce que Molano attendait de cette Alicia ? Entre tous ces tableaux achetés et les repréailles de la veille... La question était dans toutes les bouches. Qui était cette fille ? La même qu'ils devaient conduire à Getaria aujourd'hui ? Elle n'était pas au courant et ils devaient l'amener de gré ou de force, sans ne lui faire aucun mal. Leur patron avait été très clair, un échec ne serait pas toléré et ce commissaire Nekka devait être tenu en dehors de tout ça. Miguel l'avait déjà croisé, le soir où il avait tué sa collègue, une jolie fille, mais un flic. Ils passaient en revue tous les plans d'action qui s'offraient à eux, sans en trouver un de vraiment satisfaisant.

Ils prirent livraison de leur nouvelle voiture à l'ouverture du concessionnaire. Ils pilotaient maintenant une rutilante Audi RS4 noire. Le bolide se gara en face de chez Alicia dans la foulée. Il était à peine dix heures.

Miguel appela à l'atelier, un quinzaine de sonnerie plus tard, une voix endormie répondit. Il demanda à parler au commissaire Nekka.

Elle eut à peine le temps de répondre qu'il était absent qu'il coupa la communication. Les deux policiers en faction devant la porte n'étaient pas prévus au programme, ça compliquait la situation. Ils devaient agir maintenant. Le quartier semblait plutôt tranquille, faire usage de leurs armes pour abattre les deux hommes était la meilleure solution, mais la discrétion ne serait pas de mise, c'était prendre un risque inutile. De plus ils venaient de changer de voiture et devaient encore faire au moins mille kilomètres avec avant ce soir, inutile qu'un voisin ait l'idée de relever leur plaque d'immatriculation. Miguel démarra pour aller se garer dans une rue perpendiculaire, après avoir fait un tour de pâté de maisons, comme s'il était à la recherche d'une place pour stationner. Il s'arrêta de manière à être hors du champ de vision des deux hommes en uniforme campés devant la porte de leur cible. Le plan était simple, ils devaient juste attendre que la rue soit dégagée.

Miguel suivait son acolyte à une dizaine de mètres, sur le trottoir d'en face, scrutant la réaction des deux policiers, son arme dans le dos. Le troisième compère remontait la rue dans l'autre sens. Les deux hommes arrivèrent à leur hauteur à peu près simultanément. Les couteaux tranchèrent les deux gorges à deux secondes d'intervalle, ne laissant aucune chance aux hommes en bleu. Miguel sonnait avec insistance à la porte cochère pendant que les deux autres soutenaient tant bien que mal les cadavres. La porte s'ouvrit sur Alicia qui sortait du lit. Miguel la poussa à l'intérieur sans qu'elle ait eu le temps de prononcer un mot et la menaça de son arme. Les deux autres s'engouffrèrent à sa suite, se débarrassant des deux corps inanimés sur le sol de l'atelier. Alicia poussa un cri et fondit en larmes bredouillant :

— Mais qu'... est... ce... que je vous ai fait ? Vous êtes le livreur de tableaux...

Elle tremblait de tout son corps, manifestement en état de choc, incapable de comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux.

— Écoutez-moi bien. Nous ne vous voulons aucun mal. Pour votre sécurité vous devez venir avec nous, sans poser de questions. D'accord ?

— Oui... Mais pourquoi ?

— Pas de questions. Vous laissez votre téléphone portable ici et venez avec nous. Moins vous faites d'histoire et mieux ça se passera... Le temps presse, il faut faire vite.

Alicia était en panique, tout se bousculait dans son esprit. Elle imagina passer un coup de fil à Pascal, mais impossible avec ces trois hommes chez elle. L'inconnu avait été formel, elle devait laisser son téléphone ici. Elle monta se changer, enfila un jean et le premier pull qui lui passait sous la main. Elle déposa son téléphone sur la table

basse dans le salon et arracha sa médaille pour la poser dessus. Elle espérait que Pascal comprendrait. L'homme qui avait reconnu sa médaille était chez elle et lui intimait l'ordre de le suivre. Où est-ce qu'il voulait l'amener ? Pourquoi est-ce qu'elle n'était pas en sécurité ?

La voiture roulait à vive allure sur l'autoroute maintenant. Elle avait beau poser toutes les questions qu'elle voulait, leurs réponses étaient toutes laconiques et sans intérêt. Le reste du temps ils parlaient dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Elle se rappela le déjeuner chez ses parents, ils allaient se faire un sang d'encre.

Elle se remit à pleurer. Repensant aux deux macchabés étendus dans son atelier, elle frissonna. Elle avait l'impression d'avoir à peine quitté Paris lorsqu'elle aperçut un panneau indiquant la sortie de Tours. Elle arrêta de poser des questions. Pourvu que Pascal comprenne qu'il lui était arrivé quelque chose, où qu'elle soit amenée il viendrait la chercher. Elle s'abandonna dans les bras de Morphée sur ces pensées positives.

La caravane des Stavizzi était une vieille roulotte en bois. Peinte en vert délavé et décorée de fresques illustrant les arts du cirque. Un petit balcon en faisait le tour. Elle donnait l'impression d'être tout droit sortie de la période des *Mystères de l'Ouest*. Pascal frappa à la porte et attendit. Il régnait une agitation sans précédent sur le terrain vague occupé par les forains. Tous les animaux avaient été parqués dans des cages de fortune, des chèvres naines se promenaient paisiblement, ravies de cette situation. Les équipes de police désossaient chaque cage méticuleusement. Le bilan provisoire faisait état de huit cent kilos de cocaïne, une véritable victoire qu'il n'arrivait pas à savourer. Les vrais coupables étaient toujours dans la nature, les gens du cirque ne leur servant que de mules, un moyen d'arrondir leurs fins de mois. L'enquête qui allait suivre allait être longue et fastidieuse, les différents services concernés allaient revendiquer leur légitimité à traiter le dossier. Il était épuisé et n'arrivait pas à oublier la scène qui s'était déroulée sous ses yeux et qu'il avait immortalisée sur son téléphone. Il y avait au moins un des hommes qu'il était sûr d'avoir reconnu. Un de ceux présents dans ce bar, à Getaria, le soir du meurtre d'Élodie Bacquet. Il se revoyait là, sous cette caravane, impuissant et uniquement muni de son portable. Il en éprouvait une véritable rage, et maintenant Alicia ne répondait pas au téléphone. Tel était son état d'esprit lorsque Madame Stavizzi vint lui ouvrir la porte. Il ne s'encombra d'aucunes formules de politesse :

— Vous êtes disposée à me raconter ce qui s'est passé à Bordeaux ? Où vous allez continuer à vous foutre de ma gueule ?

Elle le reconnut immédiatement et l'invita à entrer. L'intérieur de la caravane avait des allures de chalet suisse mais de mauvais goût. Des cadres retraçant d'anciens spectacles de cirque encombraient les murs en bois. Ils prirent place autour d'une table fixée sur un des pans de l'habitation.

— Nous transportons de la drogue dans les cages de nos animaux.

— Ça je le sais déjà ! Ce qui m'intéresse c'est ce qui s'est passé à Bordeaux, comment se déroule votre petit trafic, enfin... Toute l'histoire.

Elle prit le temps de réfléchir, elle semblait chercher par où commencer.

— Tout a débuté il y a longtemps, je ne sais plus exactement, une

dizaine d'années peut-être. L'établissement avec lequel nous tournions en Europe était sur le point de fermer. Vous savez, nous sommes une famille de nomades depuis quatre générations. Le cirque c'est toute notre vie... Des hommes sont venus voir le directeur, ils nous ont proposé leur aide, ils nous donnaient beaucoup d'argent. L'équivalent de deux années de travail. Au début nous devions prendre livraison de la cocaïne en Espagne et nous arrêter trois fois en France et deux fois en Allemagne, dans les villes qu'ils nous indiquaient. Ça variait d'une année sur l'autre. Ensuite ils nous ont donné de nouvelles cages, plus grandes, de nouveaux véhicules pour les tracter. On faisait de plus en plus de route et de moins en moins de spectacles. On pouvait vivre la vie qu'on avait choisie et perpétuer nos traditions familiales, il n'était plus question de tout abandonner. Il y a quelques années Victor, mon mari, qui est mort à Bordeaux a prélevé un kilo pour essayer. Nous n'avions jamais consommé de drogue. Il s'est vite rendu compte que la revente de quelque dix kilos nous rapportait plus que le transport d'une tonne. Il en volait un peu à chaque convoi, puis de plus en plus...

— Continuez. Je vous écoute.

— Ils sont arrivés ce fameux matin, à Bordeaux. Il faisait encore nuit. Victor a tout de suite avoué, ça ne représentait pas grand-chose par rapport à tout ce qu'on acheminait. Ils l'ont d'abord roué de coups, ils étaient quatre. Mon pauvre mari était par terre, recroquevillé sous les coups de pieds. Personne n'a osé intervenir, tout le monde regardait. Ils l'ont suspendu, encore en vie, à la cage de nos tigres, pour faire un exemple, c'est ce qu'ils ont dit. Ils ont pris des photos et attendu que les fauves finissent de dévorer ce qu'ils pouvaient de leur dresseur. On vous a appelé quelques heures après.

Nekka était abasourdi, il en serait presque resté sans voix. Dix ans, ça représentait des tonnes de drogue, les stupés n'avaient pas fini de faire la gueule.

— Bien, et ces « ils », ils ont un nom ?

— On les appelle les espagnols entre nous. Parce que c'est en Espagne que nous prenons livraison des paquets. Jamais au même endroit.

— Vous avez un moyen de les joindre ? Vous devez bien rendre des comptes à quelqu'un ?

— C'est le directeur qui s'occupe de ça, nous on va où il nous dit d'aller. On est payé en liquide pour la plus grosse partie, le reste c'est sous forme de salaires. Il paraît qu'ils sont revenus cette nuit. Ils avaient besoin de cinq cents kilos. C'est la première fois qu'ils viennent comme ça, c'est ce qu'on m'a raconté.

Pascal qui écoutait la veuve Stavizzi raconter gentiment son histoire explosa :

— Non ! Mais putain ! Vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de me dire ! Vous avez idée du nombre de mort causés chaque année par cette saloperie. Merde ! À vous écouter j'ai l'impression qu'on est en train de parler de patates ! C'est à Bordeaux que vous auriez du tout balancer ! Depuis vos « espagnols » sèment des cadavres à la vitesse d'une moissonneuse-batteuse !

Pascal tomba nez à nez avec Axelle alors qu'il claquait la porte de la roulotte en sortant. Il devait sortir, respirer, un putain de trafic de drogue. Autant de vies sacrifiées pour quelques kilos de cocaïne volés. Parce que ça tenait en cette phrase.

— Ça va Pascal ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Oui... oui. Tout va bien, c'est juste que j'en ai marre d'entendre toujours le même refrain : « Vous comprenez on n'arrive pas à s'en sortir. Alors, on transporte de la came ». On devrait les mettre dans la même pièce que le mec qui pointe à l'usine tous les matins et que le proviseur appelle au milieu de la journée parce que son gamin de quatorze ans a fait une overdose dans les chiottes du bahut. Je te jure il faut une patience...

— Tu as des nouvelles d'Alicia ?

— Non, aucune. Elle ne répond pas au téléphone. Elle doit dormir, ce que je devrais faire aussi avant de péter un câble.

— Euh... Il va falloir que tu attendes un peu. Enfin pour dormir.

Le visage d'Axelle s'était crispé.

— Qu'est-ce qui se passe Axelle ? Je ne suis pas d'humeur là...

— Les deux policiers devant chez Alicia. Ils sont injoignables. Viens, on va voir ce qui se passe.

Sortir du périmètre de l'opération en cours s'apparentait à traverser la place d'un village le jour du marché. Des véhicules stationnaient sur la moindre parcelle de bitume dans un désordre général. Axelle usa de son gyrophare et entreprit de traverser Paris pour se rendre jusqu'à l'atelier de Montmartre. La traversée de la capitale s'avérait plus compliquée qu'au milieu de la nuit, la circulation était dense en cette fin de matinée. Ils ne prononcèrent pas un mot jusqu'à ce qu'elle s'arrête en double file devant la porte cochère. Les policiers n'étaient pas là. Ils sonnèrent et s'en attendre plus de dix secondes Nekka enfonça la porte d'un coup d'épaule.

Les épaules de Pascal s'affaissèrent à la vue des deux corps baignant dans une mare de sang à l'entrée de l'atelier. Il était à deux doigts de craquer. Cette foutue malédiction s'abattait encore sur lui. Il monta les escaliers, entreprit de faire le tour de toutes les pièces, fou d'inquiétude. Il fut soulagé de ne pas découvrir le corps inanimé d'Alicia. Dans la chambre le lit était défait, un débardeur jeté dessus en désordre, elle s'était donc habillée. Il découvrit son téléphone et sa médaille sur la table basse du salon. Il essayait de trouver une

signification, de comprendre. Elle n'avait pas pu partir déjeuner chez ses parents avec les deux morts en bas, sans le prévenir, non c'était impossible. Ou alors ils s'étaient fait tuer après qu'elle soit partie, non il n'y avait aucune trace d'effraction sur la porte d'entrée. Il passait toutes les hypothèses en revue, froidement. Elle les avait tué et s'était enfuie. Ce n'était pas crédible, elle aurait pu sortir par la porte de derrière. Il mit un moment à s'apercevoir qu'Axelle l'avait rejoint à l'étage. Il lui fit part de ses réflexions. Elle alla vérifier dans la chambre : il avait raison elle s'était habillée, avec hâte si elle en croyait son instinct féminin.

— Tu la connais bien cette fille Pascal ?

— On ne peut pas vraiment dire ça, non. Mais ce n'est pas une criminelle. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Les deux bleus en bas, celui ou ceux qui les ont égorgés ne sont pas des débutants. Les blessures sont franches et nettes. Il y a eu une volonté de tuer, sans aucune hésitation, c'est du travail de pro et, pour le peu que j'ai pu en voir, elle n'a pas vraiment le profil.

Nekka l'interrompit et finit sa phrase :

— Reste à savoir pourquoi ou comment elle est impliquée là-dedans et si elle est encore en vie.

Axelle s'assit sur le canapé et fouilla dans le portable d'Alicia. Le dernier numéro composé était le sien, quand elle l'avait appelé depuis le café à Massy ce matin. Aucun message. Son dossier d'images ne contenait que des photos de tableaux et son carnet d'adresses n'était pas très fourni. Elle s'attarda sur la médaille.

— C'est la médaille dont vous m'avez parlé hier ? Celle de famille ?

Pascal s'attarda sur le bijou et confirma.

— Elle a été arrachée. Si j'en crois la cassure du fermoir elle a fait ça elle-même.

Il regarda Axelle, les yeux écarquillés. Elle s'en rendit compte et lui sourit :

— Avant d'être un flic je suis une femme tu sais. Et comme toutes les femmes j'aime les bijoux. Je suis catégorique, elle a forcément tiré sur cette chaîne pour l'enlever. Axelle mima le mouvement avec son propre bijou pour appuyer ses propos. Elle l'a laissé bien en évidence, en désordre, sur son téléphone. C'est ce que pense la femme flic mais ce que ça signifie, je n'en ai aucune idée. Ou alors c'est une tueuse professionnelle doublée d'une sacrément bonne comédienne.

— Tu m'impressionnes Axelle ! Il faut que je parte tout de suite pour Getaria. Elle est forcément là-bas. Tu es une femme géniale ! répondit-il en insistant sur l'avant dernier mot.

— Merci. Tu viendras témoigner à mon prochain rencard.

C'était une gageure de vouloir raisonner Pascal. Axelle n'était pas décidée à le laisser aller se jeter dans la gueule du loup. Elle répétait sans cesse les mêmes choses :

— Comment tu vas t'y prendre ? Tu ne parles pas un mot d'Espagnol... Tu veux finir égorgé dans les toilettes d'un bar à tapas ?

— Elle est là-bas j'en suis sûr. Certainement en danger.

— Donc, tu vas te pointer dans le bar où tu penses avoir rencontré ces hommes pour la première fois, un de ceux que tu sembles reconnaître sur ta vidéo amateur. Et ensuite, tu vas leur dire « salut je chercher ma petite copine, je ne suis pas flic aujourd'hui », elle imitait maladroitement Nekka, « Au fait désolé pour votre coke. Vous savez où se trouve Alicia ? Je suis inquiet ». Non, mais t'es un grand malade Pascal, je peux te tirer une balle dans la tête tout de suite, tu gagneras du temps...

— Tu vois une autre solution ? Je ne peux pas rester sans rien faire.

— Oui, faire notre travail d'investigation, remonter des pistes, faire parler nos informateurs. Entre la tuerie d'hier et la saisie de ce matin. Il y a bien un nom qui va sortir. Si on avait voulu la tuer elle serait déjà à la morgue.

Pascal devait se rendre à l'évidence, elle avait raison. Il emprunta le véhicule d'Axelle, trop occupée entre les interrogatoires et la paperasse à remplir. Ils restaient en contact et Pascal promit de ne pas quitter Paris avant ce soir.

Il trouva porte close devant le domicile des parents d'Alicia. Une petite maison de banlieue sans prétention. Peut-être des gens matinaux partis faire quelques courses, leur fille était censée venir déjeuner ce midi. Il fit une petite enquête de voisinage, par acquit de conscience. Rien d'anormal à signaler. Il ne lui restait plus qu'une dernière piste, la galerie de peinture où exposait Alicia. Elle lui avait dit avoir reconnu l'homme, venu récupérer les tableaux vendus, ce matin sur le cirque. C'était sa piste la plus sérieuse. Le site internet de la galerie indiquait qu'elle était ouverte ce matin. Il prit la direction du septième arrondissement. Sur le périphérique il constata à quel point circuler à Paris ne lui manquait pas. Il eut le temps de gamberger. Comment Alicia avait-elle pu lui faire un tel effet ? Dans ces circonstances ? Certes c'était une très belle femme, attirante et

discrète. Le peu d'heures qu'ils avaient partagées ensemble s'étaient révélées magiques. Un bien être, une osmose qui l'avaient bouleversé. Il se rappela ce qu'il avait éprouvé quand elle l'avait embrassé ce matin, sa manière de lui dire qu'elle en avait très envie. La dernière fois qu'il avait ressenti une émotion aussi violente c'était avec Samia, mortellement battue. C'était moins évident avec Élodie, mais elle aussi était morte. Penser qu'il était arrivé quelque chose à Alicia lui était insupportable. Il se demandait même s'il arriverait à y faire face. Il partageait l'avis d'Axelle : si elle devait être morte, ce serait déjà le cas, d'ailleurs il était intimement convaincu qu'il lui avait sauvé la vie l'autre jour. Qu'elle soit mêlée à tout ça ne le rassurait pas davantage. Le massacre au sein de la mafia serbe, le trafic de drogue. Les mots d'Axelle raisonnaient dans sa tête, « Tu la connais bien cette fille ? ». Non, il ne la connaissait pas. Il avait envie d'hurler qu'il ne se trompait pas, qu'il était tombé amoureux, aussi qu'il ne méritait pas ça. Elle avait disparu depuis cinq heures environ, il lui était arrivé quelque chose, c'était sa seule certitude.

Il dut agiter sa carte de police sous le nez des chauffeurs de taxi qui commençaient à râler et à sortir de leur véhicule lorsqu'il se gara sur leur emplacement réservé. Il posa sa carte bien en vue sur le tableau de bord. Il n'avait pas envie de se retrouver avec les pneus crevés. Il n'était pas d'humeur.

La galerie venait d'ouvrir, l'endroit était désert. Une femme d'une quarantaine d'années se présenta comme la propriétaire de la galerie. Elle arborait un tailleur bleu marine et l'accueillit d'un air hautain. Il ne devait pas avoir le profil de l'acheteur d'œuvres d'art, elle le lui fit bien comprendre. Il se présenta rapidement et l'effet commissaire de police la rendit plus disponible à l'écouter.

— Nous enquêtons sur une affaire d'homicide et de trafic de drogue, nous avons des raisons de penser que Madame Girard est impliquée dans ces crimes. Je voudrai que vous me communiquiez la liste de tous les acheteurs ayant récupéré leurs tableaux ces deux dernières semaines.

Nekka avait un peu noirci le tableau, mais il savait que c'était souvent la seule façon d'obtenir ce qu'il voulait. Il vit passer un éclair de panique sur le visage de Chantal Boissonnet mais elle se ressaisit aussitôt.

— Homicide, trafic de drogue. Mais vous n'y pensez pas ! Vous savez, nos clients verraient d'un très mauvais œil d'être interrogés au sujet de tels faits. Enfin Monsieur... Comment déjà ?

— Nekka, commissaire Nekka. J'imagine que vous préférez certainement que j'organise la perquisition de votre galerie, suivi d'un interrogatoire dans nos locaux, Quai des Orfèvres. Une quinzaine d'hommes en uniforme fouillant chaque centimètres carrés ça donne

une très mauvaise image vous savez... Madame... comment déjà ?

Son coup de bluff marchait : elle perdit ses grands airs et se décomposa.

— Donc qu'est-ce que vous voulez, exactement ?

— Je veux savoir qui a acheté les tableaux de Madame Girard ces deux dernières semaines et où ils ont été envoyés.

Elle fit mine de réfléchir, s'excusa un instant pour consulter ses registres et revint cinq bonnes minutes plus tard. Son ton hautain avait disparu, elle lui tendit une carte de visite.

— Toute l'exposition a été achetée par ce Monsieur, un avocat.

Pascal jeta un coup d'œil à la carte de visite, Maître Bourday, place de la Madeleine.

— Il a acheté tous les tableaux ? J'ai bien compris ?

— Oui.

— Vous les avez expédiés où ces tableaux ?

— Je ne sais pas, ils ont venus les chercher. Je n'ai pas posé de questions.

— C'est courant de vendre tous les tableaux au même acheteur ?

— Ah ça non ! En vingt ans de carrière c'est la première fois que je vois ça.

— Et Madame Girard est au courant ?

— Non, non, il a été très clair à ce sujet. Alicia ne devait rien savoir.

— Bien... je vous remercie de votre coopération Madame.

Pascal se retrouva dans la rue, tenant la carte de l'avocat dans la main. Merde, il ne manquait plus que ça. Si jouer le méchant flic avait fonctionné avec la propriétaire de la galerie, ça n'allait pas être la même musique avec un homme de loi. Un seul acheteur pour tous les tableaux ! Il avait pris le temps de jeter un coup d'œil à la grille des prix affichée discrètement sur un des murs blancs. Ça faisait un paquet de pognon. Il devait s'occuper de ce Bourday. Il n'avait pas le temps de monter un dossier pour décrocher un mandat et il doutait d'obtenir quoique ce soit de l'avocat sans une demande officielle. Défoncer la porte de son cabinet était la manière la plus sûre d'être radié de la police. Il opta pour un coup de fil au procureur en charge du dossier sur le gang des barbares à l'époque. Ils avaient travaillé ensemble et le contact avait été bon, c'était la seule chose à faire. Il attendit une bonne dizaine de minutes avant d'être mis en relation. Nekka exposa son problème, insistant sur le fait qu'à ce stade de l'enquête, il s'agissait plus d'un service d'ordre personnel. Le procureur prit ses coordonnées lui promettant de voir ce qu'il pourrait faire. Il rejoignit Axelle chez elle vers midi et lui relata sa matinée. Elle le félicita pour avoir fait les bons choix et lui laissa les clés de son appartement pour qu'il puisse se reposer. Elle lui avait fait une copie du dossier en cours.

Il comportait déjà cent cinquante pages dont les vingt premières eurent raison de lui.

La sonnerie du téléphone le fit sortir d'un mauvais sommeil. Il éprouva cette désagréable sensation de ne plus savoir où il était. Le téléphone indiquait un appel masqué :

— Pascal Nekka ? demanda une voix qu'il n'avait jamais entendu.

— Oui lui-même. Qui est à l'appareil ?

— C'est sans importance. Vous cherchez toujours Alicia ?

— Oui ! Il avait presque crié sa réponse.

— Elle sera demain, à midi, au café de la grande plage à Biarritz. Elle vous attendra.

La communication fut coupée. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire à Biarritz ? Pourquoi est-ce qu'elle ne l'appelait pas ?

La maison était située au fond d'une longue allée plantée de palmiers. De loin elle ressemblait à un grand rectangle blanc sur lequel on était venu greffer des cubes de la même couleur, selon une anarchie contrôlée. Elle était mise en valeur par l'océan à perte de vue en arrière-plan. C'était magnifique. Où pouvait-elle bien être ? Elle avait reconnu la route qu'elle avait empruntée pour se rendre à Getaria, mais elle ne connaissait personne au Pays basque espagnol. Pourquoi est-ce qu'on l'avait amenée ici ? La porte de la maison s'ouvrit au moment où la voiture se garait. Elle resta bouche bée, incapable de prononcer un seul mot. Son père et sa mère se tenaient sur le pas de la porte. L'effet de surprise passé, elle se jeta dans leur bras. Elle qui les avaient imaginés morts d'inquiétude :

— Papa ! Maman ! Qu'est-ce que vous faites là ? Vous savez qu'ils ont tué deux policiers pour m'emmener jusqu'ici... Un coup de fil aurait été plus simple, non ? J'étais terrorisée.

Elle suivit ses parents dans le salon. La pièce était époustouflante. Un mobilier design et ultra-moderne, des tons blancs uniquement rehaussés par ses tableaux accrochés aux murs. Ils s'installèrent dans un canapé confortable face à l'océan. Son père leur servit à boire et ce fut sa mère qui rompit le silence :

— Nous attendons notre hôte, comme toi nous avons été « invités » à notre insu. Je suis également terrifiée.

Son père entreprit de lui raconter la journée qu'ils venaient de passer. Leur déjeuner à Saint-Sébastien, la balade dans la vieille ville, la visite de l'aquarium. À l'écouter ils étaient en vacances. Alicia nota que sa mère ne disait pas un mot, scrutant la porte d'entrée avec méfiance. Son père était toujours en train de détailler leur journée avec pléthore de détails, ce qui était bien le cadet de ses soucis, mais on ne l'arrêtait plus.

Un homme de la génération de ses parents, les cheveux poivre et sel, une silhouette athlétique, bien habillé, fit irruption dans le salon. Il s'adressa à Marie :

— *Maria... Beraz, pozik nago duzun ikusteko !*

— *Ezin dut esan berdina*, répondit-elle sur un ton presque agressif.

L'homme se dirigea ensuite vers son père et lui serra vigoureusement la main.

— Monsieur Girard je présume. Je ne vous remercierai jamais

assez pour ce que vous avez fait. Sachez que c'est un honneur de vous rencontrer.

Il se tourna enfin vers elle. Alicia encaissait les coups l'un après l'autre : sa mère connaissait cet homme, ils parlaient la même langue et ce n'était pas de l'espagnol. Il remerciait son père, qu'il ne connaissait pas...

— Alicia... Alicia ! C'est certainement le plus beau jour de ma vie !

Elle n'eut pas le temps de répondre. Sa mère pleurait et réussit à articuler entre deux sanglots :

— Alicia, ma fille, je te présente ton père. Enfin, ton père biologique.

Elle aurait reçu un coup en plein estomac qu'elle n'aurait pas moins manqué d'air. Elle se retourna vers son père, celui qu'elle avait toujours connu. Il lui sourit avec bienveillance, haussa les épaules et acquiesça. Elle avait passé la journée à se poser des questions, mais là c'en était trop, ils allaient tous devoir s'expliquer. Elle foudroya sa mère du regard, évitant soigneusement de croiser celui de son géniteur. Personne n'était visiblement pressé de commencer. Elle se retourna vers son père et Georges Girard prit la parole :

— Quand j'ai rencontré ta mère en 79, l'année de ta naissance, elle était enceinte. Elle avait seize ans. On avait le droit de se marier à l'âge de quinze ans, je l'ai épousée. Elle était tellement belle ! J'étais un jeune professeur. Elle faisait des ménages dans une petite résidence à Hendaye où j'avais l'habitude de passer mes vacances. Elle va te raconter la suite, enfin ce qui s'est passé avant. Ils savent mieux que nous. Il désignait l'inconnu et sa mère.

— J'habitais ici, à Getaria, Manolo quoiqu'il ne s'appelle plus comme ça aujourd'hui, a été mon premier grand amour d'adolescente. J'avais quinze ans et il en avait dix-sept. Je suis tombé enceinte de toi au début de l'été 79...

Elle s'interrompit le temps de se moucher. Alicia se rapprocha d'elle et la serra dans ses bras. Elle voulait connaître la suite de l'histoire.

— Je me suis réveillée un matin, mon frère aîné s'était fait assassiner, la veille. Tout le monde racontait que c'était Manolo qui l'avait tué. Mais il avait disparu. Mes parents n'ont pas supporté que je sois enceinte, moins encore du meurtrier de mon frère. Ils m'ont chassée de la maison. Je me suis retrouvée à faire des petits boulots à droite à gauche, je faisais des ménages à Hendaye lorsque j'ai rencontré Georges. J'ai appris à l'aimer au moins autant que je te déteste Manolo.

Elle avait prononcé sa dernière phrase en le défiant ouvertement. Alicia n'avait jamais vu sa mère dans un tel état de rage. Elle tremblait de tout son corps.

— Bien. Il s'exprima enfin. Les morceaux s'emboîtent, je vais combler les vides...

Alicia attendait, n'osant pas bouger. Elle regardait l'océan à travers la baie vitrée. Elle pouvait comprendre l'horreur que sa mère avait traversée. Elle ne savait pas quoi faire, hurler, frapper ou embrasser son véritable père. Elle comprenait mieux l'obstination de sa mère à ne jamais parler de son passé. Elle se sentait un peu coupable aussi, son entêtement à vouloir découvrir quelque chose, la médaille. Tout prenait un sens.

— Le frère de Maria était douanier. Je me livrais à de la contrebande, comme tout ceux de mon âge au demeurant. C'était une pratique très populaire. Mais cette fameuse nuit, il voulait me tuer. Il avait compris que sa sœur était enceinte, il ne cautionnait pas. Il m'a traqué une bonne partie de la soirée et m'a attendu sur la montagne. Nous nous sommes battus et je l'ai poignardé. C'était de la légitime défense...

— Alors pourquoi être parti ? Alicia avait presque crié.

— Je viens d'une modeste famille de pêcheurs, c'était son uniforme de douanier contre ma parole... C'est mon père qui a décidé pour moi. J'ignorais que ta mère était enceinte. J'ai embarqué le surlendemain, en pleine mer, sur un cargo qui faisait route vers l'Amérique du Sud.

— D'accord, et tu as attendu trente-cinq ans pour organiser cette petite réunion de famille ? Parce qu'on ne nous a pas demandé notre avis pour se retrouver.

— Je suis désolé. Je n'ai pas eu le choix, il en allait de votre sécurité. Il soupira. Bon, on va prendre les choses dans le désordre. Alicia tu t'es fait tirer dessus hier en sortant de chez toi (c'était une affirmation). Il poursuivit : la mafia serbe avec laquelle je n'entretiens pas d'excellents rapports a dû tomber sur l'article qui t'était consacré dans la presse. C'est Olagarro qu'ils voulaient atteindre, mon organisation.

Alicia marqua un temps d'arrêt. Apprendre que son père n'était pas son géniteur lui avait fait un choc. Mais son père biologique était un criminel.

— Tous ces morts, la cocaïne. C'est toi, enfin ton organisation.

— Oui... dans mon domaine d'activité on ne règle pas nos problèmes avec des lettres recommandées tu sais. Je te ferai remarquer que si *olagarro* ne s'était pas retrouvé en couverture d'un magazine, rien de tout ça ne serait arrivé.

Marie Girard avait repris ses esprits et l'interrompit :

— Tu nous as retrouvés comment ? Tu ne savais même pas que j'étais enceinte.

— Je suis rentré en quatre-vingt-cinq, tu entretenais une correspondance avec Camilia, elle est toujours à Getaria tu sais. Un

jour elle m'a raconté notre histoire. Elle ne sait pas qui je suis, tu devrais aller la voir. Pour Alicia, j'avais des certitudes depuis longtemps. Je n'ai jamais cherché à savoir, vous aviez l'air heureux. Cette année j'ai décidé de prendre ma retraite, vous étiez donc en sécurité, alors j'ai organisé ton agression dans le métro et j'ai fait faire un test de paternité. Je n'avais pas prévu que ça se passe comme ça. J'ai passé ces trente dernières années à m'empêcher d'entrer dans vos vies, pour éviter ce qui vient d'arriver.

— En termes concrets, elle est dans quel domaine d'activité votre organisation ?

C'était la première fois que Georges prenait la parole. Assis à côté de sa femme, il lui tenait la main. Alicia savait déjà que quelque soient les projets de son vrai père, ça ne changerait rien. Elle aimait ses parents.

— Pour faire simple je suis le représentant officiel des cartels colombiens en Europe. Nous acheminons de la cocaïne et la vendons en gros. Nous évoluons dans l'ombre. Notre présence a éclaté au grand jour hier.

— Comment ça, je ne vous suis pas... Vous faites entrer de la drogue en Europe depuis trente ans et personne ne vous connaît !?

— Je vous l'ai dit, la mafia serbe s'en est pris à Alicia hier, j'ai dû riposter immédiatement. Chez nous ça fonctionne comme ça. Nous avons tué beaucoup de monde.

— Quand même ! c'est fort de cacao ! Alicia trouva l'expression ridicule mais rien d'autre ne lui vint à l'esprit. Si Pascal n'avait pas été là c'est à mon enterrement que vous vous seriez retrouvés.

— Oui et c'est bien le problème. Tu vois le ridicule de la situation... Ma propre fille tombe amoureuse d'un policier. Tu reconnaîtras que c'est un comble.

Sa mère lui lança un regard interrogateur. Elle n'avait jamais entendu parler de ce Pascal. Ce devait être ce beau brun qu'on avait vu avec elle à la télévision. Sa fille avait du goût, ce n'était pas pour lui déplaire. Elle sourit pour la première fois de la soirée.

— Pourquoi ce serait un problème ? demanda naïvement Alicia.

— Il y a cette fille avec qui il est venu la première fois... Tu sais que je l'ai rencontré ?

— Pascal !!! Non c'est impossible.

— Il te le racontera. J'ai pris la liberté de lui donner rendez-vous demain midi à Biarritz. J'ai l'intention de me rendre. Il ne le sait pas encore. Ce sera toi qui décidera demain quand tu seras avec lui, on verra ça plus tard. Maintenant, si vous le voulez bien, j'ai réservé la meilleure table de la région, nous allons passer ma dernière soirée de liberté ensemble et, croyez-moi, ça va être quelque chose !

Alicia ne savait pas quoi penser. Elle avait ressenti comme enfoui

au fond d'elle-même ce besoin de savoir d'où venait sa mère. Ce besoin impérieux de connaître ses origines. Il y avait certainement des secrets qui ne devaient pas être exhumés. C'était la seule chose dont elle était convaincue. Son père biologique, même s'il avait affirmé sa volonté de se rendre, comme il disait, n'arriverait pas pour autant à effacer tous les crimes qu'il avait commandités. Elle allait devoir vivre avec cet héritage. Il se tenait en face d'elle sur la terrasse, ils étaient là tous les deux à contempler l'océan, ses parents étaient couchés, il semblait lire dans ses pensées :

— Ce ne doit pas être facile... Je ne voulais pas que tu l'apprennes de cette manière. Mais la vie nous joue de sales tours. On aura au moins eu l'occasion de faire connaissance toi et moi.

— Je vais me réveiller demain matin, je serai la fille d'un meurtrier doublé d'un trafiquant de drogue. Tu y as pensé avant de décider d'entrer dans ma vie ! Tu as la moindre idée de ce que maman a dû endurer !

— Je ne vais pas me justifier Alicia, j'ai dû m'adapter et survivre. La cocaïne et tout ce qui va avec c'est mon quotidien depuis trente ans. Tu ne peux pas comprendre. Mais ce que je m'appête à faire demain, je le fais pour toi. Uniquement pour que tu puisses te sentir en sécurité et le plus loin possible de mon univers. Il n'y a pas d'autres solutions. Tu ne pourras pas m'empêcher de t'aimer comme un père.

Ce fut ses dernières paroles. Elle resta sur la terrasse un long moment. Si elle ne s'était pas entêtée à vouloir connaître la vérité...

Pascal avait franchi les portes du commissariat de Bordeaux tel un gladiateur pénétrant dans l'arène. Son patron s'était calmé et lui avait même présenté des excuses, du moins à sa manière, c'est-à-dire en lui offrant un café. La journée s'annonçait de bon augure. Il avait obtenu un jour de repos et prit dans la foulée l'autoroute A10 en direction du Pays basque. Il n'avait toujours aucune nouvelle d'Alicia, savait qu'il pouvait tout autant se jeter dans un piège. La conclusion qui s'était imposée à lui était qu'il n'avait pas d'autres choix, les premiers éléments d'enquête sur la saisie de cocaïne ne permettaient pas de remonter une piste concrète. Elles aboutissaient toutes dans un dédale de sociétés écrans, des mois de travail en perspective. Il n'avait pas tout ce temps devant lui pour retrouver Alicia. Une partie de lui pensait même que mourir serait préférable à passer sa vie à enterrer les femmes qui l'entouraient.

Il arpentaient le front de mer et passa une première fois devant le lieu de rendez-vous. Il était descendu par l'extrémité sud de la plage centrale, bordée par une promenade qui dominait toute la plage jusqu'à l'hôtel du Palais au nord. Quelques rares surfeurs avaient bravé les températures automnales, la plage était déserte.

Il passa devant le café dont la terrasse encore sortie témoignait de la belle arrière-saison dont ils jouissaient. Il ne repéra rien d'anormal et continua d'avancer sur la grande esplanade qui jouxtait la plage. Le panorama était saisissant. Il était rassuré de constater que la promenade n'était pas tout à fait déserte, mères de famille promenant leur progéniture, joggeurs courageux. Le point de rendez-vous n'était pas complètement isolé et la terrasse du café comptait quelques clients. L'endroit était très mal choisi pour tendre un piège. Il se posa à une table un quart d'heure avant midi, face à l'océan.

Deux mains plongèrent sur sa poitrine pour venir l'enlacer par surprise. Il n'avait pas vu Alicia arriver dans son dos. Elle lui mordilla l'oreille et lui confia qu'il lui avait manqué. Elle s'assit en face de lui, radieuse. Il lui prit la main.

— J'ai pensé au pire ! Tu ne peux pas t'imaginer...

— J'ai vécu le pire...

Elle lui raconta sa soirée en détail et les révélations de son père biologique.

— Tu es capable de tomber amoureux de la fille d'un monstre ?

Parce que c'est ce qu'il est. Hier soir j'avais des doutes, je ne savais pas comment réagir, ce matin je suis sûre de moi... J'ai honte.

— Tu ne dois pas. Ce n'est pas lui ton vrai père mais celui qui t'a élevée. J'ai très envie de tomber amoureux de toi.

Elle se leva et l'embrassa avec passion. Elle lui prit la main et l'emmena avec elle en direction de l'hôtel du Palais.

— Il veut se rendre à la police. On doit se rejoindre là-bas. Elle désignait l'extrémité nord de la promenade.

Nekka s'immobilisa, comme prostré. Incapable de faire un pas de plus. Son instinct de flic avait repris le dessus :

— Attends Alicia ! Deux secondes. Tu es en train de me dire qu'il veut se rendre. Qu'un homme à la tête d'une organisation criminelle aussi puissante, capable d'organiser un commando digne d'une guérilla en une demi-journée en laissant une trentaine de cadavre derrière lui, va gentiment se constituer prisonnier ce midi au bord de la plage...

— Oui, il m'a dit qu'il faisait ça pour moi. Pour que je ne sois plus jamais en danger. Elle souriait.

— On pourrait tout aussi bien se faire descendre. Regarde il n'y a presque plus personne, c'est à l'écart, une situation idéale pour nous tendre un piège.

Pascal réfléchissait à toute allure. Cinq cents mètres les séparait de l'endroit où Manuel Molano devait se livrer. Il n'y avait personne en vue. Les images défilaient devant ses yeux, Stavizzi, Bacquet, tous les autres. Non, ça ne collait pas. Alicia était trop tranquille : même si elle le détestait, elle pouvait avoir été manipulée. Pire encore, elle faisait peut être partie du traquenard. Il savait mettre un nom sur la tête de cette organisation, à eux deux ils avaient toutes les cartes en main pour faire tomber Olagarro. Tout se déroulait trop vite, il avait besoin de renforts :

— D'accord, j'y vais. Mais tu restes à la terrasse du café. Tu m'attends, si tu me perds de vue, tu appelles la police. Je ne le sens pas ce coup.

— Comme tu veux.

Elle l'embrassa et rebroussa chemin.

Pascal continua d'avancer vers la zone qu'elle lui avait indiquée. Il croisa un petit parc arboré avec quelques bancs, le dépassa et attendit. Alicia lui faisait de grands signes à quelque huit cents mètres. La berline bleu marine s'arrêta sur la route qui longeait la promenade et Manuel Molano en descendit. Il avança vers lui, détendu. Arrivé à sa hauteur il lui sourit :

— Monsieur Nekka je présume. Sachez que je ne regrette rien... J'espère que vous saurez prendre soin de ma fille.

Les deux balles atteignirent leur cible à une dixième de seconde

d'intervalle, le crâne de Molano explosa sur ses dernières paroles.

Remerciements

Sylvie Ancey, Nicolas Barth, Marc Besnard, Jonathan Blunden, Michelle Blunden, Cathy Boisteau, Bruno Brinster, Aurélien Bonthoux, Magali Borel, Jules Bouhebent, Nicole Bouquin, Jean-Pierre Cornet, Francis Dibon, Anne-Cécile et Frédéric Dumas, Jérôme Durand, Magali et Liliane Duquesne, Annaelle Dutour, André Escarpit, Pierre Escarpit, Yannick Fage, Joseph Flande, Pascal Franchini, Ludovic Francioli, Yannick Gabloteau, Stéphane et Sonia Gambelou, Sylvain Gastel, Florence et Cyril Giudici, Françoise Lacroix, Pascal Lacroix, Isabelle Larrieu, Thierry Leborgne, Pierre Lagisquet, Solange Langlois, Marie-Ange et Michaël Latourrette, Rosy et Claude Lestelle, Michel Lorber, Nathalie Marsan, Philippe Marsan, Thérèse Marsan, Angie Mazzoleni, Ombeline Mérino, Stelina N'Simba, Loïc Onillon, Fabrice Papst, Maïtena et Daniel Parrieus, Mélanie et Eric Passaret, Éliane et Franck Pattus, Éric Pillot, Martine et Henri Poeydemange, Marjorie Queuille, Philippe Setbon, Mélissa Saint-Girons, Julie Silvestro, Thomas Vasseur, Alexandre Xiradakis.